


TIMOR DEI NOBILITAS

Corrected

The volumes are wrongly bound, the titlepages being placed in ~~the~~ wrong volumes.
This is vol. II.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CHAMFORT.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CHAMFORT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

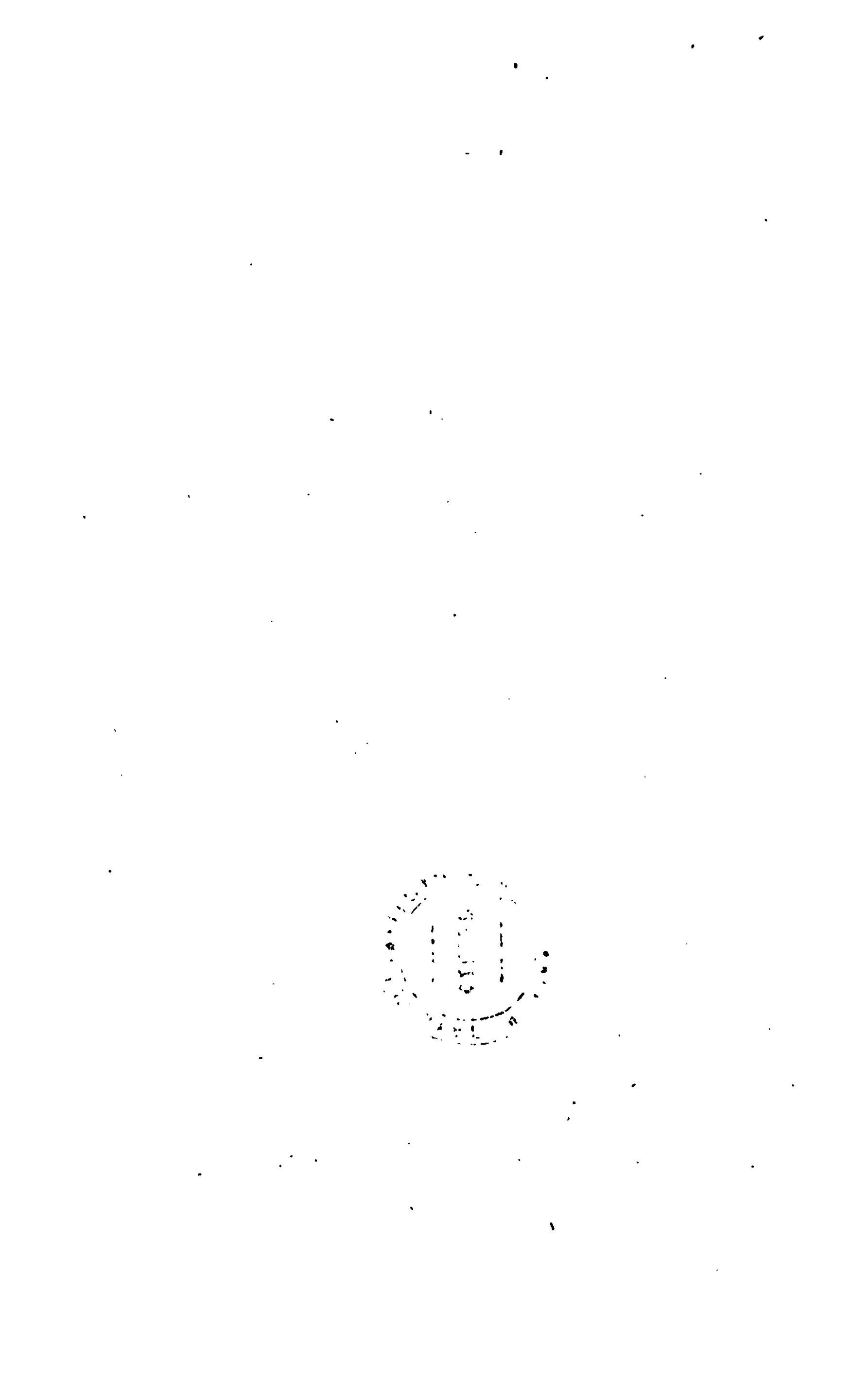
TROISIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, N°. 9.

M. DCCC. XII.



MAXIMES ET PENSÉES.

CHAPITRE PREMIER.

Maximes générales.

Les maximes, les axiomes sont, ainsi que les abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit, qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres ou paresseux. Le paresseux s'accommode d'une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au delà, et donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre, ce qui arrive quelquefois, n'a pas prétendu lui donner. L'homme supérieur saisit tout d'un coup les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout. Il en est de cela comme de l'histoire naturelle, où le désir de simplifier a imaginé les classes et les divisions. Il a fallu avoir de l'esprit pour les faire; car il a fallu rapprocher et observer des rapports : mais le grand naturaliste, l'homme de génie, voit que la nature prodigue des êtres individuellement différens, et voit l'insuffisance des divisions et des classes, qui sont d'un si grand usage aux esprits médiocres ou paresseux. On peut les associer : c'est souvent la même chose, c'est souvent la cause et l'effet.

— La plupart des faiseurs de recueils de vers ou de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des huîtres, choisissant d'abord les meilleures, et finissant par tout manger.

— Ce seroit une chose curieuse qu'un livre qui indiqueroit toutes les idées corruptrices de l'esprit humain, de la société, de la morale, et qui se trouvent développées ou supposées dans les écrits les plus célèbres, dans les auteurs les plus consacrés; les idées qui propagent la superstition religieuse, les mauvaises maximes politiques, le despotisme, la vanité de rang, les préjugés populaires de toute espèce. On verroit que presque tous les livres sont des corrupteurs, que les meilleurs font presque autant de mal que de bien.

— On ne cesse d'écrire sur l'éducation, et les ouvrages écrits sur cette matière ont produit quelques idées heureuses, quelques méthodes utiles; ont fait, en un mot, quelque bien partiel. Mais quelle peut être, en grand, l'utilité de ces écrits, tant qu'on ne fera pas marcher de front les réformes relatives à la législation, à la religion, à l'opinion publique? L'éducation n'ayant d'autre objet que de conformer la raison de l'enfance à la raison publique relativement à ces trois objets, quelle instruction donner tant que ces trois objets se combattent? En formant la raison de l'enfance, que faites-vous que de la préparer à voir plus tôt l'absurdité des opinions et des mœurs consacrées par le sceau de l'autorité sacrée, publique, ou législative; par conséquent, à lui en inspirer le mépris?

— C'est une source de plaisir et de philosophie de

faire l'analise des idées qui entrent dans les divers jugemens que portent tel ou tel homme, telle ou telle société. L'examen des idées qui déterminent telle ou telle opinion publique, n'est pas moins intéressant, et l'est souvent davantage.

— Il en est de la civilisation comme de la cuisine. Quand on voit sur une table des mets légers, sains et bien préparés, on est fort aise que la cuisine soit devenue une science; mais quand on y voit des jus, des coulis, des pâtés de truffes, on maudit les cuisiniers et leur art funeste : à l'application.

— L'homme, dans l'état actuel de la société, me paroît plus corrompu par sa raison que par ses passions. Ses passions (j'entends ici celles qui appartiennent à l'homme primitif) ont conservé, dans l'ordre social, le peu de nature qu'on y retrouve encore.

— La société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière. C'est un second édifice, bâti avec les décombres du premier. On en retrouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise. C'est celui qu'occasionne l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société; il arrive même qu'il plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d'un rang plus élevé, c'est-à-dire, plus loin de la nature. Il charme dans un roi, parce qu'un roi est dans l'extrémité opposée. C'est un débris d'ancienne architecture dorique ou corinthienne, dans un édifice grossier et moderne.

— En général, si la société n'étoit pas une compo-

sition factice, tout sentiment simple et vrai ne produiroit pas le grand effet qu'il produit : il plairoit sans étonner ; mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature.

— Les fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police, qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

— Un homme du peuple, un mendiant, peut se laisser mépriser, sans donner l'idée d'un homme vil, si le mépris ne paroît s'adresser qu'à son extérieur : mais ce même mendiant, qui laisseroit insulter sa conscience, fût-ce par le premier souverain de l'Europe, devient alors aussi vil par sa personne que par son état.

— Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde, sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés, et pour échapper au péril ; au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

— On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme : C'est votre ami. Eh ! morbleu, c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien, parce qu'il est mon ami ; et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami, parce qu'il y a du bien à en dire ?

— Il y a deux classes de moralistes et de politiques : ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre ; Lucien, Montaigne, Labruyère, Larochefoucaut, Swift, Mandeville, Helvétius, etc. : ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections ; tels sont Shaftersbury et quelques autres. Les premiers ne connoissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines, les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.*

— Veut-on avoir la preuve de la parfaite inutilité de tous les livres de morale, de sermons, etc.; il n'y a qu'à jeter les yeux sur le préjugé de la noblesse héréditaire. Y a-t-il un travers contre lequel les philosophes, les orateurs, les poëtes, aient lancé plus de traits satiriques, qui ait plus exercé les esprits de toute espèce, qui ait fait naître plus de sarcasmes ? cela a-t-il fait tomber les présentations, la fantaisie de monter dans les carrosses ? cela a-t-il fait supprimer la place de Cherin ?

— Au théâtre, on vise à l'effet ; mais ce qui distingue le bon et le mauvais poëte, c'est que le premier veut faire effet par des moyens raisonnables ; et, pour le second, tous les moyens sont excellens. Il en est de cela comme des honnêtes gens et des fripons, qui veulent également faire fortune : les premiers n'emploient que des moyens honnêtes, et les autres toutes sortes de moyens.

— La philosophie, ainsi que la médecine, a beau-

coup de drogues, très-peu de bons remèdes, et presque point de spécifiques.

— On compte environ cent cinquante millions d'âmes en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie; en admettant que l'Amérique et les Terres Australes n'en contiendroient que la moitié de ce que donne notre hémisphère, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'auroit vécu que trente ans, auroit échappé environ mille quatre cents fois à cette épouvantable destruction.

— J'ai vu des hommes qui n'étoient doués que d'une raison simple et droite, sans une grande étendue ni sans beaucoup d'élévation d'esprit; et cétte raison simple avoit suffi pour leur faire mettre à leur place les vanités et les sottises humaines, pour leur donner le sentiment de leur dignité personnelle, leur faire apprécier ce même sentiment dans autrui. J'ai vu des femmes à peu près dans le même cas, qu'un sentiment vrai, éprouvé de bonne heure, avoit mises au niveau des mêmes idées. Il suit de ces deux observations que ceux qui mettent un grand prix à ces vanités, à ces sottises humaines, sont de la dernière classe de notre espèce.

— Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très-souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant: alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaîté.

— Souvent une opinion, une coutume commence à paroître absurde dans la première jeunesse, et en avançant dans la vie, on en trouve la raison : elle paroît moins absurde. En faudroit-il conclure que de certaines coutumes sont moins ridicules? On seroit porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avoient lu le livre entier de la vie, et qu'elles sont jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

— Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale, il faut qu'un prêtre, un curé croie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand-vicaire peut sourire à un propos contre la religion, l'évêque rire tout-à-fait, le cardinal y joindre son mot.

— La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres, à peu près comme un *Cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

— J'ai lu, dans je ne sais quel voyageur, que certains sauvages de l'Afrique croient à l'immortalité de l'âme. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades, et la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche, et n'y pensent plus. C'est à peu près ce que nos philosophes ont fait, et avoient de meilleur à faire.

— Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publi-

que sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée, donne sa mesure.

— C'est une belle allégorie, dans la Bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que, lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire, un désintéressement complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes ?

— Il faut qu'il y ait de tout dans le monde; il faut que, même dans les combinaisons factices du système social, il se trouve des hommes qui opposent la nature à la société, la vérité à l'opinion, la réalité à la chose convenue. C'est un genre d'esprit et de caractère fort piquant, et dont l'empire se fait sentir plus souvent qu'on ne croit. Il y a des gens à qui on n'a besoin que de présenter le vrai, pour qu'ils y courent avec une surprise naïve et intéressante. Ils s'étonnent qu'une chose frappante (quand on sait la rendre telle) leur ait échappé jusqu'alors.

— On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société, qui dit : Cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons ?

— La pensée console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle vous le donnera.

— Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne; et on ne peut comprendre comment ils se sont formés : ils y semblent

comme déplacés ; ils y sont comme des cariatides dans un entre-sol.

— La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme de la gaîté avec l'indulgence du mépris.

— Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire, que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son antichambre.

— J'ai vu, dans le monde, qu'on sacrifioit sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité.

— Une forte preuve de l'existence de Dieu, selon Dorilas, c'est l'existence de l'homme, de l'homme par excellence, dans le sens le moins susceptible d'équivoque, dans le sens le plus exact, et, par conséquent, un peu circonscrit; en un mot, de l'homme de qualité. C'est le chef-d'œuvre de la providence, ou plutôt le seul ouvrage immédiat de ses mains. Mais on prétend, on assure qu'il existe des êtres d'une ressemblance parfaite avec cet être privilégié. Dorilas a dit : Est-il vrai ? quoi ! même figure, même conformation extérieure ! Eh bien, l'existence de ces individus, de ces hommes, puisqu'on les appelle ainsi, qu'il a niée autrefois, qu'il a vue, à sa grande surprise, reconnue par plusieurs de ses égaux ; que par cette raison seule il ne nie plus formellement, sur laquelle il n'a plus que des nuages, des doutes bien pardonnables, tout-à-fait involontaires ; contre laquelle il se contente de protester simplement par des hauteurs, par l'oubli des bienséances, ou par des bontés dédaigneuses ; l'existence de tous ces êtres,

sans doute mal définis, qu'en fera-t-il, comment l'expliquera-t-il? Comment accorder ce phénomène avec sa théorie? Dans quel système physique, métaphysique, ou, s'il le faut, mythologique, ira-t-il chercher la solution de ce problème? Il réfléchit, il rêve, il est de bonne foi; l'objection est spécieuse; il en est ébranlé. Il a de l'esprit, des connoissances; il va trouver le mot de l'énigme; il l'a trouvé, il le tient; la joie brille dans ses yeux. Silence. On connoît, dans la théologie persanne, la doctrine des deux principes, celui du bien et celui du mal. Eh quoi! vous ne saisissez pas? Rien de plus simple. Le génie, les talens, les vertus, sont des inventions du mauvais principe, d'Orimane, du Diable, pour mettre en évidence, pour produire au grand jour certains misérables, plébéiens reconnus, vrais roturiers, ou à peine gentilshommes.

— Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts, sans avoir transmis leurs noms à la postérité : en cela moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Bérécillo, qui dévoroit les Indiens de Saint-Domingue, et qui avoit la paie de trois soldats!

— On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

— Ce qui explique le mieux comment le malhonnête homme, et quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux dans le monde que l'honnête homme et que l'homme d'esprit, à faire leur chemin, c'est que le malhonnête homme et le sot ont moins de peine à se mettre au courant et au ton du monde, qui,

en général, n'est que malhonnêteté et sottise ; au lieu que l'honnête homme et l'homme sensé, ne pouvant pas entrer sitôt en commerce avec le monde, perdent un temps précieux pour la fortune. Les uns sont des marchands qui, sachant la langue du pays, vendent et s'approvisionnent tout de suite ; tandis que les autres sont obligés d'apprendre la langue de leurs vendeurs et de leurs chalands, avant que d'exposer leur marchandise, et d'entrer en traité avec eux : souvent même ils dédaignent d'apprendre cette langue, et alors ils s'en retournent sans étrenner.

— Il y a une prudence supérieure à celle qu'on qualifie ordinairement de ce nom : l'une est la prudence de l'aigle, et l'autre celle des taupes. La première consiste à suivre hardiment son caractère, en acceptant avec courage les désavantages et les inconvéniens qu'il peut produire.

— Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce seroit que l'homme sans sa raison. C'étoit un mal nécessaire.

— Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus.

— Si l'on avoit dit à Adam, le lendemain de la mort d'Abel, que dans quelques siècles il y auroit des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées, se trouveroient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, auroit-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble? Ne se seroit-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et

de monstruosités? C'est la réflexion qu'il faut faire pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

— Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse? ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide et vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est dans l'âge où l'on peut réussir et ne pas réussir auprès des femmes; il s'expose à des inconvéniens, et même à des affronts : il devient nul; dès lors plus d'incertitude, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées : il vaut mieux être moins, et être ce qu'on est incontestablement. L'état des ducs et pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti que lui conseilloit Boileau, par le fameux hémistiche : *Que n'écrit-il en prose?* il se fût épargné bien des tourmens, et se fût peut-être fait un nom, autrement que par le ridicule.

— N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux? disoit Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvoit trouver l'exorde d'une harangue qu'il avoit commencée. On pourroit dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère : N'as-tu pas honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux?

— La plupart des hommes qui vivent dans le monde, y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne con-

noissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous lès yeux. Ils ne le connoissent pas, disoit plaisamment M. de B., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle.

— En voyant Bacon, dans le commencement du seizième siècle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont succédé, tels que Boile, Loke, etc. Il leur distribue d'avance le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la victoire de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces à ses partisans ou à ses favoris.

— Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions; et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

— Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompés. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

— Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles; mais les médecins sont des quinze-vingts qui connoissent mieux les rues, et qui se tirent mieux d'affaire.

— Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il

y a foule; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune, *se pousser. Mon fils, mon neveu se poussera.* Les honnêtes gens disent, *s'avancer, avancer, arriver,* termes adoucis, qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté; mais qui laissent subsister l'idée principale.

— Le monde physique paroît l'ouvrage d'un être puissant et bon, qui a été obligé d'abandonner à un être malfaisant l'exécution d'une partie de son plan. Mais le monde moral paroît être le produit des caprices d'un diable devenu fou.

— Ceux qui ne donnent que leur parole pour garant d'une assertion qui reçoit sa force de ses preuves, ressemblent à cet homme qui disoit : J'ai l'honneur de vous assurer que la terre tourne autour du soleil.

— Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

— Qu'est-ce qu'un philosophe? C'est un homme qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion, et son jugement à l'erreur.

— Un sot qui a un moment d'esprit, étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

— Ne tenir dans la main de personne, être l'*homme de son cœur,* de ses principes, de ses sentimens : c'est ce que j'ai vu de plus rare.

— Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il auroit fallu corriger la foiblesse de ceux qui les souffrent.

— Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.

— L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots.

— Il faut savoir faire les sottises que nous demande notre caractère.

— L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

— Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le moulin de Javelle : *Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres.*

— Quelqu'un disoit que la providence étoit le nom de baptême du hasard : quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la providence.

— Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage vigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de la société ; aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes ; aux principes des sciences, des beaux-arts, etc. : sans quoi, on restera dans la médiocrité.

— Il y a des hommes qui ont besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de charlatan ; sur un théâtre,

un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

— Les hommes deviennent petits en se rassemblant : ce sont les diables de Milton, obligés de se rendre pygmées, pour entrer dans le Pandæmonion.

— On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et on se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'être peint.

— Les fléaux physiques et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvéniens de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine.

— L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières qu'aux palais.

— L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

— La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblème qu'à l'avarice ; mais elle est, pour le moins, autant celui de l'ambition, de l'amour de la gloire, de presque toutes les passions.

— La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier, et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui, en le délivrant bientôt d'une vie

qui le réduit à sa raison pour toute ressource.

— Toutes les passions sont exagératrices, et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

— Le philosophe qui veut éteindre ses passions, ressemble au chimiste qui voudroit éteindre son feu.

— Le premier des dons de la nature est cette force de raison qui vous élève au-dessus de vos propres passions et de vos foiblesses, et qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talens et vos vertus.

— Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament; en un mot, si imbécilles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à ceux qui rient de leur mort plutôt qu'à ceux qui la pleurent?

— La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse.

— A voir la manière dont on en use envers les malades dans les hôpitaux, on diroit que les hommes ont imaginé ces tristes asiles, non pour soigner les malades, mais pour les soustraire aux regards des heureux dont ces infortunés troubleroient les jouissances.

— De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

— Le théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie et à la mort.

— La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

— La plupart des folies ne viennent que de sottise.

— On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

— Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes.

— L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothéque d'un château est à la personne du maître.

— Ce que les poëtes, les orateurs, même quelques philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disoit au collége pour nous encourager à avoir les prix. Ce que l'on dit aux enfans pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

— Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connoissance des hommes. Il faut, pour les connoître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour devenir habile dans son art.

— En apprenant à connoître les maux de la nature, on méprise la mort; en apprenant à connoître ceux de la société, on méprise la vie.

— Il en est de la valeur des hommes comme de celle des diamans, qui, à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe et marqué; mais qui, par-delà cette mesure, restent sans prix, et ne trouvent point d'acheteurs.

CHAPITRE II.

Suite des Maximes générales.

En France, tout le monde paroît avoir de l'esprit, et la raison en est simple : comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer, et rapprocher deux choses contradictoires. Cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien un jour aura l'air d'un auteur satirique.

— Le public ne croit point à la pureté de certaines vertus et de certains sentimens; et, en général, le public ne peut guère s'élever qu'à des idées basses.

— Il n'y a pas d'homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu'un corps. Il n'y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le public.

— Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

— L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse; et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrois volontiers sur la porte du paradis le vers que le Dante a mis sur celle de l'enfer:

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

— L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité. L'homme riche, mais dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

— L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

— Il y a, entre l'homme d'esprit, méchant par caractère, et l'homme d'esprit, bon et honnête, la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes.

— Qu'importe de paroître avoir moins de foiblesses qu'un autre, et donner aux hommes moins de prises sur vous? Il suffit qu'il y en ait une, et qu'elle soit connue. Il faudroit être un Achille *sans talon*, et c'est ce qui paroît impossible.

— Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature; et, dans la nature, des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une ni dans l'autre, des distractions à leurs peines!

— La prétention la plus inique et la plus absurde en matière d'intérêt, qui seroit condamnée avec mépris, comme insoutenable, dans une société d'honnêtes gens choisis pour arbitres, faites-en la matière d'un procès en justice réglée. Tout procès peut se perdre ou se gagner, et il n'y a pas plus à parier pour que contre: de même, toute opinion, toute assertion, quelque ridicule qu'elle soit, faites-en la matière d'un débat entre

des partis différens : dans un corps, dans une assemblée, elle peut emporter la pluralité des suffrages.

— C'est une vérité reconnue que notre siècle a remis les mots à leur place ; qu'en bannissant les subtilités scolastiques, dialecticiennes, métaphysiques, il est revenu au simple et au vrai, en physique, en morale et en politique. Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot, l'*honneur*, renferme d'idées complexes et métaphysiques. Notre siècle en a senti les inconvéniens ; et, pour ramener tout au simple, pour prévenir tout abus de mots, il a établi que l'*honneur* restoit dans son intégrité à tout homme qui n'avoit point été repris de justice. Autrefois ce mot étoit une source d'équivoques et de contestations ; à présent, rien de plus clair. Un homme a-t-il été mis au carcan, n'y a-t-il pas été mis ? voilà l'état de la question. C'est une simple question de fait, qui s'éclaircit facilement par les registres du greffe. Un homme n'a pas été mis au carcan : c'est un homme d'honneur, qui peut prétendre à tout, aux places du ministère, etc. ; il entre dans les corps, dans les académies, dans les cours souveraines. On sent combien la netteté et la précision épargnent de querelles et de discussions, et combien le commerce de la vie devient commode et facile.

— L'amour de la gloire, une vertu ! Étrange vertu que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices ; qui reçoit pour stimulans l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même ! Titus seroit-il Titus, s'il avoit eu pour ministres Séjan, Narcisse et Tigellin ?

— La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune ; c'est-à-dire, que l'une et l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, et quelquefois dans l'une et dans l'autre.

— Celui qui est juste au milieu entre notre ennemi et nous, nous paroît être plus voisin de notre ennemi : c'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paroît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

— L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnoître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.

— Vain veut dire vide ; ainsi la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

— On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art-là.

— Il y a peu d'hommes à grand caractère qui n'aient quelque chose de romanesque dans la tête ou dans le cœur. L'homme qui en est entièrement dépourvu, quelque honnêteté, quelque esprit qu'il puisse avoir, est, à l'égard du grand caractère, ce qu'un artiste, d'ailleurs très-habile, mais qui n'aspire point au beau idéal,

est à l'égard de l'artiste, homme de génie, qui s'est rendu ce beau idéal familier.

— Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée, qu'elle ne le feroit dans une fonction publique. Le cadre les dépareroit. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence.

— Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux; car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres.

— Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

— Il y a telle supériorité, telle prétention qu'il suffit de ne pas reconnoître pour qu'elle soit anéantie; telle autre qu'il suffit de ne pas apercevoir pour la rendre sans effet.

— Ce seroit être très-avancé dans l'étude de la morale, de savoir distinguer tous les traits qui différencient l'orgueil et la vanité. Le premier est haut, calme, fier, tranquille, inébranlable; la seconde est vile, incertaine, mobile, inquiète et chancelante. L'un grandit l'homme; l'autre le renfle. Le premier est la source de mille vertus; l'autre, celle de presque tous les vices et tous les travers. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandemens de Dieu; et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux.

— Vivre est une maladie, dont le sommeil nous sou-

lage toutes les seize heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède.

— La nature paroît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instrumens qu'elle emploie ; à peu près comme les tyrans qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

— Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

— Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'écriture a dit que le commencement de la sagesse étoit la crainte de Dieu ; moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

— Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques : comme on voit, dans un temps de peste, les malades de fièvre quarte échapper à la contagion.

— Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourmens qu'elles causent ; mais dans les fautes, dans les turpitudes qu'elles font commettre, et qui dégradent l'homme. Sans ces inconvéniens, elles auroient trop d'avantages sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme ; la sagesse le fait seulement *durer*.

— Un homme sans élévation ne sauroit avoir de bonté ; il ne peut avoir que de la bonhomie.

— Il faudroit pouvoir unir les contraires, l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

— Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de la soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

— Les méchans font quelquefois de bonnes actions. On diroit qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

— Si Diogène vivoit de nos jours, il faudroit que sa lanterne fût une lanterne sourde.

— Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*.

— La fortune et le costume qui l'entoure, font de la vie une représentation au milieu de laquelle il faut qu'à la longue, l'homme le plus honnête devienne comédien malgré lui.

— Dans les choses, tout est *affaires mêlées;* dans les hommes, tout est *pièces de rapport*. Au moral et au physique, tout est mixte : rien n'est un, rien n'est pur.

— Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avoient été connues de ce même homme à l'âge de vingt, ou il fût tombé dans le désespoir, ou il se seroit corrompu par lui-même, par projet; et cependant on voit un petit nombre d'hommes sages, parvenus à cet âge là, instruits de toutes ces choses et très-éclairés, n'être ni corrompus, ni malheureux. La prudence dirige leurs vertus à travers la corruption publique; et la force de leur caractère, jointe aux lumières d'un esprit étendu,

les élève au-dessus du chagrin qu'inspire la perversité des hommes.

— Voulez-vous voir à quel point chaque état de la société corrompt les hommes? Examinez ce qu'ils sont quand ils en ont éprouvé plus long-temps l'influence, c'est-à-dire dans la vieillesse. Voyez ce que c'est qu'un vieux courtisan, un vieux prêtre, un vieux juge, un vieux procureur, un vieux chirurgien, etc.

— L'homme sans principes est aussi ordinairement un homme sans caractère; car, s'il étoit né avec du caractère, il auroit senti le besoin de se créer des principes.

— Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise; car elle a convenu au plus grand nombre.

— L'estime vaut mieux que la célébrité; la considération vaut mieux que la renommée; et l'honneur vaut mieux que la gloire.

— C'est souvent le mobile de la vanité qui a engagé l'homme à montrer toute l'énergie de son âme. Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard; deux plumes ajoutées au bois font une flèche.

— Les gens foibles sont les troupes légères de l'armée des méchans. Ils font plus de mal que l'armée même; ils infestent et ils ravagent.

— Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

— Célébrité: l'avantage d'être connu de ceux que vous ne connoissez pas.

— On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-même;

mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

— Tel homme a été craint pour ses talens, haï pour ses vertus, et n'a rassuré que par son caractère. Mais combien de temps s'est passé avant que justice se fît!

— Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut.

— La sottise ne seroit pas tout-à-fait la sottise, si elle ne craignoit pas l'esprit. Le vice ne seroit pas tout-à-fait le vice, s'il ne haïssoit pas la vertu.

— Il n'est pas vrai (ce qu'a dit Rousseau après Plutarque) que plus on pense, moins on sent; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette règle.

— Ceux qui rapportent tout à l'opinion, ressemblent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du public est mauvais: quelques-uns auroient le moyen de bien jouer, si le goût du public étoit bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

— Il y a une sorte de plaisir attaché au courage qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent, c'est détrôner un roi: il y a du ragoût.

— Il y a un genre d'indulgence pour ses ennemis, qui paroît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'âme. M. de C..... me paroît ridicule par la sienne. Il me paroît ressembler à Arlequin, qui dit: Tu me donnes un soufflet; eh bien! je ne suis point encore fâché. Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

— Robinson dans son île, privé de tout, et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs momens de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

— Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme dangereuses et trop hardies, sont depuis devenues communes et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses, seront vues comme foibles et communes par nos descendans.

— J'ai souvent remarqué, dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers; j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offroit. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigens et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l'homme sans éducation, que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites? Il semble qu'en nous les payant on nous les ôte.

— Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts

ou de soi-même, est le besoin d'une âme noble : l'amour-propre d'un cœur généreux est, en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractère.

— La concorde des frères est si rare que la fable ne cite que deux frères amis ; et elle suppose qu'ils ne se voyoient jamais, puisqu'ils passoient tour-à-tour de la terre aux Champs Elysées, ce qui ne laissoit pas d'éloigner tout sujet de dispute et de rupture.

— Il y a plus de fous que de sages, et dans le sage même il y a plus de folie que de sagesse.

— Les maximes générales sont dans la conduite de la vie ce que les routines sont dans les arts.

— La conviction est la conscience de l'esprit.

— On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paroissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

— Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion ; mais le bonheur repose sur la vérité. Il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion a sa fortune en agiotage ; l'homme heureux par la vérité, a sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions.

— Il y a dans le monde bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée.

— Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe indien : Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela.

— L'habileté est à la ruse, ce que la dextérité est à la filouterie.

— L'entêtement représente le *caractère*, à peu près comme le tempérament représente l'*amour*.

— Amour, folie aimable : ambition, sottise sérieuse.

— Préjugé, vanité, calcul : voilà ce qui gouverne le monde. Celui qui ne connoît pour règles de sa conduite que raison, vérité, sentiment, n'a presque rien de commun avec la société. C'est en lui-même qu'il doit chercher et trouver presque tout son bonheur.

— Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

— Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens, s'il est pauvre; et de ses héritiers, s'il est riche.

— La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

— Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

— L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caractères; mais ce n'est encore que la plus petite pour les caractères distingués; et il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête.

— Le plus riche des hommes, c'est l'économe : le plus pauvre, c'est l'avare.

— Il y a quelquefois entre deux hommes de fausses

ressemblances de caractère, qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque temps. Mais la méprise cesse par degrés, et ils sont tout étonnés de se trouver très-écartés l'un de l'autre, et repoussés, en quelque sorte, par tous leurs points de contact.

— N'est-ce pas une chose plaisante de considérer que la gloire de plusieurs grands hommes soit d'avoir employé leur vie entière à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié, et qui sembloient ne devoir jamais entrer dans une tête humaine? La gloire de Bayle, par exemple, est d'avoir montré ce qu'il y a d'absurde dans les subtilités philosophiques et scolastiques, qui feroient lever les épaules à un paysan du Gatinois doué d'un grand sens naturel; celle de Loke, d'avoir prouvé qu'on ne doit point parler sans s'entendre, ni croire entendre ce qu'on n'entend pas; celle de plusieurs philosophes, d'avoir composé de gros livres contre des idées superstitieuses qui feroient fuir, avec mépris, un sauvage du Canada; celle de Montesquieu, et de quelques auteurs avant lui, d'avoir (en respectant une foule de préjugés misérables) laissé entrevoir que les gouvernans sont faits pour les gouvernés, et non les gouvernés pour les gouvernans. Si le rêve des philosophes qui croient au perfectionnement de la société s'accomplit, que dira la postérité de voir qu'il ait fallu tant d'efforts pour arriver à des résultats si simples et si naturels?

— Un homme sage en même temps qu'honnête se doit à lui-même de joindre à la pureté qui satisfait sa conscience, la prudence qui devine et prévient la calomnie.

— Le rôle de l'homme prévoyant est assez triste : il afflige ses amis, en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas ; et, quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, et leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui devoit être leur consolateur, et qu'ils auroient choisi s'ils n'étoient pas humiliés en sa présence.

— Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances, et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, et finit par coucher sur la dure.

— Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus,* comme parlent les métaphysiciens ; mais il paroît qu'il accroît les plaisirs *relatifs :* et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie, après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendoient le plus agréable.

— Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin *éponger la vie* à mesure qu'elle s'écoule.

— La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

— On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime : ce sont les plus tyranniques, et qu'on doit le plus combattre.

— Il n'est pas rare de voir des âmes foibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisans que les prétentions d'un sot à l'esprit.

— La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux, qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.

CHAPITRE III.

De la Société, des Grands, des Riches, des Gens du Monde.

Jamais le monde n'est connu par les livres; on l'a dit autrefois; mais ce qu'on n'a pas dit, c'est la raison; la voici: C'est que cette connoissance est un résultat de mille observations fines dont l'amour-propre n'ose faire confidence à personne, pas même au meilleur ami. On craint de se montrer comme un homme occupé de petites choses, quoique ces petites choses soient très-importantes au succès des plus grandes affaires.

— En parcourant les mémoires et monumens du siècle de Louis xiv, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

—Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites-maisons: c'est tout ce qu'elle est tour-à-tour pour la plupart de ceux qui la composent.

—On peut considérer l'édifice métaphysique de la société comme un édifice matériel qui seroit composé de différentes niches, ou compartimens, d'une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers compartimens, ces différentes niches. Elles sont durables, et les hommes passent. Ceux qui les occupent sont tantôt grands, tantôt petits, et aucun ou presque aucun n'est fait pour sa place. Là, c'est un géant, courbé ou accroupi dans sa niche; là, c'est un nain sous une arcade: rarement la niche est faite pour la stature. Autour de l'édifice circule une foule d'hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide, afin de s'y placer, quelle qu'elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c'est-à-dire sa naissance, ou ses protections, pour y être admis. On siffleroit celui qui, pour avoir la préférence, feroit valoir la proportion qui existe entre la niche et l'homme, entre l'instrument et l'étui. Les concurrens même s'abstiennent d'objecter à leur adversaire cette disproportion.

—On ne peut vivre dans la société après l'âge des passions. Elle n'est tolérable que dans l'époque où l'on se

sert, de son estomac pour s'amuser, et de sa personne pour tuer le temps.

— Les gens de robe, les magistrats, connoissent la cour, les intérêts du moment, à peu près comme les écoliers qui ont obtenu un *exeat*, et qui ont dîné hors du collége, connoissent le monde.

— Ce qui se dit dans les cercles, dans les salons, dans les soupers, dans les assemblées publiques, dans les livres, même ceux qui ont pour objet de faire connoître la société, tout cela est faux ou insuffisant. On peut dire sur cela le mot italien *per la predica*, ou le mot latin *ad populum phaleras*. Ce qui est vrai, ce qui est instructif, c'est ce que la conscience d'un honnête homme qui a beaucoup vu et bien vu, dit à son ami au coin du feu : quelques-unes de ces conversations là m'ont plus instruit que tous les livres et le commerce ordinaire de la société. C'est qu'elles me mettoient mieux sur la voie, et me faisoient réfléchir davantage.

— L'influence qu'exerce sur notre âme une idée morale, contrastante avec des objets physiques et matériels, se montre dans bien des occasions; mais on ne la voit jamais mieux que quand le passage est rapide et imprévu. Promenez-vous sur le boulevard, le soir : vous voyez un jardin charmant, au bout duquel est un salon illuminé avec goût. Vous entrevoyez des groupes de jolies femmes, des bosquets et entr'autres une allée fuyante où vous entendez rire : ce sont des nymphes; vous en jugez par leur taille svelte, etc. Vous demandez quelle est cette femme, et on vous répond : c'est madame de B......, la maîtresse de la maison. Il se trouve

par malheur que vous la connoissez, et le charme a disparu.

— Vous rencontrez le baron de Breteuil ; il vous entretient de ses bonnes fortunes, de ses amours grossières, etc. ; il finit par vous montrer le portrait de la reine au milieu d'une rose garnie de diamans.

— Un sot, fier de quelques cordons, me paroît au-dessous de cet homme ridicule qui, dans ses plaisirs, se faisoit mettre des plumes de paon au derrière par ses maîtresses. Au moins, il y gagnoit le plaisir de.... Mais l'autre !... Le baron de Breteuil est fort au-dessous de Peixoto.

— On voit, par l'exemple de Breteuil, qu'on peut ballotter dans ses poches les portraits en diamans de douze ou quinze souverains, et n'être qu'un sot.

— C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit : voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il ? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela ? Y a-t-il là de quoi tant crier ?

— Quand les sots sortent de place, soit qu'ils aient été ministres ou premiers commis, ils conservent une morgue ou une importance ridicule.

— Ceux qui ont de l'esprit ont mille bons contes à faire sur les sottises et les valetages dont ils ont été témoins, et c'est ce qu'on peut voir par cent exemples. Comme c'est un mal aussi ancien que la monarchie, rien ne prouve mieux combien il est irremédiable. De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurois que, si les

singes avoient le talent des perroquets, on en feroit volontiers des ministres.

— Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois, et on n'en jure pas moins foi de gentilhomme. Celle de M. de Guimenée n'y réussira pas mieux.

— Les gens du monde ne sont pas plutôt attroupés, qu'ils se croient en société.

— J'ai vu des hommes trahir leur conscience pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simarre : étonnez-vous ensuite de ceux qui l'échangent pour le mortier, ou pour la simarre même! Tous également vils, et les premiers absurdes plus que les autres.

— La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners.

— On donne des repas de dix louis ou de vingt à des gens, en faveur de chacun desquels on ne donneroit pas un petit écu, pour qu'ils fissent une bonne digestion de ce même dîner de vingt louis.

— C'est une règle excellente à adopter sur l'art de la raillerie et de la plaisanterie, que le plaisant et le railleur doivent être garans du succès de leur plaisanterie à l'égard de la personne plaisantée, et que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

— M*** me disoit que j'avois un grand malheur; c'étoit de ne pas me faire à la toute-puissance des sots. Il avoit raison, et j'ai vu qu'en entrant dans le monde, un sot avoit de grands avantages, celui de se trouver par-

mi ses pairs. C'est comme frère Lourdis dans le temple de la Sottise :

> Tout lui plaisoit; et, même en arrivant,
> Il crut encore être dans son couvent.

— En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux sont les archers préposés pour arrêter les autres.

— Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle dont ils s'étonnent de se trouver les dupes. Ils ressemblent à des calculateurs qui, en faisant un compte, donneroient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seroient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

— Il y a des momens où le monde paroît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimoit ceux qui n'en faisoient aucun cas ; et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui que de le mépriser souverainement, pourvu que ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance.

— Le monde est si méprisable que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent, estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

— Amitié de cour, foi de renards, et société de loups.

— Je conseillerois à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

— Une vérité cruelle, mais dont il faut convenir, c'est que dans le monde, et surtout dans un monde choisi, tout est art, science, cacul, même l'apparence de la simplicité, de la facilité la plus aimable. J'ai vu des hommes dans lesquels ce qui paroissoit la grâce d'un premier mouvement, étoit une combinaison, à la vérité très-prompte, mais très-fine et très-savante. J'en ai vu associer le calcul le plus réfléchi à la naïveté apparente de l'abandon le plus étourdi. C'est le négligé savant d'une coquette, d'où l'art a banni tout ce qui ressemble à l'art. Cela est fâcheux, mais nécessaire. En général, malheur à l'homme qui, même dans l'amitié la plus intime, laisse découvrir son foible et sa prise ! J'ai vu les plus intimes amis faire des blessures à l'amour-propre de ceux dont ils avoient surpris le secret. Il paroît impossible que, dans l'état actuel de la société (je parle toujours du grand monde), il y ait un seul homme qui puisse montrer le fond de son âme et les détails de son caractère et surtout de ses foiblesses, à son meilleur ami. Mais, encore une fois, il faut porter (dans ce monde là) le raffinement si loin qu'il ne puisse pas même y être suspect, ne fût-ce que pour ne pas être méprisé comme acteur dans une troupe d'excellens comédiens.

— Les gens qui croient aimer un prince, dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités, me rapellent les

enfans qui veulent être prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

— Les favoris, les hommes en place mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de mérite; mais ils en exigent un avilissement préliminaire qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J'ai vu des hommes dont un favori ou un ministre auroit eu bon marché, aussi indignés de cette disposition qu'auroient pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disoit : Les grands veulent qu'on se dégrade, non pour un bienfait, mais pour une espérance. Ils prétendent vous acheter, non par un lot, mais par un billet de loterie; et je sais des fripons, en apparence bien traités par eux, qui dans le fait n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auroient fait les plus honnêtes gens du monde.

— Les actions utiles, même avec éclat, les services réels et les plus grands qu'on puisse rendre à la nation et même à la cour, ne sont, quand on n'a point la faveur de la cour, que des péchés splendides, comme disent les théologiens.

— On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

— Tout homme qui vit beaucoup dans le monde me persuade qu'il est peu sensible; car je ne vois presque rien qui puisse y intéresser le cœur, ou plutôt rien qui ne l'endurcisse; ne fût-ce que le spectacle de l'insensibilité, de la frivolité et de la vanité qui y règnent.

— Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une *espèce* [1]. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous.

— Il y a des fautes de conduite que, de nos jours, on ne fait plus guère, ou qu'on fait beaucoup moins. On est tellement raffiné que, mettant l'esprit à la place de l'âme, un homme vil, pour peu qu'il ait réfléchi, s'abstient de certaines platitudes, qui autrefois pouvoient réussir. J'ai vu des hommes malhonnêtes avoir quelquefois une conduite fière et décente avec un prince, un ministre; ne point fléchir, etc. Cela trompe les jeunes gens et les novices qui ne savent pas, ou bien oublient, qu'il faut juger un homme par l'ensemble de ses principes et de son caractère.

— A voir le soin que les conventions sociales paroissent avoir pris d'écarter le mérite de toutes les places où il pourroit être utile à la société; en examinant la ligue des sots contre les gens d'esprit, on croiroit voir une conjuration de valets pour écarter les maîtres.

— Que trouve un jeune homme, en entrant dans le monde? Des gens qui veulent le protéger, prétendent l'*honorer*, le gouverner, le conseiller. Je ne parle point de ceux qui veulent l'écarter, lui nuire, le perdre ou

[1] Le mot *espèce* étoit autrefois, dans les sociétés à prétention, employé comme terme du mépris. (*Note de l'Éditeur.*)

le tromper. S'il est d'un caractère assez élevé pour vouloir n'être protégé que par ses mœurs, ne s'honorer de rien ni de personne, se gouverner par ses principes, se conseiller par ses lumières, par son caractère et d'après sa position, qu'il connoît mieux que personne, on ne manque pas de dire qu'il est original, singulier, indomptable. Mais, s'il a peu d'esprit, peu d'élévation, peu de principes; s'il ne s'aperçoit pas qu'on le protége, qu'on veut le gouverner; s'il est l'instrument des gens qui s'en emparent: on le trouve charmant, et c'est, comme on dit, le meilleur enfant du monde.

— La société, ce qu'on appelle le monde, n'est que la lutte de mille petits intérêts opposés, une lutte éternelle de toutes les vanités qui se croisent, se choquent, tour-à-tour blessées, humiliées l'une par l'autre, qui expient le lendemain, dans le dégoût d'une défaite, le triomphe de la veille. Vivre solitaire, ne point être froissé dans ce choc misérable, où l'on attire un instant les yeux pour être écrasé l'instant d'après, c'est ce qu'on appelle n'être rien, n'avoir pas d'existence. Pauvre humanité!

— Il y a une profonde insensibilité aux vertus qui surprend et scandalise beaucoup plus que le vice. Ceux que la bassesse publique appelle grands seigneurs, ou grands, les hommes en place, paroissent, pour la plupart, doués de cette insensibilité odieuse. Cela ne viendroit-il pas de l'idée vague et peu développée dans leur tête, que les hommes, doués de ces vertus, ne sont pas propres à être des instrumens d'intrigue? Ils les négligent, ces hommes, comme inutiles à eux-mêmes et

aux autres, dans un pays où, sans l'intrigue, la fausseté et la ruse, on n'arrive à rien!

— Que voit-on dans le monde? Partout un respect naïf et sincère pour des conventions absurdes, pour une sottise (les sots saluent leur reine), ou bien des ménagemens forcés pour cette même sottise (les gens d'esprit craignent leur tyran.)

— Les bourgeois, par une vanité ridicule, font de leurs filles un fumier pour les terres des gens de qualité.

— Supposez vingt hommes, même honnêtes, qui tous connoissent et estiment un homme d'un mérite reconnu, Dorilas, par exemple; louez, vantez ses talens et ses vertus; que tous conviennent de ses vertus et de ses talens; l'un des assistans ajoute: C'est dommage qu'il soit si peu favorisé de la fortune. Que dites-vous? reprend un autre; c'est que sa modestie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente? — Vraiment! — Soyez en sûr, j'en ai la preuve. Qu'alors cet homme de mérite paroisse, et qu'il compare l'accueil de la société et la manière plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il étoit reçu précédemment. C'est ce qu'il a fait : il a comparé, et il a gémi. Mais dans cette société il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. Un sur vingt, dit notre philosophe, je suis content.

— Quelle vie que celle de la plupart des gens de la cour! Ils se laissent ennuyer, excéder, avilir, asservir, tourmenter pour des intérêts misérables. Ils attendent, pour vivre, pour être heureux, la mort de leurs ennemis, de leurs rivaux d'ambition, de ceux même qu'ils appellent

leurs amis ; et pendant que leurs vœux appellent cette mort, ils sèchent, ils dépérissent, meurent eux-mêmes, en demandant des nouvelles de la santé de monsieur tel, de madame telle, qui s'obstinent à ne pas mourir.

— Quelques folies qu'aient écrites certains physionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre physionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux, par la même raison que la plupart des tailleurs sont cagneux.

— Il n'est peut-être pas vrai que les grandes fortunes supposent toujours de l'esprit, comme je l'ai souvent ouï dire même à des gens d'esprit : mais il est bien plus vrai qu'il y a des doses d'esprit et d'habileté à qui la fortune ne sauroit échapper, quand bien même celui qui les a posséderoit l'honnêteté la plus pure, obstacle qui, comme on sait, est le plus grand de tous pour la fortune.

— Lorsque Montaigne a dit, à propos de la grandeur : « Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-» nous en à en médire », il a dit une chose plaisante, souvent vraie, mais scandaleuse, et qui donne des armes aux sots que la fortune a favorisés. Souvent c'est par petitesse qu'on hait l'inégalité des conditions ; mais un vrai sage et un honnête homme pourroient la haïr comme la barrière qui sépare des âmes faites pour se rapprocher. Il est peu d'hommes d'un caractère distingué qui ne se soient refusés aux sentimens que leur inspiroit tel ou tel homme d'un rang supérieur ; qui n'aient repoussé, en

s'affligeant eux-mêmes, telle ou telle amitié qui pouvoit être pour eux une source de douceurs et de consolations. Chacun d'eux, au lieu de répéter le mot de Montaigne, peut dire : Je hais la grandeur qui m'a fait fuir ce que j'aimois, ou ce que j'aurois aimé.

— Qui est-ce qui n'a que des liaisons entièrement honorables ? Qui est-ce qui ne voit pas quelqu'un dont il demande pardon à ses amis ? Quelle est la femme qui ne s'est pas vue forcée d'expliquer à la société la visite de telle ou telle femme qu'on a été surpris de voir chez elle ?

— Êtes-vous l'ami d'un homme de la cour, d'un homme de qualité, comme on dit, et souhaitez-vous lui inspirer le plus vif attachement dont le cœur humain soit susceptible ? Ne vous bornez pas à lui prodiguer les soins de la plus tendre amitié, à le soulager dans ses maux, à le consoler dans ses peines, à lui consacrer tous vos momens, à lui sauver dans l'occasion la vie ou l'honneur ; ne perdez point votre temps à ces bagatelles ; faites plus, faites mieux ; faites sa généalogie.

— Vous croyez qu'un ministre, un homme en place, a tel ou tel principe, et vous le croyez parce que vous le lui avez entendu dire. En conséquence, vous vous abstenez de lui demander telle ou telle chose qui le mettroit en contradiction avec sa maxime favorite. Vous apprenez bientôt que vous avez été dupe, et vous lui voyez faire des choses qui vous prouvent qu'un ministre n'a point de principes, mais seulement l'habitude, le tic de dire telle ou telle chose.

— Plusieurs courtisans sont haïs sans profit, et pour

le plaisir de l'être. Ce sont des lézards qui, à ramper n'ont gagné que de perdre leur queue.

— Cet homme n'est pas propre à avoir jamais de la considération : il faut qu'il fasse fortune, et vive avec de la canaille.

— Les corps (parlemens, académies, assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, et on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule glissent sur eux, comme les balles de fusil sur un sanglier, sur un crocodile.

— En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finiroit par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

— Il me semble qu'à égalité d'esprit et de lumière, l'homme né riche ne doit jamais connoître, aussi bien que le pauvre, la nature, le cœur humain et la société. C'est que dans le moment où l'autre plaçoit une jouissance, le second se consoloit par une réflexion.

— En voyant les princes faire de leur propre mouvement certaines choses honnêtes, on est tenté de reprocher à ceux qui les entourent la plus grande partie de leurs torts ou de leurs foiblesses; on se dit : Quel malheur que ce prince ait pour amis Damis ou Aramont! On ne songe pas que, si Damis ou Aramont avoient été des personnages qui eussent de la noblesse ou du caractère, ils n'auroient pas été les amis de ce prince.

— A mesure que la philosophie fait des progrès, la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne

aux idées de gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes : femmes de qualités, ou filles ; le reste n'est rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état ; elle n'en sort que par le vice.

— Parvenir à la fortune, à la considération, malgré le désavantage d'être sans aïeux, et cela à travers de tant de gens qui ont tout apporté en naissant, c'est gagner ou remettre une partie d'échecs, ayant donné la tour à son adversaire. Souvent aussi les autres ont sur vous trop d'avantages conventionnels, et alors il faut renoncer à la partie. On peut bien céder une tour, mais non la dame.

— Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique qui voudroient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit.

— Quel est l'être le plus étranger à ceux qui l'environnent ? est-ce un Français à Pekin ou à Macao ? est-ce un Lapon au Sénégal ? ou ne seroit-ce pas par hasard un homme de mérite sans or et sans parchemin, au milieu de ceux qui possèdent l'un de ces deux avantages, ou tous les deux réunis ? N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société ?

— Le monde et la société ressemblent à une bibliothéque où au premier coup d'œil tout paroît en règle,

parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes ; mais où dans le fond tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

— Avoir des liaisons considérables, ou même illustres, ne peut plus être un mérite pour personne, dans un pays où l'on plaît souvent par ses vices, et où l'on est quelquefois recherché pour ses ridicules.

— Il y a des hommes qui ne sont point aimables, mais qui n'empêchent pas les autres de l'être : leur commerce est quelquefois supportable. Il y en a d'autres qui, n'étant point aimables, nuisent encore par leur seule présence au développement de l'amabilité d'autrui ; ceux-là sont insupportables : c'est le grand inconvénient de la pédanterie.

— L'expérience, qui éclaire les particuliers, corrompt les princes et les gens en place.

— Le public de ce moment-ci est, comme la tragédie moderne, absurde, atroce et plat.

— L'état de *courtisan* est un métier dont on a voulu faire une science. Chacun cherche à se hausser.

— La plupart des liaisons de société, la camaraderie, etc., tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour.

— L'art de la parenthèse est un des grands secrets de l'éloquence dans la société.

— A la cour tout est courtisan : le prince du sang, le chapelain de semaine, le chirurgien de quartier, l'apothicaire.

— Les magistrats chargés de veiller sur l'ordre public,

tels que le lieutenant criminel, le lieutenant civil, le lieutenant de police, et tant d'autres, finissent presque toujours par avoir une opinion horrible de la société. Ils croient connoître les hommes et n'en connoissent que le rebut. On ne juge pas d'une ville par ses égouts, et d'une maison par ses latrines. La plupart de ces magistrats me rappellent toujours le collége où les correcteurs ont une cabane auprès des commodités, et n'en sortent que pour donner le fouet.

— C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société; c'est par elle qu'on évite de se compromettre; c'est par elle qu'on met tout en place sans sortir de la sienne; c'est elle qui atteste notre supériorité sur les choses et sur les personnes dont nous nous moquons, sans que les personnes puissent s'en offenser, à moins qu'elles ne manquent de gaîté ou de mœurs. La réputation de savoir bien manier cette arme donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit: Otez à la plaisanterie son empire, et je quitte demain la société. C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis.

— On ne se doute pas, au premier coup d'œil, du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun: *Monsieur un tel est très-aimable*. Il arrive, je ne sais comment, qu'il y a un genre de facilité, d'insouciance,

de foiblesse, de déraison, qui plaît beaucoup, quand ces qualités se trouvent mêlées avec de l'esprit; que l'homme, dont on fait ce qu'on veut, qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractère, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de plaisirs pour lui rendre service, etc. Ce seroit une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts et des travers qui plaisent. Aussi, les gens du monde, qui ont réfléchi sur l'art de plaire plus qu'on ne croit et qu'ils ne croient eux-mêmes, ont la plupart de ces défauts, et cela vient de la nécessité de faire dire de soi : Monsieur un tel est très-aimable.

— Il y a des choses indevinables pour un jeune homme bien né. Comment se défieroit-on, à vingt ans, d'un espion de police qui a le cordon rouge?

— Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont en France et ailleurs sous la protection de ce mot : *C'est l'usage*. C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots, quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des sauterelles; pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : C'est l'usage.

— La prétention la plus absurde et la plus injuste, qui seroit sifflée dans une assemblée d'honnêtes gens, peut devenir la matière d'un procès, et dès-lors être déclarée légitime; car tout procès peut se perdre ou se gagner : de même que, dans les corps, l'opinion la plus folle et la plus ridicule peut être admise, et l'avis le le plus sage rejeté avec mépris. Il ne s'agit que de faire

regarder l'un ou l'autre comme une affaire de parti, et rien n'est si facile entre les deux partis opposés qui divisent presque tous les corps.

—Qu'est-ce que c'est qu'un fat sans fatuité? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille.

— Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

—Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité : celui qui se fait connoître par quelque talent ou quelque vertu, se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens, et à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes. Comptez les deux classes, et pesez les deux forces.

— Peu de personnes peuvent aimer un philosophe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui, dans les différentes prétentions des hommes, et dans le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose : Je ne te prends que pour ce que tu es; je ne t'apprécie que ce que tu vaux. Et ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer et estimer avec l'annonce de ce ferme propos.

—Quand on est trop frappé des maux de la société universelle et des horreurs que présentent la capitale ou les grandes villes, il faut se dire : Il pouvoit naître de plus grands malheurs encore de la suite de combinaisons qui a soumis vingt-cinq millions d'hommes à un seul, et qui a réuni sept cent mille hommes sur un espace de deux lieues carrées.

— Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au mar-

ché avec des lingots ; on y va avec de l'argent ou de la petite monnoie.

— La société, les cercles, les salons, ce qu'on appelle le monde, est une pièce misérable, un mauvais opéra, sans intérêt, qui se soutient un peu par les machines et les décorations.

— Pour avoir une idée juste des choses, il faut prendre les mots dans la signification opposée à celle qu'on leur donne dans le monde. Misanthrope, par exemple, cela veut dire philanthrope ; mauvais Français, cela veut dire bon citoyen, qui indique certains abus monstrueux ; philosophe, homme simple, qui sait que deux et deux font quatre, etc.

— De nos jours, un peintre fait votre portrait en sept minutes ; un autre vous apprend à peindre en trois jours ; un troisième vous enseigne l'anglais en quatre leçons. On veut vous apprendre huit langues, avec des gravures qui représentent les choses et leurs noms au-dessous en huit langues ; enfin, si on pouvoit mettre ensemble les plaisirs, les sentimens ou les idées de la vie entière, et les réunir dans l'espace de vingt-quatre heures, on le feroit ; on vous feroit avaler cette pilule, et on vous diroit : Allez-vous en.

— Il ne faut pas regarder Burrhus comme un homme vertueux absolument. Il ne l'est qu'en opposition avec Narcisse. Sénèque et Burrhus sont les honnêtes gens d'un siècle où il n'y en avoit pas.

— Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

— Les hommes qu'on ne connoît qu'à moitié, on ne les connoît pas ; les choses qu'on ne sait qu'aux trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde.

— Dans un pays où tout le monde cherche à *paroître*, beaucoup de gens doivent croire, et croient en effet, qu'il vaut mieux être banqueroutier que de n'être rien.

— La menace du *rhume négligé* est pour les médecins ce que le purgatoire est pour les prêtres, un *Pérou*.

— Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau : on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

— Un homme d'esprit prétendoit, devant des millionnaires, qu'on pouvoit être heureux avec deux mille écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchoit la cause de cette aigreur de la part de gens qui avoient de l'amitié pour lui. Il la trouva enfin. C'est que par là il leur faisoit entrevoir qu'il n'étoit pas dans leur dépendance. Tout homme qui a peu de besoins semble menacer les riches d'être toujours prêt à leur échapper. Les tyrans voient par là qu'ils perdent un esclave. On peut appliquer cette réflexion à toutes les passions en général. L'homme qui a vaincu le penchant à l'amour, montre une indifférence toujours odieuse aux femmes : elles cessent aussitôt de s'intéresser à lui. C'est peut-être

pour cela que personne ne s'intéresse à la fortune d'un philosophe : il n'a pas les passions qui émeuvent la société. On voit qu'on ne peut presque rien faire pour son bonheur, et on le laisse là.

— Il est dangereux pour un philosophe attaché à un grand (si jamais les grands ont eu auprès d'eux un philosophe), de montrer tout son désintéressement ; on le prendroit au mot. Il se trouve dans la nécessité de cacher ses vrais sentimens, et c'est, pour ainsi dire, un hypocrite d'ambition.

CHAPITRE IV.

Du goût pour la Retraite, et de la Dignité du Caractère.

Un philosophe regarde ce qu'on appelle *un état dans le monde*, comme les Tartares regardent les villes, c'est-à-dire, comme une prison : c'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l'âme et à l'esprit leur étendue et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde, a une prison plus grande et plus ornée ; celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot ; l'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

— L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très-assuré et une certaine aisance, qui empêchent qu'on ne prenne

quelque avantage sur lui. Il faut, dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté.

— La foiblesse de caractère ou le défaut d'idées, en un mot, tout ce qui peut nous empêcher de vivre avec nous-mêmes, sont les choses qui préservent beaucoup de gens de la misanthropie.

— On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendroit-il pas de ce que dans la solitude on pense aux choses, et que dans le monde on est forcé de penser aux hommes ?

— Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seroient bien peu de chose, si elles ne valoient pas ce qui se dit et se fait dans le monde.

— Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni sa raison, ni sa probité, ou du moins sa délicatesse, sous le poids d'aucune des conventions absurdes ou malhonnêtes de la société; qui ne fléchit jamais dans les occasions où il a intérêt de fléchir, finit infailliblement par rester sans appui, n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu, qui vous laisse mourir de faim.

— Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui peuvent nous apprécier : ce seroit le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop difficile à contenter; mais il faut ne placer le fond de sa vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre.

— On dit quelquefois d'un homme qui vit seul : Il

n'aime pas la société. C'est souvent comme si on disoit d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous le prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy.

— Est-il bien sûr qu'un homme qui auroit une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût vivre avec quelqu'un ? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre : j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir.

— Un homme d'esprit est perdu s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie de caractère. Quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton.

— Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

— Le monde endurcit le cœur à la plupart des hommes ; mais ceux qui sont moins susceptibles d'endurcissement, sont obligés de se créer une sorte d'insensibilité factice pour n'être dupes ni des hommes, ni des femmes. Le sentiment qu'un homme honnête emporte, après s'être livré quelques jours à la société, est ordinairement pénible et triste : le seul avantage qu'il produira, c'est de faire trouver la retraite aimable.

— Les idées du public ne sauroient manquer d'être presque toujours viles et basses. Comme il ne lui revient guère que des scandales et des actions d'une indécence marquée, il teint de ces mêmes couleurs presque tous les faits ou les discours qui passent jusqu'à lui. Voit-il une liaison même de la plus noble espèce, entre

un grand seigneur et un homme de mérite, entre un homme en place et un particulier? Il ne voit, dans le premier cas, qu'un protecteur et un client; dans le second, que du manége et de l'espionnage. Souvent dans un acte de générosité mêlé de circonstances nobles et intéressantes, il ne voit que de l'argent prêté à un homme habile par une dupe. Dans le fait qui donne de la publicité à une passion, quelquefois très-intéressante, d'une femme honnête et d'un homme digne d'être aimé, il ne voit que du catinisme ou du libertinage. C'est que ses jugemens sont déterminés d'avance par le grand nombre de cas où il a dû condamner et mépriser. Il résulte de ces observations que ce qui peut arriver de mieux aux honnêtes gens, c'est de lui échapper.

— La nature ne m'a point dit : Ne sois point pauvre; encore moins : Sois riche; mais elle me crie : Sois indépendant.

— Le philosophe, se portant pour un être qui ne donne aux hommes que leur valeur véritable, il est fort simple que cette manière de juger ne plaise à personne.

— L'homme du monde, l'ami de la fortune, même l'amant de la gloire, tracent tous devant eux une ligne directe qui les conduit à un terme inconnu. Le sage, l'ami de lui-même, décrit une ligne circulaire, dont l'extrémité le ramène à lui. C'est le *totus teres atque rotundus* d'Horace.

— Il ne faut point s'étonner du goût de J.-J. Rousseau pour la retraite : de pareilles âmes sont exposées à

se voir seules, à vivre isolées, comme l'aigle; mais comme lui, l'étendue de leurs regards et la hauteur de leur vol sont le charme de leur solitude.

— Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme : c'est une chose.

— On a trouvé le *moi* de Médée sublime ; mais celui qui ne peut pas le dire dans tous les accidens de la vie, est bien peu de chose, ou plutôt n'est rien.

— On ne connoît pas du tout l'homme qu'on ne connoît pas très-bien ; mais peu d'hommes méritent qu'on les étudie. De là vient que l'homme d'un vrai mérite doit avoir en général peu d'empressement d'être connu. Il sait que peu de gens peuvent l'apprécier; que dans ce petit nombre chacun a ses liaisons, ses intérêts, son amour-propre, qui l'empêchent d'accorder au mérite l'attention qu'il faut pour le mettre à sa place. Quant aux éloges communs et usés qu'on lui accorde quand on soupçonne son existence, le mérite ne sauroit en être flatté.

— Quand un homme s'est élevé par son caractère, au point de mériter qu'on devine quelle sera sa conduite dans toutes les occasions qui intéressent l'honnêteté, non-seulement les fripons, mais les demi-honnêtes gens, le décrient et l'évitent avec soin ; il y a plus, les gens honnêtes, persuadés que par un effet de ses principes ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger, pour s'assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes.

— Presque tous les hommes sont esclaves par la raison que les Spartiates donnoient de la servitude des

Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

— Quand on a pris le parti de ne voir que ceux qui sont capables de traiter avec vous aux termes de la morale, de la vertu, de la raison, de la vérité, en ne regardant les conventions, les vanités, les étiquettes, que comme les supports de la société civile; quand, dis-je, on a pris ce parti (et il faut bien le prendre, sous peine d'être sot, foible ou vil), il arrive qu'on vit à peu près solitaire.

— Tout homme qui se connoît des sentimens élevés, a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère plutôt que de sa position.

CHAPITRE V.

Pensées morales.

Les philosophes reconnoissent quatre vertus principales dont ils font dériver toutes les autres. Ces vertus sont la justice, la tempérance, la force et la prudence. On peut dire que cette dernière renferme les deux premières, la justice et la tempérance, et qu'elle supplée, en quelque sorte, à la force, en sauvant à l'homme qui a le malheur d'en manquer, une grande partie des occasions où elle est nécessaire.

— Les moralistes, ainsi que les philosophes qui ont

fait des systèmes en physique ou en méthaphysique, ont trop généralisé, ont trop multiplié les maximes. Que devient, par exemple, le mot de Tacite : *Neque mulier, amissâ pudicitiâ, alia abnuerit,* après l'exemple de tant de femmes qu'une foiblesse n'a pas empêchées de pratiquer plusieurs vertus? J'ai vu madame de L...., après une jeunesse peu différente de celle de Manon Lescaut, avoir, dans l'âge mûr, une passion digne d'Héloïse. Mais ces exemples sont d'une morale dangereuse à établir dans les livres. Il faut seulement les observer, afin de n'être pas dupe de la charlatanerie des moralistes.

—On a, dans le monde, ôté des mauvaises mœurs tout ce qui choque le bon goût : c'est une réforme qui date des dix dernières années.

— L'âme, lorsqu'elle est malade, fait précisément comme le corps : elle se tourmente et s'agite en tous sens, mais finit par trouver un peu de calme; elle s'arrête enfin sur le genre de sentimens et d'idées le plus nécessaire à son repos.

— Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois cependant ils ont des aperçus qui feroient croire qu'ils sont près de la vérité; mais ils s'en éloignent bien vite, et ressemblent aux enfans qui courent après un masque, et qui s'enfuient si le masque vient à se retourner.

— Le sentiment qu'on a pour la plupart des bienfaiteurs, ressemble à la reconnoissance qu'on a pour les arracheurs de dents. On se dit qu'ils vous ont fait du

bien; qu'ils vous ont délivré d'un mal : mais on se rappelle la douleur qu'ils ont causée, et on ne les aime guère avec tendresse.

—Un bienfaiteur délicat doit songer qu'il y a dans le bienfait une partie matérielle dont il faut dérober l'idée à celui qui est l'objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s'enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait; comme, entre deux amans, l'idée de la jouissance s'enveloppe et s'anoblit dans le charme de l'amour qui l'a fait naître.

— Tout bienfait qui n'est pas cher au cœur, est odieux. C'est une relique, ou un os de mort : il faut l'enchâsser ou le fouler aux pieds.

— La plupart des bienfaiteurs qui prétendent être cachés, après vous avoir fait du bien, s'enfuient comme la Galatée de Virgile : *et se cupit ante videri.*

— On dit communément qu'on s'attache par ses bienfaits. C'est une bonté de la nature. Il est juste que la récompense de bien faire soit d'aimer.

— La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge plus furieuse que jamais.

— Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

— Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

— La plupart des amitiés sont hérissées de *si* et de *mais*, et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous-entendus*.

— Il y a entre les mœurs anciennes et les nôtres le même rapport qui se trouve entre Aristide, contrôleur-général des Athéniens, et l'abbé Terray.

— Le genre humain, mauvais de sa nature, est devenu plus mauvais par la société. Chaque homme y porte les défauts : 1°. de l'humanité; 2°. de l'individu; 3°. de la classe dont il fait partie dans l'ordre social. Ces défauts s'accroissent avec le temps; et chaque homme, en avançant en âge, blessé de tous ces travers d'autrui, et malheureux par les siens mêmes, prend pour l'humanité et pour la société un mépris qui ne peut tourner que contre l'une et l'autre.

— Il en est du bonheur comme des montres. Les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La montre à répétition est plus sujette aux variations; si elle marque de plus les secondes, nouvelle cause d'inégalité; puis celle qui marque le jour de la semaine et le mois de l'année, toujours plus prête à se détraquer.

— Tout est également vain dans les hommes, leurs joies et leurs chagrins; mais il vaut mieux que la boule de savon soit d'or ou d'azur, que noire ou grisâtre.

— Celui qui déguise la tyrannie, la protection ou même les bienfaits, sous l'air et le nom de l'amitié, me

rappelle ce prêtre scélérat qui empoisonnoit dans une hostie.

— Il y a peu de bienfaiteurs qui ne disent comme Satan : *Si cadens adoraveris me.*

— La pauvreté met le crime au rabais.

— Les stoïciens sont des espèces d'inspirés, qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poétiques.

— S'il étoit possible qu'une personne, sans esprit, pût sentir la grâce, la finesse, l'étendue et les différentes qualités de l'esprit d'autrui, et montrer qu'elle le sent, la société d'une telle personne, quand même elle ne produiroit rien d'elle-même, seroit encore très-recherchée. Même résultat de la même supposition à l'égard des qualités de l'âme.

— En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentimens extrêmes, en amour, en amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidens de la vie, on est tenté de croire que la dissipation et la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, et que la vie ne vaut guère que ce qu'en font les gens du monde.

— Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions et l'aveu de la raison par-dessus le marché.

— L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

— La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

— Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne : voilà, je crois toute la morale.

— Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont

de certains principes, les commandemens de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélême : *Fais ce que tu voudras.*

— L'éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence : la morale, pour appuyer la vertu ; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs ; en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

— Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agrémens. Ce sont de beaux fruits, qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et qui, dans la serre chaude, n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles.

— Quand j'étois jeune, ayant les besoins des passions, et attiré par elles dans le monde, forcé de chercher dans la société et dans les plaisirs quelques distractions à des peines cruelles, on me prêchoit l'amour de la retraite, du travail, et on m'assommoit de sermons pédantesques sur ce sujet. Arrivé à quarante ans, ayant perdu les passions qui rendent la société supportable, n'en voyant plus que la misère et la futilité, n'ayant plus besoin du monde pour échapper à des peines qui n'existoient plus, le goût de la retraite et du travail

est devenu très-vif chez moi, et a remplacé tout le reste ; j'ai cessé d'aller dans le monde : alors, on n'a cessé de me tourmenter pour que j'y revinsse ; j'ai été accusé d'être misanthrope, etc. Que conclure de cette bizarre différence? le besoin que les hommes ont de tout blâmer.

— Je n'étudie que ce qui me plaît ; je n'occupe mon esprit que des idées qui m'intéressent. Elles seront utiles ou inutiles, soit à moi soit aux autres ; le temps amènera ou n'amènera pas les circonstances qui me feront faire de mes acquisitions un emploi profitable. Dans tous les cas, j'aurai eu l'avantage inestimable de ne me pas contrarier, et d'avoir obéi à ma pensée et à mon caractère.

— J'ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner.

— Les premiers sujets de chagrin m'ont servi de cuirasse contre les autres.

— Je conserve pour M. de la B.... le sentiment qu'un honnête homme éprouve en passant devant le tombeau d'un ami.

— J'ai à me plaindre des choses très-certainement, et peut-être des hommes : mais je me tais sur ceux-ci ; je ne me plains que des choses ; et, si j'évite les hommes, c'est pour ne pas vivre avec ceux qui me font porter le poids des choses.

— La fortune, pour arriver à moi, passera par les conditions que lui impose mon caractère.

— Lorsque mon cœur a besoin d'attendrissement,

je me rappelle la perte des amis que je n'ai plus, des femmes que la mort m'a ravies; j'habite leur cercueil, j'envoie mon âme errer autour des leurs. Hélas! je possède trois tombeaux.

— Quand j'ai fait quelque bien et qu'on vient à le savoir, je me crois puni, au lieu de me croire récompensé.

— En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que, qui quitte la partie la gagne.

— La célébrité est le châtiment du mérite et la punition du talent. Le mien, quel qu'il soit, ne me paroît qu'un délateur, né pour troubler mon repos. J'éprouve, en le détruisant, la joie de triompher d'un ennemi. Le sentiment a triomphé chez moi de l'amour-propre même, et la vanité littéraire a péri dans la destruction de l'intérêt que je prenois aux hommes.

— L'amitié délicate et vraie ne souffre l'alliage d'aucun autre sentiment. Je regarde comme un grand bonheur que l'amitié fût déjà parfaite entre M..... et moi, avant que j'eusse occasion de lui rendre le service que je lui ai rendu et que je pouvois seul lui rendre. Si tout ce qu'il a fait pour moi avoit pu être suspect d'avoir été dicté par l'intérêt de me trouver tel qu'il m'a trouvé dans cette circonstance; s'il eût été possible qu'il la prévît, le bonheur de ma vie étoit empoisonné pour jamais.

— Ma vie entière est un tissu de contrastes apparens avec mes principes. Je n'aime point les princes,

et je suis attaché à une princesse et à un prince. On me connoît des maximes républicaines, et plusieurs de mes amis sont revêtus de décorations monarchiques. J'aime la pauvreté volontaire, et je vis avec des gens riches. Je fuis les honneurs, et quelques-uns sont venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux-esprits, et ne vais point à l'académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusion; que je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions, etc.

— Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

— Un des grands malheurs de l'homme, c'est que ses bonnes qualités même lui sont quelquefois inutiles, et que l'art de s'en servir et de les bien gouverner n'est souvent qu'un fruit tardif de l'expérience.

— L'indécision, l'anxiété sont à l'esprit et à l'âme ce que la question est au corps.

— L'honnête homme, détrompé de toutes les illusions, est l'homme par excellence. Pour peu qu'il ait d'esprit, sa société est très-aimable. Il ne sauroit être pédant, ne mettant d'importance à rien. Il est indulgent, parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions, comme ceux qui en sont encore occupés. C'est un effet de son insouciance d'être sûr dans le commerce, de ne se permettre ni redites, ni tracasseries. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état d'épigramme contre son prochain. Il

est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui, d'un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promènent au hasard. Il brise en riant les faux poids et les fausses mesures qu'on applique aux hommes et aux choses.

— On s'effraie des partis violens; mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

— La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, et ne pas se regarder vivre.

— L'homme peut aspirer à la vertu : il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité.

— Le jansénisme des chrétiens c'est le stoïcisme des payens, dégradé de figure et mis à la portée d'une populace chrétienne; et cette secte a eu des Pascal et des Arnaud pour défenseurs!

CHAPITRE VI.

Des Femmes, de l'Amour, du Mariage et de la Galanterie.

Je suis honteux de l'opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous comptois trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête, et que cela appartient à la meilleure compagnie.

— L'amour est un sentiment qui, pour paroître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne vivre et de ne subsister que par lui.

— Toutes les fois que je vois de l'engoûment dans une femme, ou même dans un homme, je commence à me défier de sa sensibilité. Cette règle ne m'a jamais trompé.

— En fait de sentimens, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

— L'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé.

— Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut ; et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

— Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

— Une âme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne la galanterie ; comme l'âme qui a senti l'amitié, dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts.

— On demande pourquoi les femmes affichent les hommes ; on en donne plusieurs raisons dont la plupart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen.

— Les femmes d'un état mitoyen, qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde,

n'ont ni le bonheur de la nature, ni celui de l'opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j'aie connues.

— La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

— Les femmes ont des fantaisies, des engoûmens, quelquefois des goûts ; elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions : ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos foiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, et très-peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans ; je dis, même celles qui sont à peu près de cet âge. Observez que, quand elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt ou de vanité ; et alors l'exception prouve la règle, et même plus que la règle. Ajoutons que ce n'est pas ici le cas de l'axiome : *Qui prouve trop ne prouve rien.*

— C'est par notre amour-propre que l'amour nous séduit. Eh ! comment résister à un sentiment qui embellit à nos yeux ce que nous avons, nous rend ce que nous avons perdu, et nous donne ce que nous n'avons pas ?

— Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parens, etc., les deux amans sont l'un à l'autre, *de*

par la nature ; qu'ils s'appartiennent *de droit divin,* malgré les lois et les conventions humaines.

— Otez l'amour-propre de l'amour, il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un convalescent affoibli, qui peut à peine se traîner.

— L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

— On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme : *Elle est très-aimable ;* mais, si je ne veux pas l'aimer ! Il vaudroit mieux dire : *Elle est très-aimante,* parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés, que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

— Si l'on veut se faire une idée de l'amour-propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

— Il me semble, disoit M. de.... à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours ; mais que cela ne se donne ni au sentiment, ni au mérite.

— Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir point d'amis ; mais, heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes : la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment.

— On dit, en politique, que les sages ne font point de conquêtes : cela peut aussi s'appliquer à la galanterie.

— Il est plaisant que le mot, *connoître une femme*, veuille dire, coucher avec une femme, et cela dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature; comme si on ne connoissoit point une femme sans cela. Si les patriarches avoient fait cette découverte, ils étoient plus avancés qu'on ne croit.

— Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les *filles* de leur côté.

— Il y a telle fille qui trouve à se vendre, et ne trouveroit pas à se donner.

— L'amour le plus honnête ouvre l'âme aux petites passions : le mariage ouvre votre âme aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, etc.

— Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible, aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer; vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur, ou votre successeur.

— Peut-être faut-il avoir senti l'amour pour bien connoître l'amitié.

— Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde; c'est un commerce guerrier.

— Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

— Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourroit bien être le secret de son sexe : c'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de

compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même.

— Madame de..... a été rejoindre son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse, quoiqu'elle n'en eût guère. A présent, les scandales se donnent par respect humain.

— Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'opéra, parce qu'il y avoit vu, disoit-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

— Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit; il n'y en a point pour le cœur.

— Sentir fait penser; on en convient assez aisément: on convient moins que penser fasse sentir; mais cela n'est guère moins vrai.

— Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse? une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire, de tous les défauts de son sexe.

— Le temps a fait succéder dans la galanterie le piquant du scandale au piquant du mystère.

— Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles; on diroit qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose; il ressemble à ces rois qui ne reconnoissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites.

— Les naturalistes disent que, dans toutes les espèces animales, la dégénération commence par les femelles. Les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation, dans la société civilisée.

— Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-entendus qui, entre hommes, sont gênans, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

— On dit communément : La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; ce qui est très-faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'en ce genre c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

— L'indécence, le défaut de pudeur sont absurdes dans tout système : dans la philosophie qui jouit, comme dans celle qui s'abstient.

— J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit, les enfans des hommes; et quand il s'agit de sottises ou de foiblesses, il dit, les enfans des femmes.

— On seroit trop malheureux, si auprès des femmes on se souvenoit le moins du monde de ce qu'on sait par cœur.

— Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes, entièrement indestructible ; ait deviné que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, seroit un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

— Celui qui n'a pas vu beaucoup de filles ne connoît point les femmes, me disoit gravement un homme; grand admirateur de la sienne, qui le trompoit.

— Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvéniens; il faut préférer celui dont les inconvéniens ne sont pas sans remède.

— En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agrémens; mais en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins, se convenir par ses défauts.

— L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusans que l'histoire.

— L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

— Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage, est celui-ci : Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. Fontenelle se repentit, dans ses dernières années, de ne s'être pas marié. Il oublioit quatre-vingt-quinze ans passés dans l'insouciance.

— En fait de mariage, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un vil calcul.

— On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme.

— Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.

— Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de mademoiselle......, jeune personne, belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenoit l'avantage de devenir l'épouse

de M....., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles.

— L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. Être aimé de sa femme, sauve une partie de ces travers. De là vient que M..... disoit à sa femme : Ma chère amie, aidez-moi à n'être pas ridicule.

— Le divorce est si naturel que, dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre deux époux.

— Grâce à la passion des femmes, il faut que l'homme le plus honnête soit ou un mari, ou un sigisbé, ou un crapuleux, ou un impuissant.

— La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

— Ce n'est pas tout d'être aimé, il faut être apprécié, et on ne peut l'être que par ce qui nous ressemble. De là vient que l'amour n'existe pas, ou du moins ne dure pas, entre des êtres dont l'un est trop inférieur à l'autre; et ce n'est point là l'effet de la vanité, c'est celui d'un juste amour-propre dont il seroit absurde et impossible de vouloir dépouiller la nature humaine. La vanité n'appartient qu'à la nature foible ou corrompue; mais l'amour-propre, bien connu, appartient à la nature bien ordonnée.

— Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

— Une laide impérieuse, et qui veut plaire, est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

— L'amant trop aimé de sa maîtresse, semble l'aimer moins, et *vice versa*. En seroit-il des sentimens du cœur comme des bienfaits? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

— La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté, est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme, est de son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté, est hors de son sexe, et au-dessous de son sexe.

— Il paroît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une fibre de plus, que chez les hommes. Il falloit une organisation particulière, pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfans.

— C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres; et, pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs, et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment.

— En amour, tout est vrai, tout est faux; et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

— Un homme amoureux, qui plaint l'homme raisonnable, me paroît ressembler à un homme qui lit des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l'histoire.

— L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute, et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

— Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout-à-fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre.

— Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle? On voit par-là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

— Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

— Quelques hommes avoient ce qu'il faut pour s'élever au-dessus des misérables considérations qui rabaissent les hommes au-dessous de leur mérite; mais le mariage, les liaisons de femmes, les ont mis au niveau de ceux qui n'approchoient pas d'eux. Le mariage, la galanterie sont une sorte de conducteur qui fait arriver ces petites passions jusqu'à eux.

— J'ai vu, dans le monde, quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé; et qui abandonneroient ce dernier marché, s'il pouvoit conduire à l'autre.

CHAPITRE VII.

Des Savans et des Gens de lettres.

Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talens, laquelle pour l'ordinaire condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très-beaux mouvemens, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeroient l'absence de toute morale. C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres et qui les rend très-odieux. On s'afflige, en songeant que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire et Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs, seroient atteints et convaincus d'actions très-condamnables, de sentimens quelquefois très-pervers. *O altitudo !*

— On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étoient ordinairement des hommes d'un caractère doux, égal, et en général heureux; qu'au contraire les écrivains de politique, de législation, même de morale, étoient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple: les uns étudient la nature; les autres la société: les uns contemplent l'ouvrage du grand Être; les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différens.

— Si l'on examinoit avec soin l'assemblage de qualités rares de l'esprit et de l'âme qu'il faut pour juger, sentir et apprécier les bons vers ; le tact, la délicatesse des organes, de l'oreille et de l'intelligence, etc., on se convaincroit que, malgré les prétentions de toutes les classes de la société à juger les ouvrages d'agrément, les poëtes ont dans le fait encore moins de vrais juges que les géomètres. Alors les poëtes, comptant le public pour rien, et ne s'occupant que des connoisseurs, feroient à l'égard de leurs ouvrages ce que le fameux mathématicien Viete faisoit à l'égard des siens dans un temps où l'étude des mathématiques étoit moins répandue qu'aujourd'hui. Il n'en tiroit qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il faisoit distribuer à ceux qui pouvoient l'entendre et jouir de son livre ou s'en aider. Quant aux autres, il n'y pensoit pas. Mais Viete étoit riche, et la plupart des poëtes sont pauvres. Puis un géomètre a peut-être moins de vanité qu'un poëte ; ou, s'il en a autant, il doit la calculer mieux.

— Il y a des hommes chez qui l'*esprit* (cet instrument applicable à tout) n'est qu'un *talent*, par lequel ils semblent dominés, qu'ils ne gouvernent pas, et qui n'est point aux ordres de leur raison.

— Je dirois volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disoit des Basques : On dit qu'ils s'entendent ; mais je n'en crois rien.

— Le philosophe qui fait tout pour la vanité, a-t-il droit de mépriser le courtisan qui fait tout pour l'intérêt ? Il me semble que l'un emporte les louis d'or, et que l'autre se retire content après en avoir entendu le

bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV, qui vouloit une pension ou un gouvernement?

— Quand un homme aimable ambitionne le petit avantage de plaire à d'autres qu'à ses amis, comme le font tant d'hommes, surtout de gens de lettres, pour qui plaire est comme un métier, il est clair qu'ils ne peuvent y être portés que par un motif d'intérêt ou de vanité. Il faut qu'ils choisissent entre le rôle d'une courtisane et celui d'une coquette, ou, si l'on veut, d'un comédien. L'homme qui se rend aimable pour une société, parce qu'il s'y plaît, est le seul qui joue le rôle d'un honnête homme.

— Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'étoit pirater au-delà de la ligne; mais que de piller les modernes, c'étoit filouter au coin des rues.

— Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de l'homme qui en a quelquefois assez peu; et c'est ce qu'on appelle talent. Souvent ils ôtent de l'esprit à la pensée de celui qui a beaucoup d'esprit, et c'est la meilleure preuve de l'absence du talent pour les vers.

— La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille.

— Le bon goût, le tact et le bon ton, ont plus de rapport que n'affectent de le croire les gens de lettres. Le tact, c'est le bon goût appliqué au maintien et à la conduite; le bon ton, c'est le bon goût appliqué aux discours et à la conversation.

— C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa

rhétorique, que toute métaphore fondée sur l'analogie doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie; renversez la métaphore et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

— Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos.

— Les grands seigneurs et les beaux-esprits, deux classes qui se recherchent mutuellement, veulent unir deux espèces d'hommes dont les uns font un peu plus de poussière et les autres un peu plus de bruit.

— Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

— Qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres qui n'est pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis, et par un peu d'aisance? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison? Faut-il qu'il porte le poids de la société sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens? Plus d'un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui peut dire qu'en lui refusant tout on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on pas

répéter le mot de Thémistocle : Hélas ! nous périssions si nous n'eussions péri !

— On dit et on répète, après avoir lu quelque ouvrage qui respire la vertu : C'est dommage que les auteurs ne se peignent pas dans leurs écrits, et qu'on ne puisse pas conclure d'un pareil ouvrage que l'auteur est ce qu'il paroît être. Il est vrai que beaucoup d'exemples autorisent cette pensée; mais j'ai remarqué qu'on fait souvent cette réflexion pour se dispenser d'honorer les vertus dont on trouve l'image dans les écrits d'un honnête homme.

— Un auteur, homme de goût, est parmi ce public blasé, ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.

— Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.

— Le travail du poëte, et souvent de l'homme de lettres, lui est bien peu fructueux à lui-même : et, de la part du public, il se trouve placé entre le *grand merci* et le *va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps.

— Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages, est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme connu pour bien parler, impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

— Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur, et la médiocrité des idées du public.

— A voir la composition de l'académie française, on croiroit qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate.

— L'honneur d'être de l'académie française est comme la croix de Saint-Louis, qu'on voit également aux soupers de Marly et dans les auberges à vingt-deux sous.

— L'académie française est comme l'Opéra, qui se soutient par des choses étrangères à lui, les pensions qu'on exige pour lui des Opéras-Comiques de province, la permission d'aller du parterre aux foyers, etc. De même, l'académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez;
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

— Il en est un peu des réputations littéraires, et surtout des réputations de théâtre, comme des fortunes qu'on faisoit autrefois dans les îles. Il suffisoit presque autrefois d'y passer, pour parvenir à une grande richesse ; mais ces grandes fortunes même ont nui à celles de la génération suivante : les terres épuisées n'ont plus rendu si abondamment.

— De nos jours, les succès de théâtre et de littérature ne sont guère que des ridicules.

— C'est la philosophie qui découvre les vertus utiles de la morale et de la politique. C'est l'éloquence qui les rend populaires. C'est la poésie qui les rend pour ainsi dire proverbiales.

— Un sophiste éloquent, mais dénué de logique,

est à un orateur philosophe ce qu'un faiseur de tours de passe-passe est à un mathématicien, ce que Pinetti est à Archimède.

— On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

— On se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde ; on veut qu'ils prennent intérêt à la société dont ils ne tirent presque point d'avantage ; on veut les forcer d'assister éternellement aux tirages d'une loterie où ils n'ont point de billet.

— Ce que j'admire dans les anciens philosophes, c'est le désir de conformer leurs mœurs à leurs écrits : c'est ce que l'on remarque dans Platon, Théophraste et plusieurs autres. La morale pratique étoit si bien la partie essentielle de leur philosophie, que plusieurs furent mis à la tête des écoles, sans avoir rien écrit : tels que Xénocrate, Polémoni, Heusippe, etc. Socrate, sans avoir donné un seul ouvrage et sans avoir étudié aucune autre science que la morale, n'en fut pas moins le premier philosophe de son siècle.

— Ce qu'on sait le mieux, c'est 1°. ce qu'on a deviné; 2°. ce qu'on a appris par l'expérience des hommes et des choses ; 3°. ce qu'on a appris, non dans les livres, mais par les livres, c'est-à-dire, par les réflexions qu'ils font faire ; 4°. ce qu'on a appris dans les livres ou avec des maîtres.

— Les gens de lettres, surtout les poëtes, sont comme les paons, à qui on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, et qu'on en tire quelquefois pour

les voir étaler leur queue ; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise.

— Les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent.

— Il y a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne sauroit faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire, sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothéques, les manuscrits, etc.

— Il est presque impossible qu'un philosophe, qu'un poëte ne soient pas misanthropes : 1°. parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur ; 2°. parce que leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

— Les mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète, et rappellent l'histoire de ce saint qui avoit laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation.

— C'est un grand malheur de perdre, par notre caractère, les droits que nos talens nous donnent sur la société.

— C'est après l'âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre ; comme c'est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile.

— La vanité des gens du monde se sert habilement de la vanité des gens de lettres. Ceux-ci ont fait plus d'une réputation qui a mené à de grandes places. D'abord, de part et d'autre, ce n'est que du vent; mais les intrigans adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune.

— Les économistes sont des chirurgiens qui ont un excellent scapel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif.

— Les gens de lettres sont rarement jaloux des réputations quelquefois exagérées qu'ont certains ouvrages de gens de la cour; ils regardent ces succès comme les honnêtes femmes regardent la fortune des filles.

— Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. On l'a vu en France opérer tour-à-tour ces deux effets.

— Plusieurs gens de lettres croient aimer la gloire et n'aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes et même opposées; car l'une est une petite passion, l'autre en est une grande. Il y a, entre la vanité et la gloire, la différence qu'il y a entre un fat et un amant.

— La postérité ne considère les gens de lettres que par leurs ouvrages, et non par leurs places. *Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été*, semble être leur devise.

— Spéron-Spéroni explique très-bien comment un auteur qui s'énonce très-clairement pour lui-même est quelquefois obscur pour son lecteur: C'est, dit-il, que

l'auteur va de la pensée à l'expression, et que le lecteur va de l'expression à la pensée.

— Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir, sont souvent les meilleurs ; comme les enfans de l'amour sont les plus beaux.

— En fait de beaux-arts, et même en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

— Le peintre donne une âme à une figure, et le poëte prête une figure à un sentiment et à une idée.

— Quand La Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé ; quand Lamothe l'est, c'est qu'il est recherché.

— La perfection d'une comédie de caractère consisteroit à disposer l'intrigue de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre pièce. Peut-être n'y a-t-il au théâtre que celle du Tartufe qui pût supporter cette épreuve.

— Il y auroit une manière plaisante de prouver qu'en France les philosophes sont les plus mauvais citoyens du monde. La preuve, la voici : C'est qu'ayant imprimé une grande quantité de vérités importantes dans l'ordre politique et économique, ayant donné plusieurs conseils utiles, consignés dans leurs livres, ces conseils ont été suivis par presque tous les souverains de l'Europe, presque partout, hors en France ; d'où il suit que la prospérité des étrangers augmentant leur puissance, tandis que la France reste aux mêmes termes, conserve ses abus, etc., elle finira par être dans l'état d'infériorité, relativement aux autres puissances ; et c'est évidemment la faute des philosophes. On sait, à ce sujet,

la réponse du duc de Toscane à un Français, à propos des heureuses innovations faites par lui dans ses états : Vous me louez trop à cet égard, disoit-il ; j'ai pris toutes mes idées dans vos livres français.

— J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrages de Rubens, et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé, à cette vue, que les Étienne (Henri et Robert) qui, par leur érudition grecque et latine, ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable, et que Charles Étienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué presqu'autant qu'eux aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avoit en Champagne : il se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin, à une hauteur immense. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, alloit, à soixante-dix ans, faire des leçons à pied pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, et de tant d'autres. Corneille manquoit de bouillon à sa dernière maladie. La Fontaine n'étoit guère mieux. Si Racine, Boileau, Molière et Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talens étoient consacrés au roi plus particulièrement. L'abbé Delonguerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdotes sur la

triste sort des hommes de lettres illustres en France, ajoute : C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. Cette liste si célèbre des gens de lettres que le roi vouloit pensionner, et qui fut présentée à Colbert, étoit l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Tallemand, l'abbé Gallois, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haïssoient; tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savans étrangers, sachant très-bien que le roi et le ministre seroient plus flattés de se faire louer à quatre cents lieues de Paris.

CHAPITRE VIII.

De l'Esclavage et de la Liberté de la France avant et depuis la Révolution.

On s'est beaucoup moqué de ceux qui parloient avec enthousiasme de l'état sauvage en opposition à l'état social. Cependant je voudrois savoir ce qu'on peut répondre à ces trois objections : Il est sans exemple que, chez les sauvages, on ait vu 1°. un fou, 2°. un suicide, 3°. un sauvage qui ait voulu embrasser la vie sociale; tandis qu'un grand nombre d'Européens, tant au Cap que dans les deux Amériques, après avoir vécu chez les sauvages, se trouvant ramenés chez leurs compatriotes, sont retournés dans les bois. Qu'on réplique à cela sans verbiage, sans sophisme.

— Le malheur de l'humanité considérée dans l'état social, c'est que, quoiqu'en morale et en politique on

puisse donner comme définition que *le mal est ce qui nuit*, on ne peut pas dire que *le bien est ce qui sert*; car ce qui sert un moment peut nuire long-temps ou toujours.

— Lorsque l'on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles a été de livrer trois cent millions d'hommes répandus sur le globe à une trentaine de despotes, la plupart ignorans et imbéciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides : que penser de l'humanité, et qu'attendre d'elle à l'avenir ?

— Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux.

— Le caractère naturel du Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, et dans le fond très-malfaisant comme lui ; il est, comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délie pour aller à la chasse.

— Autrefois le trésor royal s'appeloit l'*épargne*. On a rougi de ce nom qui sembloit une contre-vérité depuis qu'on a prodigué les trésors de l'état, et on l'a tout simplement appelé le *trésor royal*.

— Le titre le plus respectable de la noblesse française, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, fouloient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour et au respect de leurs descendans! et, pour achever de rendre cette noblesse respectable, elle se recrute et se régénère par l'adoption de ces hommes qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre hors d'état de payer les impositions. Misérables institutions humaines! qui, faites pour inspirer le mépris et l'horreur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère!

— La nécessité d'être gentilhomme pour être capitaine de vaisseau, est tout aussi raisonnable que celle d'être secrétaire du roi pour être matelot ou mousse.

— Cette impossibilité d'arriver aux grandes places, à moins que d'être gentilhomme, est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux.

— La nature, pour faire un homme vertueux ou un homme de génie, ne va pas consulter Cherin.

— Qu'importe qu'il y ait sur le trône un Tibère ou un Titus, s'il a des Séjan pour ministres?

— Si un historien, tel que Tacite, eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité, dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde,

il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère.

— On peut dire qu'il n'y eut plus de gouvernement civil à Rome après la mort de Tiberius Gracchus; et Scipion Nasica, en partant du sénat pour employer la violence contre le tribun, apprit aux Romains que la force seule donneroit des lois dans le forum. Ce fut lui qui avoit révélé avant Sylla ce mystère funeste.

— Ce qui fait l'intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c'est le contraste continuel et toujours nouveau de l'ancienne liberté républicaine avec les vils esclaves que peint l'auteur; c'est la comparaison des anciens Scaurus, Scipion, etc., avec les lâchetés de leurs descendans; en un mot, ce qui contribue à l'effet de Tacite, c'est Tite-Live.

— Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue: semblables à ce scélérat, dans le Dante, qui fait murer la porte de la prison où étoit enfermé le malheureux Ugolin.

— On a fait des livres sur les intérêts des princes; on parle d'étudier les intérêts des princes: quelqu'un a-t-il jamais parlé d'étudier les intérêts des peuples?

— Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres: l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

— La vraie Turquie d'Europe, c'étoit la France. On trouve dans vingt écrivains anglais: *Les pays despotiques, tels que la France et la Turquie.*

— Les ministres ne sont que des gens d'affaires, et ne sont si importans que parce que la terre du gentilhomme leur maître est très-considérable.

— Un ministre, en faisant faire à ses maîtres des fautes et des sottises nuisibles au public, ne fait souvent que s'affermir dans sa place : on diroit qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espèce de complicité.

— Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé après cent mauvaises opérations, et pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite ?

— Croiroit-on que le despotisme a des partisans, sous le rapport de la nécessité d'encouragement pour les beaux-arts ? On ne sauroit croire combien l'état du siècle de Louis XIV a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le dernier terme de toute société humaine est d'avoir de belles tragédies, de belles comédies, etc. Ce sont des gens qui pardonnent à tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie du *Tartufe*.

— En France, le mérite et la réputation ne donnent pas plus de droit aux places que le chapeau de rosière ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la cour.

— La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus.

— Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner ; quatre francs pour prendre l'air ; cent louis pour le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu.

— Paris, ville d'amusemens, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitans meurent de chagrin.

— On pourroit appliquer à la ville de Paris les propres termes de Sainte-Thérèse, pour définir l'enfer: L'endroit où il pue et où l'on n'aime point.

— C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une nation aussi vive et aussi gaie que la nôtre. On peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque et de la gravité des corps et des compagnies; il semble que le législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêtât la légèreté du Français.

— C'est une chose avérée qu'au moment où M. de Guibert fut nommé gouverneur des Invalides, il se trouva aux Invalides six cents prétendus soldats qui n'étoient point blessés et qui, presque tous, n'avoient jamais assisté à aucun siége, à aucune bataille; mais qui, en récompense, avoient été cochers ou laquais de grands seigneurs ou de gens en place. Quel texte et quelle matière à réflexions!

— En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

— Presque toutes les femmes, soit de Versailles, soit de Paris, quand ces dernières sont d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des bourgeoises de qualité, des madame Naquart, présentées, ou non présentées.

— En France, il n'y a plus de public ni de nation, par la raison que de la charpie n'est pas du linge.

— Le public est gouverné comme il raisonne. Son

droit est de dire des sottises, comme celui des ministres est d'en faire.

— Quand il se fait quelque sottise publique, je songe à un petit nombre d'étrangers qui peuvent se trouver à Paris, et je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma patrie.

— Les Anglais sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu.

— Comment se fait-il que, sous le despotisme le plus affreux, on puisse se résoudre à se reproduire? C'est que la nature a ses lois plus douces, mais plus impérieuses que celles des tyrans; c'est que l'enfant sourit à sa mère sous Domitien comme sous Titus.

— Un philosophe disoit : Je ne sais pas comment un Français qui a été une fois dans l'antichambre du roi, ou dans l'OEil-de-Bœuf, peut dire de qui que ce puisse être : C'est un grand seigneur.

— Les flatteurs des princes ont dit que la chasse étoit une image de la guerre; et en effet, les paysans dont elle vient de ravager les champs, doivent trouver qu'elle la représente assez bien.

— Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant qui ne se reproduit point dans la servitude.

— Dans la lutte éternelle que la société amène entre le pauvre et le riche, le noble et le plébéien, l'homme accrédité et l'homme inconnu, il y a deux observations à faire : la première est que leurs actions, leurs dis-

cours sont évalués à des mesures différentes, à des poids différens, l'une d'une livre, l'autre de dix ou de cent, disproportion convenue, et dont on part comme d'une chose arrêtée ; et cela même est horrible. Cette acception de personnes, autorisée par la loi et par l'usage, est un des vices énormes de la société, qui suffiroit seul pour expliquer tous ses vices. L'autre observation est, qu'en partant même de cette inégalité, il se fait ensuite une autre malversation ; c'est qu'on diminue la livre du pauvre, du plébéien, qu'on la réduit à un quart ; tandis qu'on porte à cent livres les dix livres du riche ou du noble, à mille ses cent livres, etc. C'est l'effet naturel et nécessaire de leur position respective : le pauvre et le plébéien ayant pour envieux tous leurs égaux ; et le riche, le noble, ayant pour appuis et pour complices le petit nombre des siens qui le secondent pour partager ses avantages et en obtenir de pareils.

— C'est une vérité incontestable qu'il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône, et douze millions hors d'état de la leur faire.

— La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple.... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres.

— Qu'est-ce que c'est qu'un cardinal? C'est un prêtre habillé de rouge, qui a cent mille écus du roi, pour se moquer de lui au nom du pape.

— La plupart des institutions sociales paroissent avoir pour objet de maintenir l'homme dans une mé-

diocrité d'idées et de sentimens qui le rendent plus propre à gouverner ou à être gouverné.

— Un citoyen de Virginie, possesseur de cinquante acres de terre fertile, paie quarante-deux sous de notre monnoie pour jouir en paix, sous des lois justes et douces, de la protection du gouvernement, de la sûreté de sa personne et de sa propriété, de la liberté civile et religieuse, du droit de voter aux élections, d'être membre du congrès, et par conséquent législateur, etc. Tel paysan français, de l'Auvergne ou du Limousin, est écrasé de tailles, de vingtièmes, de corvées de toute espèce, pour être insulté par le caprice d'un subdélégué, emprisonné arbitrairement, etc., et transmettre à une famille dépouillée cet héritage d'infortune et d'avilissement.

— L'Amérique septentrionale est l'endroit de l'univers où les droits de l'homme sont le mieux connus. Les Américains sont les dignes descendans de ces fameux républicains qui se sont expatriés pour fuir la tyrannie. C'est là que se sont formés des hommes dignes de combattre et de vaincre les Anglais mêmes, à l'époque où ceux-ci avoient recouvré leur liberté, et étoient parvenus à se former le plus beau gouvernement qui fut jamais. La révolution de l'Amérique sera utile à l'Angleterre même, en la forçant à faire un examen nouveau de sa constitution, et à en bannir les abus. Qu'arrivera-t-il? Les Anglais, chassés du continent de l'Amérique septentrionale, se jetteront sur les îles et sur les possessions françaises et espagnoles, leur donneront leur gouvernement qui est fondé sur l'amour naturel que les

hommes ont pour la liberté, et qui augmente cet amour même. Il se formera dans ces îles espagnoles et françaises, et surtout dans le continent de l'Amérique espagnole, alors devenue anglaise; il se formera de nouvelles constitutions dont la liberté sera le principe et la base. Ainsi les Anglais auront la gloire unique d'avoir formé presque les seuls peuples libres de l'univers, les seuls, à proprement parler, dignes du nom d'hommes, puisqu'ils seront les seuls qui aient su connoître et conserver les droits des hommes. Mais combien d'années ne faut-il pas pour opérer cette révolution? Il faut avoir purgé de Français et d'Espagnols ces terres immenses, où il ne pourroit se former que des esclaves, y avoir transplanté des Anglais, pour y porter les premiers germes de la liberté. Ces germes se développeront, et, produisant des fruits nouveaux, opéreront la révolution qui chassera les Anglais eux-mêmes des deux Amériques et de toutes les îles.

— L'Anglais respecte la loi, et repousse ou méprise l'autorité. Le Français, au contraire, respecte l'autorité et méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire, et peut-être la chose est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la nation, ignorance qu'il ne faut pas contester en jugeant d'après les lumières répandues dans les capitales.

— Moi, tout; le reste, rien: voilà le despotisme, l'aristocratie et leurs partisans. Moi, c'est un autre; un autre, c'est moi: voilà le régime populaire et ses partisans. Après cela décidez.

— Tout ce qui sort de la classe du peuple s'arme

contre lui pour l'opprimer, depuis le milicien, le négociant devenu secrétaire du roi, le prédicateur sorti d'un village pour prêcher la soumission au pouvoir arbitraire, l'historiographe fils d'un bourgeois, etc. Ce sont les soldats de Cadmus : les premiers armés se tournent contre leurs frères, et se précipitent sur eux.

— Les pauvres sont les nègres de l'Europe.

— Semblable aux animaux qui ne peuvent respirer l'air à une certaine hauteur sans périr, l'esclave meurt dans l'atmosphère de la liberté.

— On gouverne les hommes avec la tête : on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

— Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disoit qu'il faut recommencer l'entendement humain.

— Diminuez les maux du peuple, vous diminuez sa férocité ; comme vous guérissez ses maladies avec du bouillon.

— J'observe que les hommes les plus extraordinaires et qui ont fait des révolutions, lesquelles semblent être le produit de leur seul génie, ont été secondés par les circonstances les plus favorables et par l'esprit de leur temps. On sait toutes les tentatives faites avant le grand voyage de Vasco de Gama aux Indes occidentales. On n'ignore pas que plusieurs navigateurs étoient persuadés qu'il y avoit de grandes îles, et sans doute un continent à l'ouest, avant que Colomb l'eût découvert, et il avoit lui-même entre les mains les papiers d'un célèbre pilote avec qui il avoit été en liaison. Philippe avoit tout préparé pour la guerre de Perse, avant sa mort. Plusieurs

sectes d'hérétiques, déchaînées contre les abus de la communion romaine, précédèrent Luther et Calvin, et même Viclef.

— On croit communément que Pierre-le-Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie; M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les arts. Il y a dans tout une maturité qu'il faut attendre. Heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité!

— L'assemblée nationale de 1789 a donné au peuple français une constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la nation à cette hauteur par une bonne éducation publique. Les législateurs doivent faire comme ces médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurans à l'aide des stomachiques.

— En voyant le grand nombre des députés à l'assemblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont la plupart étoient remplis, on eût dit qu'ils ne les avoient détruits que pour les prendre; comme ces gens qui abattent un édifice pour s'approprier les décombres.

— Une des raisons pour lesquelles les corps et les assemblées ne peuvent guère faire autre chose que des sottises, c'est que, dans une délibération publique, la meilleure chose qu'il y ait à dire pour ou contre l'affaire ou la personne dont il s'agit, ne peut presque jamais se dire tout haut sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvéniens.

— Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désor-

donné que lorsqu'il reposoit dans un désordre paisible. C'est ainsi que chez nous l'embarras d'une société qui se réorganise doit paroître l'excès du désordre.

— Les courtisans et ceux qui vivoient des abus monstrueux qui écrasoient la France, sont sans cesse à dire qu'on pouvoit réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auroient bien voulu qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau.

— Dans l'ancien régime, un philosophe écrivoit des vérités hardies. Un de ces hommes que la naissance ou des circonstances favorables appeloient aux places, lisoit ces vérités, les affoiblissoit, les modifioit, en prenoit un vingtième, passoit pour un homme inquiétant, mais pour homme d'esprit. Il tempéroit son zèle et parvenoit à tout; le philosophe étoit mis à la Bastille. Dans le régime nouveau, c'est le philosophe qui parvient à tout; ses idées lui servent, non plus à se faire enfermer, non plus à déboucher l'esprit d'un sot, à le placer, mais à parvenir lui-même aux places. Jugez comme la foule de ceux qu'il écarte peut s'accoutumer à ce nouvel ordre de choses!

— N'est-il pas trop plaisant de voir le marquis de Bièvre (petit-fils du chirurgien Maréchal) se croire obligé de fuir en Angleterre, ainsi que M. de Luxembourg et les grands aristocrates, fugitifs après la catastrophe du 14 juillet 1789.

— Les théologiens, toujours fidèles au projet d'aveugler les hommes; les suppôts des gouvernemens, toujours fidèles à celui de les opprimer, supposent gratuitement que la grande majorité des hommes est condam-

née à la stupidité qu'entraînent les travaux purement mécaniques ou manuels; ils supposent que les artisans ne peuvent s'élever aux connoissances nécessaires pour faire valoir les droits d'hommes et de citoyens. Ne diroit-on pas que ces connoissances sont bien compliquées? Supposons qu'on eût employé, pour éclairer les dernières classes, le quart du temps et des soins qu'on a mis à les abrutir; supposons qu'au lieu de mettre dans leurs mains un catéchisme de métaphysique absurde et inintelligible, on en eût fait un qui eût contenu les premiers principes des droits des hommes et de leurs devoirs fondés sur leurs droits, on seroit étonné du terme où ils seroient parvenus en suivant cette route, tracée dans un bon ouvrage élémentaire. Suppposez qu'au lieu de leur prêcher cette doctrine de patience, de souffrance, d'abnégation de soi-même et d'avilissement, si commode aux usurpateurs, on leur eût prêché celle de connoître leurs droits et le devoir de les défendre: on eût vu que la nature, qui a formé les hommes pour la société, leur a donné tout le bon sens nécessaire pour former une société raisonnable.

FIN DES MAXIMES ET PENSÉES.

CARACTÈRES
ET
ANECDOTES.

NOTRE siècle a produit huit grandes comédiennes : quatre du théâtre et quatre de la société. Les quatre premières sont mademoiselle d'Angeville, mademoiselle Dumenil, mademoiselle Clairon et madame Saint-Huberti ; les quatre autres sont madame de Mont..., madame de Genl..., madame N... et madame d'Angiv...

— M...... me disoit : Je me suis réduit à trouver tous mes plaisirs en moi-même, c'est-à-dire dans le seul exercice de mon intelligence. La nature a mis dans le cerveau de l'homme une petite glande appelée cervelet, laquelle fait office d'un miroir ; on se représente, tant bien que mal, en petit et en grand, en gros et en détail, tous les objets de l'univers, et même les produits de sa propre pensée. C'est une lanterne magique dont l'homme est propriétaire et devant laquelle se passent des scènes où il est acteur et spectateur. C'est là proprement l'homme ; là se borne son empire : tout le reste lui est étranger.

— Aujourd'hui, 15 mars 1782, j'ai fait, disoit M. de..., une bonne œuvre d'une espèce assez rare : j'ai consolé un homme honnête, plein de vertus, riche de cent mille livres de rente, d'un très-grand nom, de beaucoup d'esprit, d'une très-bonne santé, etc ; et moi, je suis pauvre, obscur et malade.

— On sait le discours fanatique que l'évêque de Dol a tenu au roi, au sujet du rappel des protestans. Il parla au nom du clergé. L'évêque de Saint-Pol lui ayant demandé pourquoi il avoit parlé au nom de ses confrères, sans les consulter : J'ai consulté, dit-il, mon crucifix. En ce cas, répliqua l'évêque de Saint-Pol, il falloit répéter exactement ce que votre crucifix vous avoit répondu.

— C'est un fait avéré que Madame, fille du roi, jouant avec une de ses bonnes, regarda à sa main, et, après avoir compté ses doigts : Comment! dit l'enfant avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi? Et elle recompta pour s'en assurer.

— Le maréchal de Richelieu, ayant proposé pour maîtresse à Louis XV une grande dame, j'ai oublié laquelle; le roi n'en voulut pas, disant qu'elle coûteroit trop cher à renvoyer.

— M. de Tressan avoit fait en 1738 des couplets contre M. le duc de Nivernois, et sollicita l'académie en 1780. Il alla chez M. de Nivernois, qui le reçut à merveille, lui parla du succès de ses derniers ouvrages, et le renvoyoit comblé d'espérances, lorsque, voyant M. de Tressan prêt à remonter en voiture, il lui dit : Adieu, monsieur le comte, je vous félicite de n'avoir pas plus de mémoire.

— Le maréchal de Biron eut une maladie très-dangereuse; il voulut se confesser, et dit devant plusieurs de ses amis : Ce que je dois à Dieu, ce que dois au roi, ce que je dois à l'état...... Un de ses amis l'interrompit : Tais-toi, dit-il, tu mourras insolvable.

— Duclos avoit l'habitude de prononcer sans cesse, en pleine académie, des f..., des b...; l'abbé du Renel, qui, à cause de sa longue figure, étoit appelé un grand serpent sans venin, lui dit : Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'académie que des mots qui se trouvent dans le dictionnaire.

— M. de L..... parloit à son ami M. de B....., homme très-respectable, et cependant très-peu ménagé par le public; il lui avouoit les bruits et les faux jugemens qui couroient sur son compte. Celui-ci répondit froidement : C'est bien à une bête et à un coquin comme le public actuel à juger un caractère de ma trempe!

— M.... me disoit : J'ai vu des femmes de tous les pays; l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle; l'Anglaise, une folie; et la Française, une sottise.

— Duclos disoit de je ne sais quel bas coquin qui avoit fait fortune : On lui crache au visage, on le lui essuie avec le pied, et il remercie.

— D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvoit chez madame du Deffant, où étoient M. le président Hénault et M. de Pont-de-Veyle. Arrive un médecin, nomme Fournier, qui, en entrant, dit à madame du Deffant : Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon très-humble respect; à M. le président Hénault : Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer; à M. de Pont-de-Veyle : Monsieur, je suis votre très-humble serviteur; et à d'Alembert : Bonjour, monsieur.

— Un homme alloit, depuis trente ans, passer tou-

tes les soirées chez madame de....... Il perdit sa femme; on crut qu'il épouseroit l'autre, et on l'y encourageoit. Il refusa : Je ne saurois plus, dit-il, où aller passer mes soirées.

— Madame de Tencin, avec des manières douces, étoit une femme sans principes, et capable de tout, exactement. Un jour on louoit sa douceur ; Oui, dit l'abbé Trublet, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux.

— M. de Broglie, qui n'admire que le mérite militaire, disoit un jour : Ce Voltaire qu'on vante tant, et dont je fais peu de cas, il a pourtant fait un beau vers :

> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

— On réfutoit je ne sais quelle opinion de M..... sur un ouvrage, en lui parlant du public qui en jugeoit autrement : Le public, le public, dit-il ! combien faut-il de sots pour faire un public ?

— M. d'Argenson disoit à M. le comte de Sébourg, qui étoit l'amant de sa femme : Il y a deux places qui vous conviendroient également : le gouvernement de la Bastille et celui des Invalides ; si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé ; si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme.

— Il existe une médaille que M. le prince de Condé m'a dit avoir possédée, et que je lui ai vu regretter. Cette médaille représente d'un côté Louis XIII, avec les mots ordinaires : *Rex Franc. et Nav.*, et de l'autre

le cardinal de Richelieu, avec ces mots autour : *Nil sine consilio.*

— M....., ayant lu la lettre de saint Jérôme où il peint avec la plus grande énergie la violence de ses passions, disoit : La force de ses tentations me fait plus d'envie que sa pénitence ne me fait peur.

— M...... disoit : Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur.

— Madame la princesse de Marsan, maintenant si dévote, vivoit autrefois avec M. de Bissy. Elle avoit loué une petite maison, rue Plumet, où elle alla, tandis que M. de Bissy y étoit avec des filles : il lui fit refuser la porte. Les fruitières de la rue de Sève s'assemblèrent autour de son carrosse, disant : C'est bien vilain de refuser la maison à la princesse qui paie, pour y donner à souper à des filles de joie !

— Un homme, épris des charmes de l'état de prêtrise, disoit : Quand je devrois être damné, il faut que je me fasse prêtre.

— Un homme étoit en deuil de la tête aux pieds : grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement : Eh ! bon Dieu ! qui est-ce donc que vous avez perdu ? Moi, dit-il, je n'ai rien perdu ; c'est que je suis veuf.

— Madame de Bassompierre, vivant à la cour du roi Stanislas, étoit la maîtresse connue de M. de la Galaisière, chancelier du roi de Pologne. Le roi alla un jour chez elle, et prit avec elle quelques libertés qui ne réussirent pas : Je me tais, dit Stanislas, mon chancelier vous dira le reste.

— Autrefois on tiroit le gâteau des rois avant le repas. M. de Fontenelle fut roi, et comme il négligeoit de servir d'un excellent plat qu'il avoit devant lui, on lui dit : Le roi oublie ses sujets. A quoi il répondit : Voilà comme nous sommes, nous autres.

— Quinze jours avant l'attentat de Damien, un négociant provençal, passant dans une petite ville à six lieues de Lyon, et étant à l'auberge, entendit dire dans une chambre qui n'étoit séparée de la sienne que par une cloison, qu'un nommé Damien devoit assassiner le roi. Ce négociant venoit à Paris; il alla se présenter chez M. Berrier, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avoit entendu, retourna voir M. Berrier, et lui dit qui il étoit. Il repartit pour sa province : comme il étoit en route arriva l'attentat de Damien. M. Berrier, qui comprit que ce négociant conteroit son histoire, et que cette négligence le perdroit; lui Berrier, envoie un exempt de police et des gardes sur la route de Lyon; on saisit l'homme, on le bâillonne, on l'amène à Paris, on le met à la Bastille, où il est resté pendant dix-huit ans. M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

— Le cardinal de Rohan, qui a été arrêté pour dettes dans son ambassade de Vienne, alla, en qualité de grand aumônier, délivrer des prisonniers du Châtelet, à l'occasion de la naissance du dauphin. Un homme, voyant un grand tumulte autour de la prison, en demanda la cause ; on lui répondit que c'étoit pour M. le cardinal de Rohan, qui, ce jour-là, venoit au Châ-

telet : Comment! dit-il naïvement, est-ce qu'il est arrêté ?

— M. de Roquemont, dont la femme étoit très-galante, couchoit une fois par mois dans la chambre de madame, pour prévenir les mauvais propos si elle devenoit grosse, et s'en alloit en disant : Me voilà net ; arrive qui plante.

— M. de...., que des chagrins amers empêchoient de reprendre sa santé, me disoit : Qu'on me montre le fleuve d'Oubli, et je trouverai la fontaine de Jouvence.

— Un jeune homme sensible, et portant l'honnêteté dans l'amour, étoit bafoué par des libertins qui se moquoient de sa tournure sentimentale. Il leur répondit avec naïveté : Est-ce ma faute à moi si j'aime mieux les femmes que j'aime, que les femmes que je n'aime pas ?

— On faisoit une quête à l'académie française ; il manquoit un écu de six francs ou un louis d'or. Un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué ; il soutint qu'il avoit mis ; celui qui faisoit la collecte dit : Je ne l'ai pas vu ; je le crois. M. de Fontenelle termina la discussion en disant : Je l'ai vu, moi ; mais je ne le crois pas.

— L'abbé Maury, allant chez le cardinal de la Roche-Aimon, le rencontra revenant de l'assemblée du clergé. Il lui trouva de l'humeur, et lui en demanda la raison. J'en ai de bien bonnes, dit le vieux cardinal : on m'a engagé à présider cette assemblée du clergé, où tout s'est passé on ne sauroit plus mal. Il n'y a pas jusqu'à

ces jeunes agens du clergé, cet abbé de la Luzerne, qui ne veulent pas se payer de mauvaises raisons.

— L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous; quand il fut plus riche, il la ceda à l'abbé de La Porte, en retenant huit sous dessus : celui-ci, devenu moins gueux, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous dessus, outre la portion de l'abbé Raynal; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valoit que huit sous à l'abbé Dinouart.

— Un évêque de Saint-Brieux, dans une oraison funèbre de Marie-Thérèse, se tira d'affaire fort simplement sur le partage de la Pologne : La France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, et de n'en rien dire non plus.

— Milord Malborough étant à la tranchée avec un de ses amis et un de ses neveux, un coup de canon fit sauter la cervelle à cet ami et en couvrit le visage du jeune homme, qui recula avec effroi. Malborough lui dit intrépidemment : Eh quoi! monsieur, vous paroissez étonné? Oui, dit le jeune homme en s'essuyant la figure, je le suis qu'un homme qui a autant de cervelle restât exposé gratuitement à un danger si inutile.

— Madame la duchesse du Maine, dont la santé alloit mal, grondoit son médecin, et lui disoit : Étoit-ce la peine de m'imposer tant de privations, et de me faire vivre en mon particulier? — Mais votre altesse a maintenant quarante personnes au château? — Eh bien! ne savez-vous pas que quarante ou cinquante personnes sont le particulier d'une princesse?

— Le duc de Chartres [1], apprenant l'insulte faite à madame la duchesse de Bourbon, sa sœur, par M. le comte d'Artois, dit : On est bien heureux de n'être ni père ni mari.

— Un jour que l'on ne s'entendoit pas dans une dispute à l'académie, M. de Mairan dit : Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois!

— Le comte de Mirabeau, très-laid de figure, mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-même son avocat. Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction; pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe. Le commissaire n'entendoit pas : Bête, dit le juge, regarde donc la figure de monsieur!

— M.... me disoit : C'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai, que j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde. Cette ressource a été mon pis aller, comme un homme qui, voulant aller au spectacle, et n'ayant pas trouvé de place à *Iphigénie*, s'en va aux *Variétés Amusantes*.

— Madame de Brionne rompit avec le cardinal de Rohan, à l'occasion du duc de Choiseul, que le cardinal vouloit faire renvoyer. Il y eut entr'eux une scène violente, que madame de Brionne termina en menaçant de le faire jeter par la fenêtre : Je puis bien descendre, dit-il, par où je suis monté si souvent.

— M. le duc de Choiseul étoit du jeu de Louis XV, quand il fut exilé. M. de Chauvelin, qui en étoit aussi,

[1] Le dernier duc d'Orléans.

dit au roi qu'il ne pouvoit le continuer, parce que le duc en étoit de moitié. Le roi dit à M. de Chauvelin : Demandez-lui s'il veut continuer. M. de Chauvelin écrivit à Chanteloup ; M. de Choiseul accepta. Au bout du mois, le roi demanda si le partage des gains étoit fait. Oui, dit M. de Chauvelin ; M. de Choiseul gagne trois mille louis. Ah! j'en suis bien aise, dit le roi ; mandez-le lui bien vite.

— L'amour, disoit M....., devroit n'être le plaisir que des âmes délicates. Quand je vois des hommes grossiers se mêler d'amour, je suis tenté de dire : De quoi vous mêlez-vous? Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille.

— Ne me vantez point le caractère de N..... c'est un homme dur, inébranlable, appuyé sur une philosophie froide, comme une statue de bronze sur du marbre.

— Savez-vous pourquoi, me disoit M. de....., on est plus honnête, en France, dans la jeunesse et jusqu'à trente ans que passé cet âge? C'est que ce n'est qu'après cet âge qu'on s'est détrompé ; que chez nous il faut être enclume ou marteau ; que l'on voit clairement que les maux dont gémit la nation sont irrémédiables. Jusqu'alors on avoit ressemblé au chien qui défend le dîner de son maître contre les autres chiens ; après cette époque, on fait comme le même chien, qui en prend sa part avec les autres.

— Madame de B..... ne pouvant, malgré son grand crédit, rien faire pour M. de D...., son amant, homme par trop médiocre, l'a épousé. En fait d'amans, il n'est

pas de ceux que l'on montre; en fait de maris, on montre tout.

— M. le comte d'Orsai, fils d'un fermier-général, et si connu par sa manie d'être homme de qualité, se trouva avec M. de Choiseul-Gouffier chez le prévôt des marchands. Celui-ci venoit chez ce magistrat pour faire diminuer sa capitation considérablement augmentée; l'autre y venoit porter ses plaintes de ce qu'on avoit diminué la sienne, et croyoit que cette diminution supposoit quelque atteinte portée à ses titres de noblesse.

— On disoit de M. l'abbé Arnaud, qui ne conte jamais: il parle beaucoup, non qu'il soit bavard, mais c'est qu'en parlant, on ne conte pas.

— M. D'Autrep disoit de M. de Ximenez: c'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps; et qui, entendant chanter le rossignol, dit: Ah! la vilaine bête!

— Le czar Pierre Ier. étant à Spithead, voulut savoir ce que c'étoit que le châtiment de la cale qu'on inflige aux matelots. Il ne se trouva pour lors aucun coupable; Pierre dit: Qu'on prenne un de mes gens. Prince, lui répondit-on, vos gens sont en Angleterre, et par conséquent sous la protection des lois.

— M. de Vaucanson s'étoit trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique M. de Voltaire fût présent. Embarrassé et honteux que ce prince n'eût rien dit à Voltaire, il s'approcha de ce dernier et lui dit: Le prince vient de me dire telle chose. (Un compliment très-flatteur pour Voltaire.) Celui-ci vit bien que c'étoit une politesse de Vaucanson, et lui

dit : Je reconnois tout votre talent dans la manière dont vous faites parler le prince.

— A l'époque de l'assassinat de Louis XV par Damien, M. d'Argenson étoit en rupture ouverte avec madame de Pompadour. Le lendemain de cette catastrophe, le roi le fit venir pour lui donner l'ordre de renvoyer madame de Pompadour. Il se conduisit en homme consommé dans l'art des cours : sachant bien que la blessure du roi n'étoit pas considérable, il crut que le roi, après s'être rassuré, rappelleroit madame de Pompadour ; en conséquence, il fit observer au roi, qu'ayant eu le malheur de déplaire à la reine, il seroit barbare de lui faire porter cet ordre par une bouche ennemie, et il engagea le roi à donner cette commission à M. de Machaut, qui étoit des amis de madame de Pompadour, et qui adouciroit cet ordre par toutes les consolations de l'amitié ; ce fut cette commission qui perdit M. de Machaut. Mais ce même homme, que cette conduite savante avoit réconcilié avec madame de Pompadour, fit une faute d'écolier, en abusant de sa victoire, et la chargeant d'invectives, lorsque, revenue à lui, elle alloit mettre la France à ses pieds.

— Lorsque madame Dubarry et le duc d'Aiguillon firent renvoyer M. de Choiseul, les places que sa retraite laissoit vacantes n'étoient point encore données. Le roi ne vouloit point de M. d'Aiguillon pour ministre des affaires étrangères ; M. le prince de Condé portoit M. de Vergennes, qu'il avoit connu en Bourgogne ; madame Dubarry portoit le cardinal de Rohan, qui s'étoit attaché à elle : M. d'Aiguillon, alors son amant,

voulut les écarter l'un et l'autre, et c'est ce qui fit donner l'ambassade de Suède à M. de Vergennes, alors oublié et retiré dans ses terres, et l'ambassade de Vienne au cardinal de Rohan, alors le prince Louis.

— Mes idées, mes principes, disoit M....., ne conviennent pas à tout le monde : c'est comme les poudres d'Ailhaut et certaines drogues qui ont fait grand tort à des tempéramens foibles, et ont été très-profitables à des gens robustes. Il donnoit cette raison pour se dispenser de se lier avec M. de J...., jeune homme de la cour, avec qui on vouloit le mettre en liaison.

— J'ai vu M. de Foncemagne jouir dans sa vieillesse d'une grande considération. Cependant, ayant eu occasion de soupçonner un moment sa droiture, je demandai à M. Saurin s'il l'avoit connu particulièrement. Il me répondit qu'oui. J'insistai pour savoir s'il n'avoit jamais rien eu contre lui. M. Saurin, après un moment de réflexion, me répondit : Il y a long-temps qu'il est honnête homme. Je ne pus en tirer rien de positif, sinon qu'autrefois M. de Foncemagne avoit tenu une conduite oblique et rusée dans plusieurs affaires d'intérêt.

— M. d'Argenson, apprenant à la bataille de Raucoux qu'un valet d'armée avoit été blessé d'un coup de canon derrière l'endroit où il étoit lui-même avec le roi, disoit : Ce drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir.

— Dans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Ramillies, d'Hochstet, les plus honnê-

les gens de la cour disoient : Au moins le roi se porte bien, c'est le principal.

— Quand M. le comte d'Estaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la reine pour la première fois, il arriva porté sur ses béquilles, et accompagné de plusieurs officiers blessés comme lui : la reine ne sut lui dire autre chose, sinon : M. le comte, avez-vous été content du petit Laborde?

— Je n'ai vu dans le monde, disoit M..., que des dîners sans digestion, des soupers sans plaisirs, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié, et des coucheries sans amour.

— Le curé de Saint-Sulpice étant allé voir madame de Mazarin pendant sa dernière maladie, pour lui faire quelques petites exhortations, elle lui dit en l'apercevant : Ah! M. le curé, je suis enchantée de vous voir; j'ai à vous dire que le beurre de l'Enfant-Jésus n'est plus à beaucoup près si bon; c'est à vous d'y mettre ordre, puisque l'Enfant-Jésus est une dépendance de votre église.

— Je disois à M. R...., misanthrope plaisant, qui m'avoit présenté un jeune homme de sa connoissance : Votre ami n'a aucun usage du monde, ne sait rien de rien. Oui, dit-il; et il est déjà triste comme s'il savoit tout.

— M... disoit qu'un esprit sage, pénétrant et qui verroit la société telle qu'elle est, ne trouveroit partout que de l'amertume. Il faut absolument diriger sa vue vers le côté plaisant, et s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin, et la société comme la planche sur laquelle il saute. Dès-lors, tout change;

l'esprit des différens états, la vanité particulière à chacun d'eux, ses différentes nuances dans les individus, les friponneries, etc., tout devient divertissant, et on conserve sa santé.

— Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, disoit M...., qu'un homme de mérite se soutient dans le monde sans l'appui d'un nom, d'un rang, d'une fortune : l'homme qui a ces avantages y est, au contraire, soutenu comme malgré lui-même. Il y a entre ces deux hommes la différence qu'il y a du scaphandre au nageur.

— M.... me disoit : J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes : l'un, parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui ; l'autre, parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi.

—On demandoit au même, pourquoi les gouverneurs de province avoient plus de faste que le roi : C'est, dit-il, que les comédiens de campagne chargent plus que ceux de Paris.

— Un prédicateur de la ligue avoit pris pour texte de son sermon : *Eripe nos, Domine, à luto fæcis*, qu'il traduisoit ainsi : Seigneur, débourbonnez-nous!

— M...., intendant de province, homme fort ridicule, avoit plusieurs personnes dans son salon, tandis qu'il étoit dans son cabinet dont la porte étoit ouverte. Il prend un air affairé ; et, tenant des papiers à la main, il dicte gravement à son secrétaire : Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront (verront, un *t* à la fin) salut. Le reste est de forme, dit-il, en remettant les papiers ; et il passe dans la salle d'audience, pour livrer au

public le grand homme occupé de tant de grandes affaires.

— M. de Montesquiou prioit M. de Maurepas de s'intéresser à la prompte décision de son affaire et de ses prétentions sur le nom de Fézenzac. M. de Maurepas lui dit : Rien ne presse ; M. le comte d'Artois a des enfans. C'étoit avant la naissance du dauphin.

— Le régent envoya demander au président Daron la démission de sa place de premier président du parlement de Bordeaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvoit lui ôter sa place sans lui faire son procès. Le régent, ayant reçu la lettre, mit au bas : *Qu'à cela ne tienne,* et la renvoya pour réponse. Le président, connoissant le prince auquel il avoit affaire, envoya sa démission.

— Un homme de lettres menoit de front un poëme et une affaire d'où dépendoit sa fortune. On lui demandoit comment alloit son poëme : Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce gentilhomme qui, ayant une affaire criminelle, laissoit croître sa barbe : Ne voulant pas, disoit-il, la faire faire avant de savoir si sa tête lui appartiendroit. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai.

— M. de la Reynière, obligé de choisir entre la place d'administrateur des postes, et celle de fermier-général, après avoir possédé ces deux places, dans lesquelles il avoit été maintenu par le crédit des grands seigneurs qui soupoient chez lui, se plaignit à eux de l'alternative qu'on lui proposoit et qui diminuoit de beaucoup son revenu. Un d'eux lui dit naïvement : Eh, mon Dieu,

cela ne fait pas une grande différence dans votre fortune. C'est un million à mettre à fonds perdu; et nous n'en viendrons pas moins souper chez vous.

—M...., provençal, qui a des idées assez plaisantes, me disoit, à propos de rois et même de ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres étoit indifférent : Ce sont, disoit-il, des chiens dans un tournebroche; il suffit qu'ils remuent les pates pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne, et le souper sera toujours à peu près bon.

—On faisoit une procession avec la châsse de sainte Geneviève, pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir. Sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : La sainte se trompe; elle croit qu'on lui demande de la pluie.

— Au ton qui règne depuis dix ans dans la littérature, disoit M...., la célébrité littéraire me paroît une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout-à-fait autant de mauvais effets que le carcan; mais cela viendra.

— On venoit de citer quelques traits de la gourmandise de plusieurs souverains. Que voulez-vous, dit le bonhomme M. de Brequigny, que voulez-vous que fassent ces pauvres rois? Il faut bien qu'ils mangent.

—On demandoit à une duchesse de Rohan à quelle époque elle comptoit accoucher. Je me flatte, dit-elle,

d'avoir cet honneur dans deux mois. L'honneur étoit d'accoucher d'un Rohan.

— Un plaisant, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux *Qu'il mourût* de Corneille, pria Noverre de faire danser les *Maximes* de La Rochefoucaut.

— M. de Malesherbes disoit à M. de Maurepas qu'il falloit engager le roi à aller voir la Bastille. Il faut bien s'en garder, lui répondit M. de Maurepas; il ne voudroit plus y faire mettre personne.

— Pendant un siége, un porteur d'eau crioit dans la ville : A six sous la voie d'eau! Une bombe vient et emporte un de ses seaux : A douze sous le seau d'eau! s'écrie le porteur sans s'étonner.

— L'abbé de Molière étoit un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avoit point de valet, et travailloit dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin il entend frapper à sa porte : Qui va là? — Ouvrez.... Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière, ne regardant point : Qui êtes vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah! j'entends, vous êtes un voleur? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut : eh bien! cherchez là dedans.... Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte; le voleur fouille : Eh bien! il n'y a point d'argent. — Vraiment non; mais il y a ma clef. — Eh bien! cette clef,... — Cette clef, prenez-la — Je la tiens. — Allez-vous en à ce secrétaire; ouvrez.... Le voleur met

la clef à un autre tiroir: — Laissez donc, ne dérangez pas ! ce sont mes papiers. Ventrebleu ! finirez-vous ? ce sont mes papiers : à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Eh bien ! prenez. Fermez donc le tiroir.... Le voleur s'enfuit. — M. le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte !... Quel chien de voleur ! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait ! maudit voleur ! L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail.

— M...., à propos des six mille ans de Moïse, disoit, en considérant la lenteur des progrès des arts, et l'état actuel de la civilisation : Que veut-il qu'on fasse de ses six mille ans ? Il en a fallu plus que cela pour savoir battre le briquet, et pour inventer les allumettes.

— La comtesse de Boufflers disoit au prince de Conti, qu'il étoit le meilleur des tyrans.

— Madame de Montmorin disoit à son fils : Vous entrez dans le monde; je n'ai qu'un conseil à vous donner; c'est d'être amoureux de toutes les femmes.

— Une femme disoit à M.... qu'elle le soupçonnoit de n'avoir jamais *perdu terre* avec les femmes : jamais, lui dit-il, si ce n'est dans le ciel. En effet, son amour s'accroissoit toujours par la jouissance, après avoir commencé assez tranquillement.

— Du temps de M. de Machaut, on présenta au roi le projet d'une cour plénière, telle qu'on a voulu l'exécuter depuis. Tout fut réglé entre le roi, madame de Pompadour et les ministres. On dicta au roi les réponses qu'il feroit au premier président ; tout fut expliqué dans un mémoire dans lequel on disoit : Ici le roi prendra un

air sévère ; ici le front du roi s'adoucira ; ici le roi fera tel geste, etc. Le mémoire existe.

— Il faut, disoit M..., flatter l'intérêt ou effrayer l'amour-propre des hommes : ce sont des singes qui ne sautent que pour des noix, ou bien dans la crainte du coup de fouet.

— Madame de Créqui parlant à la duchesse de Chaulnes de son mariage avec M. de Giac, après les suites désagréables qu'il a eues, lui dit qu'elle auroit dû les prévoir, et insista sur la distance des âges. Madame, lui dit madame de Giac, apprenez qu'une femme de la cour n'est jamais vieille, et qu'un homme de robe est toujours vieux.

— M. de Saint-Julien, le père, ayant ordonné à son fils de lui donner la liste de ses dettes, celui-ci mit à la tête de son bilan soixante mille livres pour une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Le père indigné crut que c'étoit une raillerie, et lui en fit des reproches amers. Le fils soutint qu'il avoit payé cette charge. C'étoit, dit-il, lorsque je fis connoissance avec madame Tilaurier. Elle souhaitoit d'avoir une charge de conseiller au parlement de Bordeaux pour son mari ; et jamais, sans cela, elle n'auroit eu d'amitié pour moi ; j'ai payé la place, et vous voyez, mon père, qu'il n'y a pas de quoi être en colère contre moi, et que je ne suis pas un mauvais plaisant.

— Le comte d'Argenson, homme d'esprit, mais dépravé, et se jouant de sa propre honte, disoit : Mes ennemis ont beau faire, ils ne me culbuteront pas : il n'y a ici personne plus valet que moi.

— M. de Boulainvilliers, homme sans esprit, très-vain, et fier d'un cordon bleu par charge, disoit à un homme, en mettant ce cordon, pour lequel il avoit acheté une place de cinquante mille écus : Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir un pareil ornement? Non, dit l'autre; mais je voudrois avoir ce qu'il vous coûte.

— Le marquis de Chatelux, amoureux comme à vingt ans, ayant vu sa femme occupée pendant tout un dîner d'un étranger jeune et beau, l'aborda au sortir de table et lui adressoit d'humbles reproches; le marquis de Genlis lui dit : Passez, passez, bonhomme, on vous a donné. (Formule usitée envers les pauvres qui redemandent l'aumône.)

— M...., connu par son usage du monde, me disoit que ce qui l'avoit le plus formé, c'étoit d'avoir su coucher, dans l'occasion, avec des femmes de quarante ans, et écouter des vieillards de quatre-vingts.

— M... disoit que de courir après la fortune avec de l'ennui, des soins, des assiduités auprès des grands, en négligeant la culture de son esprit et de son âme, c'est pêcher au goujon avec un hameçon d'or.

— Le duc de Choiseul et le duc de Praslin avoient eu une dispute pour savoir lequel étoit le plus bête du roi ou de M. de la Vrilière : le duc de Praslin soutenoit que c'étoit M. de la Vrilière; l'autre, en fidèle sujet, parioit pour le roi. Un jour au conseil le roi dit une grosse bêtise. Eh bien! M. de Praslin, dit le duc de Choiseul, qu'en pensez-vous?

— M. de Buffon s'environne de flatteurs et de sots qui le louent sans pudeur. Un homme avoit dîné chez lui

avec l'abbé Leblanc, M. de Juvigny et deux autres hommes de cette force. Le soir, il dit à souper qu'il avoit vu, dans le cœur de Paris, quatre huîtres attachées à un rocher. On chercha long-temps le sens de cette énigme dont il donna enfin le mot.

— Pendant la dernière maladie de Louis XV, qui dès les premiers jours se présenta comme mortelle, Lorry, qui fut mandé avec Bordeu, employa, dans le détail des conseils qu'il donnoit, le mot : *Il faut.* Le Roi, choqué de ce mot, répétoit tout bas, et d'une voix mourante : *Il faut ! il faut !*

— Voici une anecdote que j'ai ouï conter à M. de Clermont-Tonnerre sur le baron de Breteuil. Le baron, qui s'intéressoit à M. de Clermont-Tonnerre, le grondoit de ce qu'il ne se montroit pas assez dans le monde. J'ai trop peu de fortune, répondit M. de Clermont. — Il faut emprunter : vous paierez avec votre nom. — Mais, si je meurs ? — Vous ne mourrez pas. — Je l'espère ; mais enfin si cela arrivoit ? — Eh bien ! vous mourriez avec des dettes, comme tant d'autres. — Je ne veux pas mourir banqueroutier. — Monsieur, il faut aller dans le monde : avec votre nom, vous devez arriver à tout. Ah ! si j'avois eu votre nom ! — Voyez à quoi il me sert. — C'est votre faute. Moi, j'ai emprunté ; vous voyez le chemin que j'ai fait, moi qui ne suis qu'un *pied-plat.* Ce mot fut répété deux ou trois fois, à la grande surprise de l'auditeur, qui ne pouvoit comprendre qu'on parlât ainsi de soi-même.

— Cailhava qui, pendant toute la révolution, ne songeoit qu'aux sujets de plaintes des auteurs contre les

comédiens, se plaignoit à un homme de lettres lié avec plusieurs membres de l'assemblée nationale que le décret n'arrivoit pas. Celui-ci lui dit : Mais pensez-vous qu'il ne s'agisse ici que de représentations d'ouvrages dramatiques? Non, répondit Cailhava ; je sais bien qu'il s'agit aussi d'impression.

— Quelque temps avant que Louis XV fût arrangé avec madame de Pompadour, elle couroit après lui aux chasses. Le roi eut la complaisance d'envoyer à M. d'Étioles une ramure de cerf. Celui-ci la fit mettre dans sa salle à manger, avec ces mots : Présent fait par le roi à M. d'Étioles.

— Madame de...... vivoit avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avoit son mari à sa toilette, un soldat arrive, et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandoit un congé. Madame de...... se fâche contre cet impertinent ; dit qu'elle ne connoît M. de Senevoi que comme tout le monde ; en un mot, refuse. M. de...... retient le soldat, et lui dit : Va demander ton congé en mon nom, et, si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien.

— M.... débitoit souvent des maximes de roué, en fait d'amour ; mais, dans le fond, il étoit sensible, et fait pour les passions. Aussi quelqu'un disoit-il de lui : Il a fait semblant d'être malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas.

— M. de Richelieu disoit, au sujet du siége de Mahon par M. le duc de Crillon : J'ai pris Mahon par une

étourderie ; et, dans ce genre, M. de Crillon paroît en savoir plus que moi.

— A la bataille de Rocoux ou de Lawfeld, le jeune M. de Thyange eut son cheval tué sous lui, et lui-même fut jeté fort loin ; cependant il n'en fut point blessé. Le maréchal de Saxe lui dit : Petit Thyange, tu as eu une belle peur? Oui, M. le maréchal, dit celui-ci ; j'ai craint que vous ne fussiez blessé.

— Voltaire disoit, à propos de l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse : Il crache au plat pour en dégoûter les autres.

— On faisoit compliment à madame Denis de la façon dont elle venoit de jouer Zaïre : Il faudroit, dit-elle, être belle et jeune. Ah ! madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire.

— M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et parlant à M. de Voltaire de tout ce qu'il avoit dit de faux et d'exagéré sur ce pays-là : Mon ami, répondit naïvement Voltaire, au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très-frileux.

— Madame de Tencin disoit que les gens d'esprit faisoient beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croyoient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.

— Une femme avoit un procès au parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le garde des sceaux (1784) de vouloir bien écrire, en sa faveur, un mot qui lui feroit gagner un procès très-juste ; le garde des

sceaux la refusa. La comtesse Talleyrand prenoit intérêt à cette femme; elle en parla au garde des sceaux: nouveau refus. Madame de Talleyrand en fit parler par la reine; autre refus. Madame de Talleyrand se souvint que le garde des sceaux caressoit beaucoup l'abbé de Périgord, son fils; elle fit écrire par lui: refus très-bien tourné. Cette femme désespérée résolut de faire une tentative, et d'aller à Versailles. Le lendemain elle part; l'incommodité de la voiture publique l'engage à descendre à Sèvres, et à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable et qui abrège; elle accepte, et lui conte son histoire. Cet homme lui dit: Vous aurez demain ce que vous demandez. Elle le regarde, et reste confondue. Elle va chez le garde des sceaux, est refusée encore, veut partir. L'homme l'engage à coucher à Versailles, et, le lendemain matin, lui apporte le papier qu'elle demandoit. C'étoit un commis d'un commis, nommé M. Étienne.

— Le duc de la Vallière, voyant à l'Opéra la petite Lacour sans diamans, s'approche d'elle, et lui demande comment cela se fait. C'est, lui dit-elle, que les diamans sont la croix de Saint-Louis de notre état. Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps. Elle le subjuguoit par les mêmes moyens qui réussirent à madame Dubarry près de Louis XV. Elle lui ôtoit son cordon bleu, le mettoit à terre, et lui disoit: Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille.

— Un joueur fameux, nommé Sablière, venoit d'être arrêté. Il étoit au désespoir, et disoit à Beaumar-

chais, qui vouloit l'empêcher de se tuer : Moi, arrêté pour deux cents louis! abandonné par tous mes amis! C'est moi qui les ai formés, qui leur ai appris à friponner. Sans moi, que seroient B...., D...., N....? (Ils vivent tous). Enfin, monsieur, jugez de l'excès de mon avilissement : pour vivre, je suis espion de police.

— Un banquier anglais, nommé Ser ou Sair, fut accusé d'avoir fait une conspiration pour enlever le roi (George III), et le transporter à Philadelphie. Amené devant ses juges, il leur dit : Je sais très-bien ce qu'un roi peut faire d'un banquier; mais j'ignore ce qu'un banquier peut faire d'un roi.

— On disoit au satirique anglais Donne : Tonnez sur les vices; mais ménagez les vicieux. Comment, dit-il, condamner les cartes, et pardonner aux escrocs?

— On demandoit à M. de Lauzun ce qu'il répondroit à sa femme (qu'il n'avoit pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivoit : Je viens de découvrir que je suis grosse. Il réfléchit, et répondit : je lui écrirois : Je suis charmé d'apprendre que le ciel ait enfin béni notre union; soignez votre santé; j'irai vous faire ma cour ce soir.

— Madame de H.... me racontoit la mort de M. le duc d'Aumont. Cela a tourné bien court, disoit-elle; deux jours auparavant M. Bouvard lui avoit permis de manger, et le jour même de sa mort, deux heures avant la récidive de sa paralysie, il étoit, comme à trente ans, comme il avoit été toute sa vie; il avoit demandé son perroquet, avoit dit : Brossez ce fauteuil, voyons mes

deux broderies nouvelles; enfin, toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire.

— M...., qui, après avoir connu le monde, prit le parti de la solitude, disoit pour ses raisons, qu'après avoir examiné les conventions de la société dans le rapport qu'il y a de l'homme de qualité à l'homme vulgaire, il avoit trouvé que c'étoit un marché d'imbécile et de dupe. J'ai ressemblé, ajoutoit-il, à un grand joueur d'échecs, qui se lasse de jouer avec des gens auxquels il faut donner la dame. On joue divinement, on se casse la tête, et on finit par gagner un petit écu.

— Un courtisan disoit à la mort de Louis XIV : Après la mort du roi, on peut tout croire.

— J.-J. Rousseau passe pour avoir eu madame la comtesse de Bouflers, et même (qu'on me passe ce terme) pour l'avoir manquée, ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour on disoit devant eux que l'amour du genre humain éteignoit l'amour de la patrie. Pour moi, dit-elle, je sais, par mon exemple, et je sens que cela n'est pas vrai; je suis très-bonne Française, et je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les peuples. Oui, je vous entends, dit Rousseau, vous êtes Française par votre buste, et cosmopolite du reste de votre personne.

— La maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique comme madame Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'étoit montée au point d'écrire à la vierge. Sa lettre fut mise dans le tronc de l'église Saint-Roch; et la réponse à cette lettre fut faite par un prêtre de cette paroisse. Ce manége dura long-temps:

le prêtre fut découvert et inquiété; mais on assoupit cette affaire.

— Un jeune homme avoit offensé le complaisant d'un ministre. Un ami, témoin de la scène, lui dit, après le départ de l'offensé : Apprenez qu'il vaudroit mieux avoir offensé le ministre même que l'homme qui le suit dans sa garde-robe.

— Une des maîtresses de M. le régent lui ayant parlé d'affaires dans un rendez-vous, il parut l'écouter avec attention : Croyez-vous, lui répondit-il, que le chancelier soit une bonne jouissance?

— M. de...., qui avoit vécu avec des princesses d'Allemagne, me disoit : Croyez-vous que M. de L.... ait madame de S....? Je lui répondis : Il n'en a pas même la prétention; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. Jeune homme, me répondit-il, n'en soyez pas la dupe; c'est avec cela qu'on a des reines.

— M. de Stainville, lieutenant-général, venoit de faire enfermer sa femme. M. de Vaubecourt, maréchal de camp, sollicitoit un ordre pour faire enfermer la sienne. Il venoit d'obtenir l'ordre, et sortoit de chez le ministre avec un air triomphant. M. de Stainville, qui crut qu'il venoit d'être nommé lieutenant-général, lui dit devant beaucoup de monde : Je vous félicite, vous êtes sûrement des nôtres.

— L'Écluse, celui qui a été à la tête des *Variétés amusantes*, racontoit que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste

du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent.

— On assure que madame de Montpensier, ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages lui demandoit s'il n'avoit pas eu quelque tentation. Le page répondoit qu'oui. La princesse, trop honnête pour profiter de cet aveu, lui donnoit quelques louis pour le mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle étoit la cause.

— M. de Marville disoit qu'il ne pouvoit y avoir d'honnête homme à la police, que le lieutenant de police tout au plus.

— Quand le duc de Choiseul étoit content d'un maître de poste, par lequel il avoit été bien mené, ou dont les enfans étoient jolis, il lui disoit : Combien paie-t-on? Est-ce poste ou poste et demie, de votre demeure à tel endroit? — Poste, monseigneur. — Eh bien! il y aura désormais poste et demie. La fortune du maître de poste étoit faite.

—Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant nommé, je crois, Pleneuf, avoit fait un accaparement de blé, qui avoit mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut ordre d'aller apaiser le tumulte; et leur chef, M. d'Avejan, avoit ordre, dans ses instructions, de tirer sur la canaille : c'est ainsi qu'on désignoit le peuple en France. Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens, et voici comme il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit

faire tous les apprêts d'une salve de mousqueterie; et, avant de dire : *Tirez*, il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre l'ordre de la cour. Messieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille; je prie tous les honnêtes gens de se retirer, avant que j'ordonne de faire feu. Tout s'enfuit et disparut.

— C'est un fait connu que la lettre du roi, envoyée à M. de Maurepas, avoit été écrite pour M. de Machault. On sait quel intérêt particulier fit changer cette disposition; mais ce qu'on ne sait point, c'est que M. de Maurepas escamota, pour ainsi dire, la place qu'on croit qui lui avoit été offerte. Le roi ne vouloit que causer avec lui; à la fin de la conversation, M. de Maurepas lui dit : Je développerai mes idées demain au conseil. On assure aussi que, dans cette même conversation, il avoit dit au roi : Votre majesté me fait donc premier ministre? Non, dit le roi, ce n'est point du tout mon intention. J'entends, dit M. de Maurepas, votre majesté veut que je lui apprenne à s'en passer.

— On disputoit chez madame de Luxembourg sur ce vers de l'abbé Delille :

Et ces deux grands débris se consoloient entre eux;

on annonce le bailli de Breteuil et madame de La Reynière : Le vers est bon, dit la maréchale.

— M..... m'ayant développé ses principes sur la société, sur le gouvernement, sa manière de voir les hommes et les choses, qui me sembla triste et affligeante, je lui en fis la remarque, et j'ajoutai qu'il de-

voit être malheureux : il me répondit qu'en effet il l'avoit été assez long-temps ; mais que ces mêmes idées n'avoient plus rien d'effrayant pour lui. Je ressemble, continua-t-il, aux Spartiates, à qui l'on donnoit pour lit des joncs épineux, dont il ne leur étoit permis de briser les épines qu'avec leur corps, opération après laquelle leur lit leur paroissoit très-supportable.

— Un homme de qualité se marie sans aimer sa femme ; prend une fille d'opéra qu'il quitte en disant : C'est comme ma femme ; prend une femme honnête pour varier, et quitte celle-ci en disant : C'est comme une telle ; ainsi de suite.

— Des jeunes gens de la cour soupoient chez M. de Conflans. On débute par une chanson libre, mais sans excès d'indécence ; M. de Fronsac[1] sur-le-champ se met à chanter des couplets abominables qui étonnèrent même la bande joyeuse. M. de Conflans interrompt le silence universel en disant : Que diable ! Fronsac ? il y a dix bouteilles de vin de Champagne entre cette chanson et la première.

— Madame du Deffant, étant petite fille et au couvent, y prêchoit l'irréligion à ses petites camarades. L'abbesse fit venir Massillon, à qui la petite exposa ses raisons. Massillon se retira, en disant : Elle est charmante. L'abbesse, qui mettoit de l'importance à tout cela, demanda à l'évêque quel livre il falloit faire lire à cette enfant. Il réfléchit une minute, et il répondit : Un catéchisme de cinq sous. On ne put en tirer autre chose.

[1] Le fils du maréchal de Richelieu.

— L'abbé Baudeau disoit de M. Turgot, que c'étoit un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avoit pas de manche.

— Le prétendant, retiré à Rome, vieux et tourmenté de la goutte, crioit dans ses accès : *Pauvre roi ! pauvre roi !* Un Français voyageur, qui alloit souvent chez lui, lui dit qu'il s'étonnoit de n'y pas voir d'Anglais. Je sais pourquoi, répondit-il ; ils s'imaginent que je me ressouviens de ce qui s'est passé. Je les verrois encore avec plaisir. J'aime mes sujets, moi.

— M. de Barbançon, qui avoit été très-beau, possédoit un très-joli jardin que madame la duchesse de La Vallière alla voir. Le propriétaire, alors très-vieux et très-goutteux, lui dit qu'il avoit été amoureux d'elle à la folie. Madame de La Vallière lui répondit : Hélas ! mon Dieu, que ne parliez-vous ? vous m'auriez eue comme les autres.

— L'abbé Fraguier perdit un procès qui avoit duré vingt ans. On lui faisoit remarquer toutes les peines que lui avoit causées un procès qu'il avoit fini par perdre. Oh ! dit-il, je l'ai gagné tous les soirs pendant vingt ans. Ce mot est très-philosophique, et peut s'appliquer à tout. Il explique comment on aime la coquette : elle vous fait gagner votre procès pendant six mois, pour un jour où elle vous le fait perdre.

— Madame Dubarry, étant à Lucienne, eut la fantaisie de voir le Val, maison de M. de Beauveau. Elle fit demander à celui-ci si cela ne déplairoit pas à madame de Beauveau. Madame de Beauveau crut plaisant

de s'y trouver et d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'étoit passé sous Louis xv. Madame Dubarry se plaignit de différentes choses qui sembloient faire voir qu'on haïssoit sa personne. Point du tout, dit madame de Beauveau ; nous n'en voulions qu'à votre place. Après cet aveu naïf, on demanda à madame Dubarry si Louis xv ne disoit pas beaucoup de mal d'elle (madame de Beauveau) et de madame de Grammont. — Oh! beaucoup. — Eh bien! quel mal, de moi, par exemple? — De vous, madame, que vous étiez hautaine, intrigante ; que vous meniez votre mari par le nez. M. de Beauveau étoit présent : on se hâta de changer de conversation.

— M. de Maurepas et M. de Saint-Florentin, tous deux ministres dans le temps de madame de Pompadour, firent un jour, par plaisanterie, la répétition du compliment de renvoi qu'ils prévoyoient que l'un feroit un jour à l'autre. Quinze jours après cette facétie, M. de Maurepas entre un jour chez M. de Saint-Florentin, prend un air triste et grave, et vient lui demander sa démission. M. de Saint-Florentin paroissoit en être la dupe ; lorsqu'il fut rassuré par un éclat de rire de M. de Maurepas. Trois semaines après, arriva le tour de celui-ci, mais sérieusement. M. de Saint-Florentin entre chez lui, et, se rappelant le commencement de la harangue de M. de Maurepas, le jour de sa facétie, il répéta ses propres mots. M. de Maurepas crut d'abord que c'étoit une plaisanterie ; mais, voyant que l'autre parloit tout de bon : Allons, dit-il, je vois bien que vous ne me persifflez pas ; vous

êtes un honnête homme ; je vais vous donner ma démission.

— L'abbé Maury, tâchant de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie : L'abbé, lui dit celui-ci, vous me prenez mesure ; indiquant qu'il cherchoit des matériaux pour son éloge à l'académie.

— D'Alembert se trouva chez Voltaire avec un célèbre professeur de droit à Genève. Celui-ci, admirant l'universalité de Voltaire, dit à d'Alembert : Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu foible. Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu foible qu'en géométrie.

— Madame de Maurepas avoit de l'amitié pour le comte Lowendal (fils du maréchal), et celui-ci, à son retour de Saint-Domingue, bien fatigué du voyage, descendit chez elle. Ah ! vous voilà, cher comte, dit-elle ! vous arrivez bien à propos ; il nous manque un danseur, et vous nous êtes nécessaire. Celui-ci n'eut que le temps de faire une courte toilette et dansa.

— M. de Calonne, au moment où il fut renvoyé, apprit qu'on offroit sa place à M. de Fourqueux ; mais que celui-ci balançoit à l'accepter. Je voudrois qu'il la prît, dit l'ex-ministre : il étoit ami de M. Turgot, il entreroit dans mes plans. Cela est vrai, dit Dupont, lequel étoit fort ami de M. de Fourqueux ; et il s'offrit pour aller l'engager à accepter la place. M. de Calonne l'y envoie. Dupont revient une heure après, criant : Victoire ! victoire ! nous le tenons, il accepte. M. de Calonne pensa crever de rire.

— L'archevêque de Toulouse a fait avoir à M. de Cadignan quarante mille livres de gratification pour les services qu'il avoit rendus à la province. Le plus grand étoit d'avoir eu sa mère, vieille et laide, madame de Loménie.

— Le comte de Saint-Priest, envoyé en Hollande, et retenu à Anvers huit ou quinze jours, après lesquels il est revenu à Paris, a eu pour son voyage quatre-vingt mille livres, dans le moment même où l'on multiplioit les suppressions de places, d'emplois, de pensions, etc.

— Le vicomte de Saint-Priest, intendant de Languedoc pendant quelque temps, voulut se retirer, et demanda à M. de Calonne une pension de dix mille liv. Que voulez-vous faire de dix mille livres, dit celui-ci? et il fit porter la pension à vingt mille. Elle est du petit nombre de celles qui ont été respectées, à l'époque du retranchement des pensions, par l'archevêque de Toulouse, qui avoit fait plusieurs parties de filles avec le vicomte de Saint-Priest.

— M.... disoit, à propos de madame de.... : J'ai cru qu'elle me demandoit un fou, et j'étois près de le lui donner; mais elle me demandoit un sot, et je le lui ai refusé net.

— M.... disoit, à propos de sottises ministérielles et ridicules : Sans le gouvernement, on ne riroit plus en France.

— En France, disoit M...., il faut purger l'humeur mélancolique et l'esprit patriotique. Ce sont deux maladies contre-nature dans le pays qui se trouve en-

tre le Rhin et les Pyrénées; et quand un Français se trouve atteint de l'un de ces deux maux, il y a tout à craindre pour lui.

— Il a plu un moment à madame la duchesse de Grammont de dire que M. de Liancour avoit autant d'esprit que M. de Lauzun. M. de Créqui rencontre celui-ci, et lui dit: Tu dînes aujourd'hui chez moi.— Mon ami, cela m'est impossible. — Il le faut; et d'ailleurs tu y es intéressé. — Comment? — Liancour y dîne: on lui donne ton esprit; il ne s'en sert point; il te le rendra.

— On disoit de J.-J. Rousseau: C'est un hibou. Oui, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve; et quand je sors du *Devin du Village*, j'ajouterois, déniché par les Grâces.

— Deux femmes de la cour, passant sur le Pont-Neuf, virent en deux minutes un moine et un cheval blanc; une des deux, poussant l'autre du coude, lui dit: Pour la catin, vous et moi nous n'en sommes pas en peine [1].

— Le prince de Conti actuel s'affligeoit de ce que le comte d'Artois venoit d'acquérir une terre auprès de ses cantons de chasses: on lui fit entendre que les limites étoient bien marquées, qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, etc. Le prince de Conti interrompit le harangueur, en lui disant: Vous ne savez pas ce que c'est que les princes!

[1] Allusion à l'ancien proverbe populaire: On ne passe jamais sur le Pont-Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc et une catin.

— M...... disoit que la goutte ressembloit aux bâtards des princes, qu'on baptise le plus tard qu'on peut.

— M...... disoit à M. de Vaudreuil, dont l'esprit est droit et juste, mais encore livré à quelques illusions : Vous n'avez pas de taie dans l'œil; mais il y a un peu de poussière sur votre lunette.

— M. de B...... disoit qu'on ne dit point à une femme à trois heures, ce qu'on lui dit à six; à six, ce qu'on lui dit à neuf, à minuit, etc. Il ajoutoit que le plein midi a une sorte de sévérité. Il prétendoit que son ton de conversation avec madame de..... étoit changé depuis qu'elle avoit changé en cramoisi le meuble de son cabinet qui étoit bleu.

— J.-J. Rousseau étant, à Fontainebleau, à la représentation de son *Devin du Village*, un courtisan l'aborda, et lui dit poliment : Monsieur, permettez-vous que je vous fasse mon compliment? — Oui, monsieur, dit Rousseau, s'il est bien. Le courtisan s'en alla. On dit à Rousseau : Mais y songez-vous? quelle réponse vous venez de faire! — Fort bonne, dit Rousseau; connoissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait?

— M. de Voltaire, étant à Postdam, un soir après souper, fit un portrait d'un bon roi en contraste avec celui d'un tyran, et s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité étoit accablée sous un roi despotique, conquérant, etc. Le roi de Prusse ému laisse tomber quelques larmes. Voyez, voyez! s'écria M. de Voltaire, il pleure, le tigre.

— On sait que M. de Luyne, ayant quitté le service pour un soufflet qu'il avoit reçu sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après archevêque de Sens. Un jour qu'il avoit officié pontificalement, un mauvais plaisant prit sa mitre et l'écartant des deux côtés : C'est singulier, dit-il, comme cette mitre ressemble à un soufflet.

— Fontenelle avoit été refusé trois fois de l'académie, et le racontoit souvent. Il ajoutoit : J'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vus s'affliger d'un refus de l'académie, et je n'ai consolé personne.

— A propos des choses de ce bas monde, qui vont de mal en pis, M.... disoit : J'ai lu quelque part, qu'en politique il n'y avoit rien de si malheureux pour les peuples que les règnes trop longs. J'entends dire que Dieu est éternel ; tout est dit.

— C'est une remarque très-fine et très-judicieuse de M......, que quelqu'importuns, quelqu'insupportables que nous soient les défauts des gens avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d'en prendre une partie : être la victime de ces défauts étrangers à notre caractère, n'est pas même un préservatif contre eux.

— J'ai assisté hier à une conversation philosophique entre M. D...... et M. L......, où un mot m'a frappé. M. D...... disoit : Peu de personnes et peu de choses m'intéressent ; mais rien ne m'intéresse moins que moi. M. L...... lui répondit : N'est-ce point par la même raison ; et l'un n'explique-t-il pas l'autre ? Cela est très-bien ce que vous dites-là, reprit froidement M. D..... ; mais je vous dis le fait. J'ai été amené là par degrés : en

vivant et en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze.

— C'est une anecdote, connue en Espagne, que le comte d'Aranda reçut un soufflet du prince des Asturies (aujourd'hui roi). Ce fait se passa à l'époque où il fut envoyé ambassadeur en France.

— Dans ma première jeunesse, j'eus occasion d'aller voir dans la même journée M. Marmontel et M. d'Alembert. J'allai le matin chez M. Marmontel, qui demeuroit alors chez madame Geoffrin; je frappe, en me trompant de porte; je demande M. Marmontel; le suisse me répond: M. de Montmartel ne demeure plus dans ces quartiers-ci; et il me donna son adresse. Le soir, je vais chez M. d'Alembert, rue Saint-Dominique. Je demande l'adresse à un suisse, qui me dit: M. Staremberg, ambassadeur de Venise? La troisième porte...— Non, M. d'Alembert, de l'académie française. — Je ne le connois pas.

— M. Helvétius dans sa jeunesse étoit beau comme l'Amour. Un soir qu'il étoit assis dans le foyer et fort tranquille, quoiqu'auprès de mademoiselle Gaussin, un célèbre financier vint dire à l'oreille de cette actrice, assez haut pour qu'Helvétius l'entendît: Mademoiselle, vous seroit-il agréable d'accepter six cents louis en échange de quelques complaisances? Monsieur, répondit-elle assez haut pour être entendue aussi, et en montrant Helvétius, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain matin chez moi avec cette figure-là.

— La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n'avoit

point eu d'amans et l'on s'en étonnoit ; une autre femme, voulant rappeler qu'elle étoit rousse et que cette raison avoit pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : Elle est comme Samson, sa force est dans ses cheveux.

— Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la cour ne vouloient point la voir. La duchesse de Gisors étoit du nombre ; et, comme elle étoit très-dévote, les amis de madame Brisard comprirent que, si madame de Gisors la recevoit, les autres n'en feroient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard étoit aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour madame de Gisors lui fit entendre que, tout en concevant très-bien qu'on eût une foiblesse, elle ne comprenoit pas qu'une femme vînt à multiplier à un certain point le nombre de ses amans. Hélas! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là seroit le dernier.

— C'est une chose remarquable que Molière, qui n'épargnoit rien, n'a pas lancé un seul trait contre les gens de finance. On dit que Molière et les auteurs comiques du temps eurent là-dessus des ordres de Colbert.

— Le régent vouloit aller au bal, et n'y être pas reconnu : J'en sais un moyen, dit l'abbé Dubois ; et, dans le bal, il lui donna des coups de pied dans le derrière. Le régent, qui les trouva trop forts, lui dit : L'abbé, tu me déguises trop.

— Un énergumène de gentilhommerie, ayant observé que le contour du château de Versailles étoit empuanti d'urine, ordonna à ses domestiques et à ses vassaux de venir lâcher de l'eau autour de son château.

— La Fontaine, entendant plaindre le sort des damnés au milieu du feu de l'enfer, dit : Je me flatte qu'ils s'y accoutument, et qu'à la fin ils sont là comme le poisson dans l'eau.

— Madame de Nesle avoit M. de Soubise. M. de Nesle, qui méprisoit sa femme, eut un jour une dispute avec elle en présence de son amant; il lui dit : Madame, on sait bien que je vous passe tout; je dois pourtant vous dire que vous avez des fantaisies trop dégradantes, que je ne vous passerai pas : telle est celle que vous avez pour le perruquier de mes gens, avec lequel je vous ai vue sortir et rentrer chez vous. Après quelques menaces, il sortit; et la laissa avec M. de Soubise, qui la souffleta, quoi qu'elle pût dire. Le mari alla ensuite conter cet exploit, ajoutant que l'histoire du perruquier étoit fausse, se moquant de M. de Soubise qui l'avoit crue, et de sa femme qui avoit été souffletée.

— On a dit, sur le résultat du conseil de guerre tenu à l'Orient pour juger l'affaire de M. de Grasse : *L'armée innocentée, le général innocent, le ministre hors de cour, le roi condamné aux dépens.* Il faut savoir que ce conseil coûta au roi quatre millions, et qu'on prévoyoit la chute de M. de Castries.

— On répétoit cette plaisanterie devant une assemblée de jeunes gens de la cour. Un d'eux, enchanté jusqu'à l'ivresse, dit en levant les mains après un instant

de silence et avec un air profond : Comment ne seroit-on pas charmé des grands événemens, des bouleversemens même qui font dire de si jolis mots ? On suivit cette idée, on repassa les mots, les chansons faites sur tous les désastres de la France. La chanson sur la bataille d'Hochstet fut trouvée mauvaise, et quelques-uns dirent à ce sujet : Je suis fâché de la perte de cette bataille, la chanson ne vaut rien.

— Il s'agissoit de corriger Louis xv, jeune encore, de l'habitude de déchirer les dentelles de ses courtisans ; M. de Maurepas s'en chargea. Il parut devant le roi avec les plus belles dentelles du monde ; le roi s'approche, et lui en déchire une ; M. de Maurepas froidement déchire celle de l'autre main, et dit simplement : Cela ne m'a fait nul plaisir. Le roi surpris devint rouge, et depuis ce temps ne déchira plus de dentelles.

— Beaumarchais, qui s'étoit laissé maltraiter par le duc de Chaulnes sans se battre avec lui, reçut un défi de M. de la Blache. Il lui répondit : J'ai refusé mieux.

— M...., pour peindre d'un seul mot la rareté des honnêtes gens, me disoit que, dans la société, l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine.

— Louis xv pensoit qu'il falloit changer l'esprit de la nation, et causoit sur les moyens d'opérer ce grand effet avec M. Bertin (le petit ministre), lequel demanda gravement du temps pour y rêver. Le résultat de son rêve, c'est-à-dire, de ses réflexions, fut qu'il seroit à souhaiter que la nation fût animée de l'esprit qui règne à la Chine. Et c'est cette belle idée qui a valu au pu-

blic la collection intitulée : *Histoire de la Chine*, ou *Annales des Chinois*.

— M. de Sourches, petit fat, hideux, le teint noir, et ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant : Voilà la première fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi. L'évêque d'Agde, se retournant et voyant cette figure, lui dit en le regardant : Monsieur perche apparemment ?

— M. de R. venoit de lire dans une société trois ou quatre épigrammes contre autant de personnes dont aucune n'étoit vivante. On se tourna vers M. de...., comme pour lui demander s'il n'en avoit pas quelques-unes dont il pût régaler l'assemblée. Moi ! dit-il naïvement : tout mon monde vit, je ne puis vous rien dire.

— Plusieurs femmes s'élèvent dans le monde au-dessus de leur rang, donnent à souper aux grands seigneurs, aux grandes dames, reçoivent des princes, des princesses, qui doivent cette considération à la galanterie. Ce sont, en quelque sorte, des filles avouées par les honnêtes gens, et chez lesquelles on va, comme en vertu de cette convention tacite, sans que cela signifie quelque chose et tire le moins du monde à conséquence. Telles ont été, de nos jours, madame Brissard, madame Caze et tant d'autres.

— M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous

passez devant moi sans me regarder. Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurois pas passé.

— Dans les dernières années du règne de Louis XV, le roi étant à la chasse, et ayant peut-être de l'humeur contre madame Dubarry, s'avisa de dire un mot contre les femmes; le maréchal de Noailles se répandit en invectives contre elles, et dit que, quand on avoit fait d'elles ce qu'il faut en faire, elles n'étoient bonnes qu'à renvoyer. Après la chasse, le maître et le valet se retrouvèrent chez madame Dubarry, à qui M. de Noailles dit mille jolies choses. Ne le croyez pas, dit le roi, et alors il répéta ce qu'avoit dit le maréchal à la chasse. Madame Dubarry se mit en colère, et le maréchal lui répondit : Madame, à la vérité, j'ai dit cela au roi; mais c'étoit à propos des dames de Saint-Germain, et non pas de celles de Versailles. Les dames de Saint-Germain étoient sa femme, madame de Tessé, madame de Duras, etc. Cette anecdote m'a été contée par le maréchal de Duras, témoin oculaire.

— Le duc de Lauzun disoit : J'ai souvent de vives disputes avec M. de Calonne; mais, comme ni l'un ni l'autre nous n'avons de caractère, c'est à qui se dépêchera de céder; et celui de nous deux qui trouve la plus jolie tournure pour battre en retraite, est celui qui se retire le premier.

— Le roi Stanislas venoit d'accorder des pensions à plusieurs ex-jésuites; M. de Tressan lui dit : Sire, votre majesté ne fera-t-elle rien pour la famille de Damien, qui est dans la plus profonde misère?

— Fontenelle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. Ah ! madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs.

— M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désignoit souvent Dieu par cette phrase : Le gentilhomme d'en haut.

— M... disoit que d'obliger, rendre service, sans y mettre toute la délicatesse possible, étoit presque peine perdue. Ceux qui y manquent n'obtiennent jamais le cœur, et c'est lui qu'il faut conquérir. Ces bienfaiteurs maladroits ressemblent à ces généraux qui prennent une ville, en laissant la garnison se retirer dans la citadelle, et qui rendent ainsi leur conquête presqu'inutile.

— M. Lorri, médecin, racontoit que madame de Sully, étant indisposée, l'avoit appelé et lui avoit conté une insolence de Bordeu, lequel lui avoit dit : Votre maladie vient de vos besoins, voilà un homme; et en même temps il se présenta dans un état peu décent. Lorri excusa son confrère, et dit à madame de Sully force galanteries respectueuses. Il ajoutoit : Je ne sais ce qui est arrivé depuis; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'après m'avoir rappelé une fois, elle reprit Bordeu.

— L'abbé Arnaud avoit tenu autrefois sur ses genoux une petite fille, devenue depuis madame Dubarry. Un jour elle lui dit qu'elle vouloit lui faire du bien; elle ajouta : Donnez-moi un mémoire. Un mémoire!

lui dit-il; il est tout fait; le voici : je suis l'abbé Arnaud.

— Le curé de Bray, ayant passé trois ou quatre fois de la religion catholique à la religion protestante, et ses amis s'étonnant de cette indifférence. — Moi, indifférent! dit le curé; moi, inconstant! rien de tout cela; au contraire, je ne change point : je veux être curé de Bray. . . . . .

— On sait quelle familiarité le roi de Prusse permettoit à quelques-uns de ceux qui vivoient avec lui. Le général Quintus-Icilius étoit celui qui en profitoit le plus librement. Le roi de Prusse, avant la bataille de Rosbac, lui dit que, s'il la perdoit, il se rendroit à Venise, où il vivroit en exerçant la médecine. Quintus lui répondit : *Toujours assassin!*

— Le chevalier de Montbarey avoit vécu dans je ne sais quelle ville de province, et, à son retour, ses amis le plaignoient de la société qu'il avoit eue. C'est ce qui vous trompe, répondit-il; la bonne compagnie de cette ville y est comme partout, et la mauvaise y est excellente. . . . . .

— Un paysan partagea le peu de biens qu'il avoit entre ses quatre fils, et alla vivre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On lui dit, à son retour d'un de ses voyages chez ses enfans : Eh bien! comment vous ont-ils reçu? comment vous ont-ils traité? Ils m'ont traité, dit-il, comme leur enfant. Ce mot paroît sublime dans la bouche d'un père tel que celui-ci.

— Dans une société où se trouvoit M. de Schwalow, ancien amant de l'impératrice Élisabeth, on vouloit savoir quelques traits relatifs à la Russie. Le bailli de

Chabrillant dit : M. de Schwaloff, dites-nous cette histoire ; vous devez la savoir, vous qui étiez le Pompadour de ce pays-là.

— Le comte d'Artois, le jour de ses noces, prêt à se mettre à table, et environné de tous ses grands officiers et de ceux de madame la comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : Tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens. Ce mot a couru, mais c'est le millième ; et cent mille autres pareils n'empêcheront jamais la noblesse française de briguer en foule des emplois où l'on fait exactement la fonction de valet.

— Pour juger de ce que c'est que la noblesse, disoit M....., il suffit d'observer que M. le prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne, et que le marquis de Laval est plus noble que le connétable de Montmorenci.

— M. de...., qui voyoit la source de la dégradation de l'espèce humaine dans l'établissement de la secte nazaréenne et dans la féodalité, disoit que, pour valoir quelque chose, il falloit se défranciser et se débaptiser, et redevenir Grec ou Romain par l'âme.

— Le roi de Prusse demandoit à d'Alembert s'il avoit vu le roi de France. Oui, sire, dit celui-ci, en lui présentant mon discours de réception à l'académie française. Eh bien ! reprit le roi de Prusse, que vous a-t-il dit ? Il ne m'a pas parlé, sire. A qui donc parle-t-il ? poursuivit Frédéric.

— M. Amelot, ministre de Paris, homme excessivement borné, disoit à M. Bignon : Achetez beaucoup

de livres pour la bibliothéque du roi, que nous ruinions ce Necker. Il croyoit que trente ou quarante mille francs de plus feroient une grande affaire.

— C'est un fait certain et connu des amis de M. d'Aiguillon, que le roi ne l'a jamais nommé ministre des affaires étrangères; ce fut madame Dubarry qui lui dit : Il faut que tout ceci finisse, et je veux que vous alliez demain matin remercier le roi de vous avoir nommé à la place. Elle dit au roi : M. d'Aiguillon ira demain vous remercier de sa nomination à la place de secrétaire d'état des affaires étrangères; le roi ne dit mot. M. d'Aiguillon n'osoit pas y aller : madame Dubarry le lui ordonna; il y alla. Le roi ne lui dit rien, et M. d'Aiguillon entra en fonction sur-le-champ.

— M...., faisant sa cour au prince Henri, à Neufchâtel, lui dit que les Neufchâtelois adoroient le roi de Prusse. Il est fort simple, dit le prince, que les sujets aiment un maître qui est à trois cents lieues d'eux.

— L'abbé Raynal, dînant à Neufchâtel avec le prince Henri, s'empara de la conversation et ne laissa point au prince le moment de placer un mot. Celui-ci, pour obtenir audience, fit semblant de croire que quelque chose tomboit du plancher, et profita du silence pour parler à son tour.

— Le roi de Prusse causant avec d'Alembert, il entra chez le roi un de ses gens du service domestique, homme de la plus belle figure qu'on pût voir; d'Alembert en parut frappé. C'est, dit le roi, le plus bel homme de mes états : il a été quelque temps mon co-

cher, et j'ai eu une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur en Russie.

— Quelqu'un disoit que la goutte est la seule maladie qui donne de la considération dans le monde. Je le crois bien, répondit M....., c'est la croix de Saint-Louis de la galanterie.

— M. de la Reynière devoit épouser mademoiselle de Jarinte, jeune et aimable. Il revenoit de la voir, enchanté du bonheur qui l'attendoit, et disoit à M. de Malesherbes, son beau-frère : Ne pensez-vous pas en effet que mon bonheur sera parfait? — Cela dépend de quelques circonstances. — Comment! que voulez-vous dire? — Cela dépend du premier amant qu'elle aura.

— Diderot étoit lié avec un mauvais sujet qui, par je ne sais quelle mauvaise action récente, venoit de perdre l'amitié d'un oncle, riche chanoine, qui vouloit le priver de sa succession. Diderot va voir l'oncle, prend un air grave et philosophique, prêche en faveur du neveu, et essaie de remuer la passion et de prendre le ton pathétique. L'oncle prend la parole, et lui conte deux ou trois indignités de son neveu. Il a fait pis que tout cela, reprend Diderot. Et quoi? dit l'oncle. — Il a voulu vous assassiner un jour dans la sacristie, au sortir de votre messe; et c'est l'arrrivée de deux ou trois personnes qui l'en a empêché. Cela n'est pas vrai, s'écria l'oncle; c'est une calomnie. Soit, dit Diderot; mais, quand cela seroit vrai, il faudroit encore pardonner à la vérité de son repentir, à sa position et aux malheurs qui l'attendent si vous l'abandonnez.

— Parmi cette classe d'hommes nés avec une imagination vive et une sensibilité délicate qui font regarder les femmes avec un vif intérêt, plusieurs m'ont dit qu'ils avoient été frappés de voir combien peu de femmes avoient de goût pour les arts, et particulièrement pour la poésie. Un poëte connu par des ouvrages très-agréables me peignoit un jour la surprise qu'il avoit éprouvée en voyant une femme pleine d'esprit, de grâces, de sentiment, de goût dans sa parure, bonne musicienne et jouant de plusieurs instrumens, qui n'avoit pas l'idée de la mesure d'un vers, du mélange des rimes, qui substituoit à un mot heureux et de génie un autre mot trivial et qui même rompoit la mesure du vers. Il m'ajoutoit qu'il avoit éprouvé plusieurs fois ce qu'il appeloit un petit malheur, mais qui en étoit un très-grand pour un poëte érotique, lequel avoit sollicité toute sa vie le suffrage des femmes.

— M. de Voltaire se trouvant avec madame la duchesse de Chaulnes, celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose. Tout d'un coup, voilà M. de Voltaire qui se jette à ses pieds. Ah! Madame, je vis avec un cochon qui n'a pas d'organe, qui ne sait ce que c'est qu'harmonie, mesure, etc. Le cochon dont il parloit, c'étoit madame Duchâtelet, son Émilie.

— Le roi de Prusse a fait plus d'une fois lever des plans géographiques très-défectueux de tel ou tel pays; la carte indiquoit tel marais impraticable qui ne l'étoit point, et que les ennemis croyoient tel sur la foi du faux plan.

— M.... disoit que le grand monde est un mauvais lieu que l'on avoue.

— Je demandois à M.... pourquoi aucun des plaisirs ne paroissoit avoir prise sur lui; il me répondit : Ce n'est pas que j'y sois insensible ; mais il n'y en a pas un qui ne m'ait paru sur-payé. La gloire expose à la calomnie; la considération demande des soins continuels; les plaisirs, du mouvement, de la fatigue corporelle. La société entraîne mille inconvéniens : tout est vu, revu et jugé. Le monde ne m'a rien offert de tel qu'en descendant en moi-même, je n'aie trouvé encore mieux chez moi. Il est résulté de ces expériences réitérées cent fois, que, sans être apathique ni indifférent, je suis devenu comme immobile, et que ma position actuelle me paroît toujours la meilleure, parce que sa bonté même résulte de son immobilité et s'accroît avec elle. L'amour est une source de peines, la volupté sans amour est un plaisir de quelques minutes ; le mariage est jugé encore plus que le reste ; l'honneur d'être père amène une suite de calamités; tenir maison est le métier d'un aubergiste. Les misérables motifs qui font que l'on recherche un homme ou qu'on le considère, sont transparens et ne peuvent tromper qu'un sot, ni flatter qu'un homme ridiculement vain. J'en ai conclu que le repos, l'amitié et la pensée étoient les seuls biens qui convinssent à un homme qui a passé l'âge de la folie.

— Le marquis de Villequier étoit des amis du grand Condé. Au moment où ce prince fut arrêté par ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, étoit chez madame de Motteville, lorsqu'on an-

nonça cette nouvelle. Ah mon Dieu ! s'écria le marquis, je suis perdu. Madame de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit : Je savois bien que vous étiez des amis de M. le prince ; mais j'ignorois que vous fussiez son ami à ce point. Comment ! dit le marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardoit ; et, puisqu'on ne m'a point employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi ? Madame de Motteville, indignée, lui répondit : Il me semble que, n'ayant point donné lieu à la cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir point cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n'avoir point mis votre ami en prison. Villequier fut honteux du premier mouvement qui avoit trahi la bassesse de son âme.

— On annonça, dans une maison où soupoit madame d'Egmont, un homme qui s'appeloit Duguesclin. A ce nom son imagination s'allume ; elle fait mettre cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses et enfin lui offre du plat qu'elle avoit devant elle (c'étoient des truffes) : Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté de vous. A ce ton, dit-elle en contant cette histoire, j'eus grand regret à mes honnêtetés. Je fis comme ce dauphin qui, dans le naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme et le rejeta dans la mer en voyant que c'étoit un singe.

— Marmontel dans sa jeunesse recherchoit beaucoup le vieux Boindin, célèbre par son esprit et son incrédulité. Le vieillard lui dit : Trouvez-vous au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parler de matières philosophiques. — Si fait, en convenant d'une

langue particulière, d'un argot. Alors ils firent leur dictionnaire. L'âme s'appeloit *Margot;* la religion, *Javotte;* la liberté, *Jeanneton;* et le Père Éternel, *M. de l'Être.* Les voilà disputant et s'entendant très-bien. Un homme en habit noir, avec une mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : Monsieur, oserois-je vous demander ce que c'étoit que ce monsieur de l'Être qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent? Monsieur, reprit Boindin, c'étoit un espion de police. On peut juger de l'éclat de rire, cet homme étant lui-même du métier.

— Le lord Bolingbroke donna à Louis XIV mille preuves de sensibilité pendant une maladie très-dangereuse. Le roi étonné lui dit : J'en suis d'autant plus touché, que vous autres Anglais vous n'aimez pas les rois. Sire, dit Bolingbroke, nous ressemblons aux maris qui, n'aimant pas leurs femmes, n'en sont que plus empressés à plaire à celles de leurs voisins.

— Dans une dispute que les représentans de Genève eurent avec le chevalier de Bouteville, l'un d'eux s'échauffant, le chevalier lui dit : Savez-vous que je suis le représentant du roi mon maître? Savez-vous, lui dit le Genevois, que je suis le représentant de mes égaux?

— La comtesse d'Egmont, ayant trouvé un homme du premier mérite à mettre à la tête de l'éducation de M. de Chinon, son neveu, n'osa pas le présenter en son nom. Elle étoit pour M. de Fronsac, son frère, un personnage trop grave. Elle pria le poëte Bernard de passer chez elle. Il y alla; elle le mit au fait. Bernard lui dit : Madame, l'auteur de l'*Art d'aimer* n'est pas un

personnage bien imposant ; mais je le suis encore un peu trop pour cette occasion : je pourrois vous dire que mademoiselle Arnould seroit un passe-port beaucoup meilleur auprès de monsieur votre frère..... Eh bien ! dit madame d'Egmont en riant, arrangez le souper chez mademoiselle Arnould. Le souper s'arrangea. Bernard y proposa l'abbé Lapdant pour précepteur : il fut agréé. C'est celui qui a depuis achevé l'éducation du duc d'Enghien.

— Un philosophe, à qui l'on reprochoit son extrême amour pour la retraite, répondit : Dans le monde tout tend à me faire descendre ; dans la solitude, tout tend à me faire monter.

— M. de B. est un de ces sots qui regardent de bonne foi l'échelle des conditions comme celle du mérite ; qui le plus naïvement du monde ne conçoit pas qu'un honnête homme non-décoré ou au-dessous de lui soit plus estimé que lui. Le rencontre-t-il dans une de ces maisons où l'on sait encore honorer le mérite ; M. de B. ouvre de grands yeux, montre un étonnement stupide ; il croit que cet homme vient de gagner un quaterne à la loterie : il l'appelle mon cher un tel, quand la société la plus distinguée vient de le traiter avec la plus grande considération. J'ai vu plusieurs de ces scènes dignes du pinceau de La Bruyère.

— J'ai bien examiné M...., et son caractère m'a paru piquant : très-aimable et nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime ; en récompense une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste, et accorde ce qu'on doit à l'amitié et ce qu'on doit à

la société. On peut faire plus de bien que lui : nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé : jamais moins importun. On caressera davantage : on ne choquera jamais moins.

— L'abbé Delille devoit lire des vers à l'académie pour la réception d'un de ses amis. Sur quoi il disoit : Je voudrois bien qu'on ne le sût pas d'avance ; mais je crains bien de le dire à tout le monde.

— Madame Beauzée couchoit avec un maître de langue allemande. M. Beauzée les surprit au retour de l'académie. L'Allemand dit à la femme : Quand je vous disois qu'il étoit temps que je m'en *aille*. M. Beauzée, toujours puriste, lui dit : que je m'en *allasse*, monsieur.

— M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disoit à son ami M. Pehméja : Mon ami, pourquoi tout ce monde dans ma chambre ? Il ne devroit y avoir que toi ; ma maladie est contagieuse.

— On demandoit à Pehméjà quelle étoit sa fortune ? — Quinze cents livres de rente. — C'est bien peu. — Oh ! reprit Pehméjà, Dubreuil est riche.

— Madame la comtesse de Tessé disoit après la mort de M. Dubreuil : Il étoit trop inflexible, trop inabordable aux présens, et j'avois un accès de fièvre toutes les fois que je songeois à lui en faire. Et moi aussi, lui répondit madame de Champagne qui avoit placé trente-six mille livres sur sa tête : voilà pourquoi j'ai mieux aimé me donner tout de suite une bonne maladie que d'avoir tous ces petits accès de fièvre dont vous parlez.

— L'abbé Maury, étant pauvre, avoit enseigné le la-

tin à un vieux conseiller de grand'chambre, qui vouloit entendre les *Institutes* de Justinien. Quelques années se passent, et il rencontre ce conseiller étonné de le voir dans une maison honnête. Ah ! l'abbé, vous voilà? lui dit-il lestement; par quel hasard vous trouvez-vous dans cette maison-ci? — Je m'y trouve comme vous vous y trouvez. — Oh! ce n'est pas la même chose. Vous êtes donc mieux dans vos affaires? Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de prêtre? — Je suis grand-vicaire de M. de Lombez. — Diable ! c'est quelque chose : et combien cela vaut-il? — Mille francs. — C'est bien peu; et il reprend le ton leste et léger. — Mais j'ai un prieuré de mille écus. — Mille écus ! bonne affaire. (*avec l'air de la considération*). — Et j'ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le cardinal de Rohan. — Peste ! vous allez chez le cardinal de Rohan ! — Oui, il m'a fait avoir une abbaye. — Une abbaye! ah! cela posé, monsieur l'abbé, faites-moi l'honneur de venir dîner chez moi.

— M. de la Popelinière se déchaussoit un soir devant ses complaisans, et se chauffoit les pieds; un petit chien les lui léchoit. Pendant ce temps-là la société parloit d'amitié, d'amis : Un ami, dit M. de La Popelinière, montrant son chien, le voilà.

— Jamais Bossuet ne put apprendre au grand dauphin à écrire une lettre. Ce prince étoit très-indolent. On raconte que ses billets à la comtesse du Roure finissoient tous par ces mots : *Le roi me fait mander pour le conseil.* Le jour que cette comtesse fut exilée, un des courtisans lui demanda s'il n'étoit pas bien affligé.

Sans doute, dit le dauphin; mais cependant me voilà délivré de la nécessité d'écrire le petit billet.

— L'archevêque de Toulouse (Brienne) disoit à M. de Saint-Priest, grand-père de M. d'Entragues : Il n'y a eu en France, sous aucun roi, aucun ministre qui ait poussé ses vues et son ambition jusqu'où elles pouvoient aller. M. de Saint-Priest lui dit : Et le cardinal de Richelieu? Arrêté à moitié chemin, répondit l'archevêque. Ce mot peint tout un caractère.

— Le maréchal de Broglie avoit épousé la fille d'un négociant; il eut deux filles. On lui proposoit, en présence de madame de Broglie, de faire entrer l'une dans un chapitre. Je me suis fermé, dit-il, en épousant madame, l'entrée de tous les chapitres.... Et de l'hôpital, ajouta-t-elle.

— La maréchale de Luxembourg, arrivant à l'église un peu trop tard, demanda où en étoit la messe, et dans cet instant la sonnette du lever-dieu sonna. Le comte de Chabot lui dit en bégayant : Madame la maréchale,

J'entends la petite clochette,
Le petit mouton n'est pas loin.

Ce sont deux vers d'un opéra comique.

— La jeune madame de M...., étant quittée par le vicomte de Noailles, étoit au désespoir et disoit : J'aurai vraisemblablement beaucoup d'amans; mais je n'en aimerai aucun autant que j'aime le vicomte de Noailles.

— Le duc de Choiseul, à qui on parloit de son étoile, qu'on regardoit comme sans exemple, répondit : Elle l'est pour le mal autant que pour le bien. — Comment?

—Le voici : j'ai toujours très-bien traité les filles : il y en a une que je néglige ; elle devient reine de France, ou à peu près. J'ai traité à merveille tous les inspecteurs ; je leur ai prodigué l'or et les honneurs : il y en a un extrêmement méprisé que je traite légèrement ; il devient ministre de la guerre, c'est M. de Monteynard. Les ambassadeurs, on sait ce que j'ai fait pour eux sans exception, hormis un seul : mais il y en a un qui a le travail lent et lourd, que tous les autres méprisent, qu'ils ne veulent plus voir à cause d'un ridicule mariage : c'est M. de Vergennes ; et il devient ministre des affaires étrangères. Convenez que j'ai des raisons de dire que mon étoile est aussi extraordinaire en mal qu'en bien.

— M. le président de Montesquieu avoit un caractère fort au-dessous de son génie. On connoît ses foiblesses sur la gentilhommerie, sa petite ambition, etc. Lorsque l'*Esprit des Lois* parut, il s'en fit plusieurs critiques mauvaises ou médiocres qu'il méprisa fortement. Mais un homme de lettres connu en fit une dont M. du Pin voulut bien se reconnoître l'auteur, et qui contenoit d'excellentes choses. M. de Montesquieu en eut connoissance et en fut au désespoir. On la fit imprimer, et elle alloit paroître lorsque M. de Montesquieu alla trouver madame de Pompadour qui, sur sa prière, fit venir l'imprimeur et l'édition toute entière. Elle fut hachée, et on n'en sauva que cinq exemplaires.

—Monsieur et madame d'Angev..., monsieur et madame N. paroissent deux couples uniques, chacun dans son genre. On croiroit que chacun d'eux convenoit à l'autre exclusivement, et que l'amour ne peut aller plus

loin. Je les ai étudiés, et j'ai trouvé qu'ils se tenoient très-peu par le cœur, et que, quant au caractère, ils ne se tenoient que par des contrastes.

— Le maréchal de Noailles disoit beaucoup de mal d'une tragédie nouvelle. On lui dit : Mais M. d'Aumont, dans la loge duquel vous l'avez entendue, prétend qu'elle vous a fait pleurer. Moi ! dit le maréchal, point du tout ; mais, comme il pleuroit lui-même dès la première scène, j'ai cru honnête de prendre part à sa douleur.

— M. Th.... me disoit un jour, qu'en général dans la société, lorsqu'on avoit fait quelque action honnête et courageuse par un motif digne d'elle, c'est-à-dire, très-noble, il falloit que celui qui avoit fait cette action lui prêtât, pour adoucir l'envie, quelque motif moins honnête et plus vulgaire.

— Louis XV demanda au duc d'Ayen (depuis maréchal de Noailles) s'il avoit envoyé sa vaisselle à la monnoie ; le duc répondit que non. Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. Ah ! sire, dit M. d'Ayen, quand J.-C. mourut le vendredi-saint, il savoit bien qu'il ressusciteroit le dimanche.

— Dans le temps qu'il y avoit des jansénistes, on les distinguoit à la longueur du collet de leur manteau. L'archevêque de Lyon avoit fait plusieurs enfans ; mais, à chaque équipée de cette espèce, il avoit soin de faire allonger d'un pouce le collet de son manteau. Enfin le collet s'allongea tellement qu'il a passé quelque temps pour janséniste, et a été suspect à la cour.

— Un Français avoit été admis à voir le cabinet du roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau :

M. Busson toutes ses places après la ruine de M. d'Aiguillon. Celui-ci devenu ministre fut très-long-temps sans rien faire pour M. Busson, qui, en voyant la manière dont le duc en usoit avec Linguet, disoit : M. d'Aiguillon ne néglige rien, hors ceux qui lui ont sauvé l'honneur et la vie.

— M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval, de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous promets que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans le cours de votre vie entière ; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit.

— On demandoit à Diderot quel homme étoit M. d'Épinai. C'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action.

— M. de Th....., pour exprimer l'insipidité des bergeries de M. de Florian, disoit : Je les aimerois assez, s'il y mettoit des loups.

— M. de Fronsac alla voir une mappemonde que montroit l'artiste qui l'avoit imaginée. Cet homme, ne le connoissant pas et lui voyant une croix de Saint-Louis, ne l'appeloit que le chevalier. La vanité de M. de Fronsac, blessée de ne pas être appelé duc, lui fit inventer une histoire, dont un des interlocuteurs, un de ses gens, l'appeloit monseigneur. M. de Genlis l'arrête à ce mot, et lui dit : Qu'est-ce que tu dis-là ?

monseigneur ! on va te prendre pour un évêque.

— M. de Lassay, homme très-doux, mais qui avoit une grande connoissance de la société, disoit qu'il faudroit avaler un crapaud tous les matins, pour ne trouver plus rien de dégoûtant le reste de la journée, quand on devoit la passer dans le monde.

— M. d'Alembert eut occasion de voir madame Denis le lendemain de son mariage avec M. du Vivier. On lui demanda si elle avoit l'air d'être heureuse. Heureuse ! dit-il, je vous en réponds ; heureuse à faire mal au cœur.

— Quelqu'un, ayant entendu la traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille, lui dit : Cela est excellent ; je ne doute pas que vous n'ayez le premier bénéfice qui sera à la nomination de Virgile.

— M. de B. et M. de C. sont intimes amis, au point d'être cités pour modèles. M. de B. disoit un jour à M. de C. : Ne t'est-il point arrivé de trouver, parmi les femmes que tu as eues, quelque étourdie qui t'ait demandé si tu renoncerois à moi pour elle, si tu m'aimois mieux qu'elle ? — Oui, répondit celui-ci. — Qui donc ? — Madame de M.... C'étoit la maîtresse de son ami.

— M..... me racontoit, avec indignation, une malversation de vivriers. Il en coûta, me dit-il, la vie à cinq mille hommes qui moururent exactement de faim ; *et voilà, monsieur, comme le roi est servi !*

— M. de Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, disoit une fois : Cela est pourtant fâcheux ; car de quoi nous moquerons-nous ? Oh ! lui dit

M. Sabatier de Cabre, consolez-vous ; les occasions ne vous manqueront pas plus que les moyens. Ah ! monsieur, reprit douloureusement M. de Voltaire, hors de l'église point de salut.

— Le prince de Conti disoit, dans sa dernière maladie, à Beaumarchais, qu'il ne pourroit s'en tirer, vu l'état de sa personne épuisée par les fatigues de la guerre, du vin et de la jouissance. A l'égard de la guerre, dit celui-ci, le prince Eugène a fait vingt et une campagnes, et il est mort à soixante-dix-huit ans ; quant au vin, le marquis de Brancas buvoit par jour six bouteilles de vin de Champagne, il est mort à quatre-vingt-quatre ans. Oui ; mais le coït ? reprit le prince. — Madame votre mère.... répondit Beaumarchais. (La princesse étoit morte à soixante-dix-neuf ans.) Tu as raison, dit le prince ; il n'est pas impossible que j'en revienne.

— M. le régent avoit promis de faire *quelque chose* du jeune Arrouet, c'est-à-dire, d'en faire un important et de le placer. Le jeune poëte attendit le prince au sortir du conseil, au moment où il étoit suivi de quatre secrétaires d'état. Le régent le vit et lui dit : Arrouet, je ne t'ai pas oublié, et je te destine le département des niaiseries. Monseigneur, dit le jeune Arrouet, j'aurois trop de rivaux : en voilà quatre. Le prince pensa étouffer de rire.

— Quand le maréchal de Richelieu vint faire sa cour à Louis XV après la prise de Mahon, la première chose ou plutôt la seule que lui dit le roi, fut celle-ci : Maréchal, savez-vous la mort de ce pauvre Lansmatt ?

Lansmatt étoit un vieux garçon de la chambre.

— Quelqu'un, ayant lu une lettre très-sotte de M. Blanchard sur le ballon, dans le *Journal de Paris*: Avec cet esprit-là, dit-il, ce M. Blanchard doit bien s'ennuyer en l'air.

— Un bon trait de prêtre de cour, c'est la ruse dont s'avisa l'évêque d'Autun, Montazet, depuis archevêque de Lyon. Sachant bien qu'il y avoit de bonnes frasques à lui reprocher, et qu'il étoit facile de le perdre auprès de l'évêque de Mirepoix, le théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une lettre anonime pleine de calomnies absurdes et faciles à convaincre d'absurdité. Il l'adressa à l'évêque de Narbonne; il entra ensuite en explication avec lui, et fit voir l'atrocité de ses ennemis prétendus. Arrivèrent ensuite les lettres anonimes écrites en effet par eux, et contenant des inculpations réelles; ces lettres furent méprisées. Le résultat des premières avoit mené le théatin à l'incrédulité sur les secondes.

— Louis XV se fit peindre par La Tour. Le peintre, tout en travaillant, causoit avec le roi, qui paroissoit le trouver bon. La Tour, encouragé et naturellement indiscret, poussa la témérité jusqu'à lui dire: Au fait, sire, vous n'avez point de marine. Le roi répondit sèchement: Que dites-vous là? Et Vernet, donc?

— On dit à la duchesse de Chaulnes, mourante et séparée de son mari: Les sacremens sont là. — Un petit moment. — M. le duc de Chaulnes voudroit vous revoir. — Est-il là? — Oui. — Qu'il attende: il entrera avec les sacremens.

— Je me promenois un jour avec un de mes amis, qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce que c'étoit que cet homme : il me répondit que c'étoit un homme qui faisoit pour sa patrie ce que Brutus n'auroit pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que son homme étoit un espion de police.

— M. Lemière a mieux dit qu'il ne vouloit, en disant qu'entre sa *Veuve de Malabar*, jouée en 1770, et sa *Veuve de Malabar*, jouée en 1781, il y avoit la différence d'une falourde à une voie de bois. C'est en effet le bûcher perfectionné qui a fait le succès de la pièce.

— Un philosophe, retiré du monde, m'écrivoit une lettre pleine de vertu et de raison. Elle finissoit par ces mots : Adieu, mon ami ; conservez, si vous pouvez, les intérêts qui vous attachent à la société ; mais cultivez les sentimens qui vous en séparent.

— Diderot, âgé de soixante-deux ans et amoureux de toutes les femmes, disoit à un de ses amis : Je me dis souvent à moi-même : vieux fou, vieux gueux, quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule ?

M. de C...... parlant un jour du gouvernement d'Angleterre et de ses avantages, dans une assemblée où se trouvoient quelques évêques, quelques abbés ; un d'eux, nommé l'abbé de Seguerand, lui dit : Monsieur, sur le peu que je sais de ce pays-là, je ne suis nullement tenté d'y vivre, et je sens que je m'y trouverois très-mal. M. l'abbé, lui répondit naïvement M. de C....., c'est

parce que vous y seriez mal que le pays est excellent.

— Plusieurs officiers français étant allés à Berlin, l'un d'eux parut devant le roi sans uniforme et en bas blancs. Le roi s'approcha de lui, et lui demanda son nom. Le marquis de Beaucour. — De quel régiment ? — De Champagne. — Ah ! oui, ce régiment où l'on se f...... de l'ordre ; et il parla ensuite aux officiers qui étoient en uniforme et en bottes.

— M. de Chaulnes avoit fait peindre sa femme en Hébé ; il ne savoit comment se faire peindre pour faire pendant. Mademoiselle Quinaut, à qui il disoit son embarras, lui dit : Faites-vous peindre en hébêté.

— Le médecin Bouvard avoit sur le visage une balafre en forme de C, qui le défiguroit beaucoup. Diderot disoit que c'étoit un coup qu'il s'étoit donné en tenant maladroitement la faux de la mort.

— L'empereur, en passant à Trieste incognito, selon sa coutume, entra dans une auberge. Il demanda s'il y avoit une bonne chambre ; on lui dit qu'un évêque d'Allemagne venoit de prendre la dernière, et qu'il ne restoit plus que deux petits bouges. Il demanda à souper ; on lui dit qu'il n'y avoit plus que des œufs et des légumes, parce que l'évêque et sa suite avoient demandé toute la volaille. L'empereur fit demander à l'évêque si un étranger pouvoit souper avec lui ; l'évêque refusa. L'empereur soupa avec un aumônier de l'évêque, qui ne mangeoit point avec son maître. Il demanda à cet aumônier ce qu'il alloit faire à Rome. Monseigneur, dit celui-ci, va solliciter un bénéfice de cinquante mille livres de rente, avant que l'empereur soit informé qu'il

est vacant. On change de conversation. L'empereur écrit une lettre au cardinal dataire, et une autre à son ambassadeur. Il fait promettre à l'aumônier de remettre ces deux lettres à leur adresse, en arrivant à Rome. Celui-ci tient sa promesse. Le cardinal dataire fait expédier les provisions à l'aumônier surpris. Il va conter son histoire à son évêque qui veut partir. L'autre, ayant affaire à Rome, voulut rester, et apprit à son évêque que cette aventure étoit l'effet d'une lettre écrite au cardinal dataire et à l'ambassadeur de l'empire, par l'empereur, lequel étoit cet étranger avec lequel monseigneur n'avoit pas voulu souper à Trieste.

— Le comte de...... et le marquis de...... me demandant quelle différence je faisois entre eux, en fait de principes; je répondis: La différence qu'il y a entre vous, est que l'un lécheroit l'écumoire, et que l'autre l'avaleroit.

— Le baron de Breteuil, après son départ du ministère, en 1788, blâmoit la conduite de l'archevêque de Sens. Il le qualifioit de despote, et disoit: Moi, je veux que la puissance royale ne dégénère point en despotisme; et je veux qu'elle se renferme dans les limites où elle étoit resserrée sous Louis XIV. Il croyoit, en tenant ce discours, faire acte de citoyen, et risquer de se perdre à la cour.

— Madame Desparbès, couchant avec Louis XV, le roi lui dit: Tu as couché avec tous mes sujets. — Ah! sire.. — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant! — Le maréchal de Richelieu. — Il a tant d'esprit! — Manville. — Il a une si belle jambe! — A la

bonne heure; mais le duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela. — Ah! sire, il est si attaché à votre majesté!

— Madame de Maintenon et madame de Caylus se promenoient autour de la pièce d'eau de Marly. L'eau étoit très-transparente, et on y voyoit des carpes dont les mouvemens étoient lents, et qui paroissoient aussi tristes qu'elles étoient maigres. Madame de Caylus le fit remarquer à madame de Maintenon, qui répondit: Elles sont comme moi; elles regrettent leur bourbe.

— Collé avoit placé une somme d'argent considérable, à fonds perdus et à dix pour cent, chez un financier qui, à la seconde année, ne lui avoit pas encore donné un sou. Monsieur, lui dit Collé, dans une visite qu'il lui fit, quand je place mon argent en viager, c'est pour être payé de mon vivant.

— Un ambassadeur anglais à Naples avoit donné une fête charmante, mais qui n'avoit pas coûté bien cher. On le sut, et on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avoit d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais, et en homme à qui les guinées ne coûtoient pas grand' chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'étoit pour prendre sa revanche, et que la fête seroit superbe. On accourt. Grande affluence. Point d'apprêts. Enfin, on apporte un réchaud à l'esprit-de-vin. On s'attendoit à quelque miracle. Messieurs, dit-il, ce sont les dépenses, et non l'agrément d'une fête, que vous cherchez : regardez bien (et il entr'ouvre son habit dont il montre la doublure), c'est un tableau du Dominicain, qui vaut cinq mille guinées; mais ce n'est pas tout : voyez ces dix billets; ils sont de mille guinées

chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam. Il en fait un rouleau, et les met sur le réchaud allumé. Je ne doute pas, messieurs, que cette fête ne vous satisfasse, et que vous ne vous retiriez tous contens de moi. Adieu, messieurs, la fête est finie.

— La postérité, disoit M. de B....., n'est pas autre chose qu'un public qui succède à un autre : or, vous voyez ce que c'est que le public d'à présent.

— Trois choses, disoit N...., m'importunent, tant au moral qu'au physique, au sens figuré comme au sens propre : le bruit, le vent et la fumée.

— A propos d'une fille qui avoit fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, madame de L.... disoit : Si j'étois une catin, je serois encore une fort honnête femme ; car je ne voudrois point prendre pour amant un homme qui seroit capable de m'épouser.

— Madame de G...., disoit M...., a trop d'esprit et d'habileté pour être jamais méprisée autant que beaucoup de femmes moins méprisables.

— Feue madame la duchesse d'Orléans étoit fort éprise de son mari, dans les commencemens de son mariage ; il y avoit peu de réduits dans le Palais-Royal qui n'en eussent été témoins. Un jour les deux époux allèrent faire visite à la duchesse douairière qui étoit malade. Pendant la conversation, elle s'endormit ; et le duc et la jeune duchesse trouvèrent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en aperçut, et dit à sa belle-fille : Il vous étoit réservé, madame, de faire rougir du mariage.

— Le maréchal de Duras, mécontent d'un de ses fils, lui dit : Misérable, si tu continues, je te ferai souper avec le roi. C'est que le jeune homme avoit soupé deux fois à Marly, où il s'étoit ennuyé à périr.

— Duclos, qui disoit sans cesse des injures à l'abbé d'Olivet, disoit de lui : C'est un si grand coquin, que, malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre.

— Duclos parloit un jour du paradis que chacun se fait à sa manière. Madame de Rochefort lui dit : Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : du pain, du vin, du fromage et la première venue.

— Je ne sais quel homme disoit : je voudrois voir le dernier des rois étranglé avec le boyau du dernier des prêtres.

— C'étoit l'usage chez madame Deluchet que l'on achetât une bonne histoire à celui qui la faisoit.... Combien en voulez-vous ?... Tant. Il arriva que madame Deluchet demandant à sa femme de chambre l'emploi de cent écus, celle-ci parvint à rendre ce compte, à l'exception de trente-six livres ; lorsque tout-à-coup elle s'écria : Ah ! madame, et cette histoire pour laquelle vous m'avez sonnée, que vous avez achetée à M. Coqueley, et que j'ai payée trente-six livres !

— M. de Bissi, voulant quitter la présidente d'Aligre, trouva sur sa cheminée une lettre dans laquelle elle disoit à un homme avec qui elle étoit en intrigue, qu'elle vouloit ménager M. de Bissi et s'arranger pour qu'il la quittât le premier. Elle avoit même laissé cette lettre à dessein. Mais M. de Bissi ne fit semblant de rien, et la

garda six mois, en l'importunant de ses assiduités.

— M. de R. a beaucoup d'esprit, mais tant de sottises dans l'esprit, que beaucoup de gens pourroient le croire un sot.

— M. d'Epréménil vivoit depuis long-temps avec madame Tilaurier. Celle-ci vouloit l'épouser. Elle se servit de Cagliostro, qui faisoit espérer la découverte de la pierre philosophale. On sait que Cagliostro mêloit le fanatisme et la superstition aux sottises de l'alchimie. D'Epréménil se plaignant de ce que cette pierre philosophale n'arrivoit pas, et une certaine formule n'ayant point eu d'effet, Cagliostro lui fit entendre que cela venoit de ce qu'il vivoit dans un commerce criminel avec madame Tilaurier. Il faut, pour réussir, que vous soyez en harmonie avec les puissances invisibles et avec leur chef, l'Être Suprême. Épousez ou quittez madame Tilaurier. Celle-ci redoubla de coquetterie; d'Epréménil épousa, et il n'y eut que sa femme qui trouva la pierre philosophale.

— On disoit à Louis XV qu'un de ses gardes, qu'on lui nommoit, alloit mourir sur-le-champ, pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de six livres. Ah! bon Dieu, dit le roi, qu'on aille chercher Andouillet, Lamartinière, Lassone. Sire, dit le duc de Noailles, ce ne sont point là les gens qu'il faut. — Et qui donc? — Sire, c'est l'abbé Terray. — L'abbé Terray! comment? — Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième, un second vingtième; le gros écu sera réduit à trente-six sous, comme les nôtres; il s'en ira par les

voies ordinaires, et voilà le malade guéri. Cette plaisanterie fut la seule qui ait fait de la peine à l'abbé Terray ; c'est la seule dont il eût conservé le souvenir : il le dit lui-même au marquis de Sesmaisons.

— M. d'Ormesson, étant contrôleur général, disoit devant vingt personnes qu'il avoit long-temps cherché à quoi pouvoient avoir été utiles des gens comme Corneille, Boileau, La Fontaine, et qu'il ne l'avoit jamais pu trouver. Cela passoit ; car, quand on est contrôleur général, tout passe. M. Pelletier de Mort-Fontaine, son beau-père, lui dit avec douceur : Je sais que c'est votre façon de penser ; mais ayez pour moi le ménagement de ne le pas dire. Je voudrois bien obtenir que vous ne vous vantassiez point de ce qui vous manque. Vous occupez la place d'un homme qui s'enfermoit souvent avec Racine et Boileau, qui les menoit souvent à sa maison de campagne, et disoit, en apprenant l'arrivée de plusieurs évêques : Qu'on leur montre le château, les jardins, tout, excepté moi.

— La source des mauvais procédés du cardinal de Fleury à l'égard de la reine, femme de Louis XV, fut le refus qu'elle fit d'écouter ses propositions galantes. On en a eu la preuve depuis la mort de la reine, par une lettre du roi Stanislas en réponse à celle où elle lui demandoit conseil sur la conduite qu'elle devoit tenir. Le cardinal avoit pourtant soixante-seize ans ; mais, quelques mois auparavant, il avoit violé deux femmes. Madame la maréchale de Mouchi et une autre femme ont vu la lettre de Stanislas.

— De toutes les violences exercées à la fin du règne

de Louis XIV, on ne se souvient guère que des dragonades, des persécutions contre les huguenots qu'on tourmentoit en France et qu'on y retenoit par force, des lettres de cachet prodiguées contre Port-Royal, les jansénistes, le molinisme et le quiétisme. C'est bien assez : mais on oublie l'inquisition secrète, et quelquefois déclarée, que la bigoterie de Louis XIV exerça contre ceux qui faisoient gras les jours maigres; les recherches à Paris et dans les provinces que faisoient les évêques et les intendans sur les hommes et les femmes qui étoient soupçonnés de vivre ensemble, recherches qui firent déclarer plusieurs mariages secrets. On aimoit mieux s'exposer aux inconvéniens d'un mariage déclaré avant le temps, qu'aux effets de la persécution du roi ou des prêtres. N'étoit-ce pas une ruse de madame de Maintenon qui vouloit par là faire deviner qu'elle étoit reine?

— On appela à la cour le célèbre Levret, pour accoucher la feue dauphine. M. le dauphin lui dit : Vous êtes bien content, M. Levret, d'accoucher madame la dauphine ? cela va vous faire de la réputation. Si ma réputation n'étoit pas faite, dit tranquillement l'accoucheur, je ne serois pas ici.

— Duclos disoit un jour à madame de Rochefort à madame de Mirepoix, que les courtisanes devenoient bégueules, et ne vouloient plus entendre le moindre conte un peu trop vif. Elles étoient, disoit-il, plus timorées que les femmes honnêtes; et là-dessus, il enfile une histoire fort gaie; puis une autre encore plus forte; enfin, à une troisième qui commençoit encore plus vivement; madame de Rochefort l'arrête, et lui

dit : Prenez donc garde, Duclos ; vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes.

— Le cocher du roi de Prusse l'ayant renversé, le roi entra dans une colère épouvantable. Eh bien ! dit le cocher, c'est un malheur ; et vous, n'avez-vous jamais perdu une bataille ?

— M. de Choiseul-Gouffier, voulant faire, à ses frais, couvrir de tuiles les maisons de ses paysans exposées à des incendies, ils le remercièrent de sa bonté, et le prièrent de laisser leurs maisons comme elles étoient ; disant que, si leurs maisons étoient couvertes de tuiles au lieu de chaume, les subdélégués augmenteroient leurs tailles.

— Le maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au roi de Sardaigne, tellement pris de vin qu'il ne pouvoit se soutenir, et qu'il tomba à terre. Dans cet état il n'avoit pourtant pas perdu la tête, et il dit au roi : Me voilà porté tout naturellement aux pieds de votre majesté.

— Madame Geoffrin disoit de madame de la Ferté-Imbaut, sa fille : Quand je la considère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de cane.

— Le lord Rochester avoit fait dans une pièce de vers l'éloge de la poltronnerie. Il étoit dans un café ; arrive un homme qui avoit reçu des coups de bâton sans se plaindre ; milord Rochester, après beaucoup de complimens, lui dit : Monsieur, si vous étiez homme à recevoir des coups de bâton si patiemment, que ne le

disiez-vous? je vous les aurois donnés, moi, pour me remettre en crédit.

— Louis XIV se plaignant chez madame de Maintenon du chagrin que lui causoit la division des évêques : Si l'on pouvoit, disoit-il, ramener les neuf opposans, on éviteroit un schisme; mais cela ne sera pas facile. Eh bien! sire, dit en riant madame la duchesse, que ne dites-vous aux quarante de revenir à l'avis des neuf? ils ne vous refuseront pas.

— Le roi, quelque temps après la mort de Louis XV, fit terminer avant le temps ordinaire un concert qui l'ennuyoit, et dit : Voilà assez de musique. Les concertans le surent, et l'un d'eux dit à l'autre : Mon ami, quel règne se prépare!

— Ce fut le comte de Grammont lui-même qui vendit quinze cents livres le manuscrit des mémoires où il est si clairement traité de fripon. Fontenelle, censeur de l'ouvrage, refusoit de l'approuver par égard pour le comte. Celui-ci s'en plaignit au chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le comte, ne voulant pas perdre les quinze cents livres, força Fontenelle d'approuver le livre d'Hamilton.

— M. de L...., misanthrope à la manière de Timon, venoit d'avoir une conversation un peu mélancolique avec Mr. de B..., misanthrope moins sombre, et quelquefois même très-gai; M. de L.... parloit de M. de B... avec beaucoup d'intérêt, et disoit qu'il vouloit se lier avec lui. Quelqu'un lui dit : Prenez-garde; malgré son air grave, il est quelquefois très-gai, ne vous y fiez pas.

— Le maréchal de Belle-Isle, voyant que M. de

Choiseul prenoit trop d'ascendant, fit faire contre lui un mémoire pour le roi, par le jésuite Neuville. Il mourut sans avoir présenté ce mémoire, et le portefeuille fut porté à M. le duc de Choiseul, qui y trouva le mémoire fait contre lui. Il fit l'impossible pour reconnoître l'écriture, mais inutilement. Il n'y songeoit plus, lorsqu'un jésuite considérable lui fit demander la permission de lui lire l'éloge qu'on faisoit de lui dans l'oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle, composée par le père de Neuville. La lecture se fit sur le manuscrit de l'auteur, et M. de Choiseul reconnut alors l'écriture. La seule vengeance qu'il en tira, ce fut de faire dire au père Neuville qu'il réussissoit mieux dans le genre de l'oraison funèbre que dans celui des mémoires au roi.

— M. d'Invau, étant contrôleur général, demanda au roi la permission de se marier; le roi, instruit du nom de la demoiselle, lui dit : Vous n'êtes pas assez riche. Celui-ci lui parla de sa place, comme d'une chose qui suppléoit à la richesse : Oh ! dit le roi, la place peut s'en aller, et la femme reste.

— Des députés de Bretagne soupèrent chez M. de Choiseul; un d'eux d'une mine très-grave ne dit pas un mot. Le duc de Grammont, qui avoit été frappé de sa figure, dit au chevalier de Court, colonel des Suisses : Je voudrois bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme. Le chevalier lui adressa la parole. — Monsieur, de quelle ville êtes-vous? — De Saint-Malo. — De Saint-Malo ! Par quelle bizarrerie la ville est-elle gardée par des chiens? Quelle bizarrerie y a-t-il

là ? répondit le grave personnage ; le roi est bien gardé par des Suisses.

— Pendant la guerre d'Amérique, un Écossais disoit à un Français, en lui montrant quelques prisonniers américains : Vous vous êtes battu pour votre maître ; moi, pour le mien ; mais ces gens-ci, pour qui se battent-ils ? Ce trait vaut bien celui du roi de Pegu, qui pensa mourir de rire en apprenant que les Vénitiens n'avoient pas de roi.

— Un vieillard, me trouvant trop sensible à je ne sais quelle injustice, me dit : Mon cher enfant, il faut apprendre de la vie à souffrir la vie.

— L'abbé de La Galaisière étoit fort lié avec M. Orri, avant qu'il fût contrôleur général. Quand il fut nommé à cette place, son portier, devenu suisse, sembloit ne pas le reconnoître. Mon ami, lui dit l'abbé de La Galaisière, vous êtes insolent beaucoup trop tôt ; votre maître ne l'est pas encore.

— Une femme âgée de quatre-vingt-dix ans disoit à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze : La mort nous a oubliés. Chut ! lui répondit M. de Fontenelle, en mettant le doigt sur sa bouche.

— M. de Vendôme disoit à madame de Nemours, qui avoit un long nez courbé sur des lèvres vermeilles : Elle a l'air d'un perroquet qui mange une cerise.

—M. le prince de Charolois ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : sortez. M. de Brissac lui répondit : Monseigneur, vos ancêtres auroient dit : sortons.

— M. de Castries, dans le temps de la querelle de

Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R...., qui me l'a répété : Cela est incroyable ; on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier : on ne s'accoutume point à cela.

— M. de Voltaire, étant chez madame du Châtelet et même dans sa chambre, s'amusoit avec l'abbé Mignot, encore enfant et qu'il tenoit sur ses genoux. Il se mit à jaser avec lui, et à lui donner des instructions. Mon ami, lui dit-il, pour réussir avec les hommes, il faut avoir les femmes pour soi ; pour avoir les femmes pour soi, il faut les connoître. Vous saurez donc que toutes les femmes sont fausses et catins.... Comment ! toutes les femmes ! Que dites-vous là, monsieur ? dit madame du Châtelet en colère. Madame, dit M. de Voltaire, il ne faut pas tromper l'enfance.

— M. de Turenne dînant chez M. de Lamoignon, celui-ci lui demanda si son intrépidité n'étoit pas ébranlée au commencement d'une bataille. Oui, dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation ; mais il y a dans l'armée plusieurs officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui n'en éprouvent aucune.

— Diderot, voulant faire un ouvrage qui pouvoit compromettre son repos, confioit son secret à un ami qui, le connoissant bien, lui dit : Mais, vous-même, me garderez-vous bien le secret ? En effet, ce fut Diderot qui le trahit.

— C'est M. de Maugiron qui a commis cette action horrible, que j'ai entendu conter, et qui me parut une fable. Étant à l'armée, son cuisinier fut pris comme

marandeur ; on vient le lui dire : Je suis très-content de mon cuisinier, répondit-il ; mais j'ai un mauvais marmiton. Il fait venir ce dernier, lui donne une lettre pour le grand-prévôt. Le malheureux y va, est saisi, proteste de son innocence, et est pendu.

— Je proposois à M. de L.... un mariage qui sembloit avantageux. Il me répondit : Pourquoi me marierois-je ? le mieux qui puisse m'arriver, en me mariant, est de n'être pas cocu, ce que j'obtiendrai encore plus sûrement en ne me mariant pas.

— Fontenelle avoit fait un opéra où il y avoit un chœur de prêtres qui scandalisa les dévots ; l'archevêque de Paris voulut le faire supprimer : Je ne me mêle point de son clergé, dit Fontenelle ; qu'il ne se mêle pas du mien.

— M. d'Alembert a entendu dire au roi de Prusse, qu'à la bataille de Minden, si M. de Broglie eût attaqué les ennemis et secondé M. de Contades, le prince Ferdinand étoit battu. Les Broglie ont fait demander à M. d'Alembert s'il étoit vrai qu'il eût entendu dire ce fait au roi de Prusse, et il a répondu qu'oui.

— Un courtisan disoit : Ne se brouille pas avec moi qui veut.

— On demandoit à M. de Fontenelle mourant : Comment cela va-t-il ? Cela ne va pas, dit-il ; cela s'en va.

— Le roi de Pologne Stanislas avoit des bontés pour l'abbé Porquet, et n'avoit encore rien fait pour lui. L'abbé lui en faisoit l'observation : Mais, mon cher abbé, dit le roi, il y a beaucoup de votre faute ; vous te-

nez des discours très-libres; on prétend que vous ne croyez pas en Dieu; il faut vous modérer : tachez d'y croire; je vous donne un an pour cela.

— M. Turgot, qu'un de ses amis ne voyoit plus depuis long-temps, dit à cet ami, en le retrouvant : Depuis que je suis ministre vous m'avez disgracié.

— Louis xv ayant refusé vingt-cinq mille francs de sa cassette à Lebel, son valet de chambre, pour la dépense de ses petits appartemens, et lui disant de s'adresser au trésor royal, Lebel lui répondit : Pourquoi m'exposerois-je au refus et aux tracasseries de ces gens-là, tandis que vous avez là plusieurs millions? Le roi lui répondit : Je n'aime point à me dessaisir; il faut toujours avoir de quoi vivre. (*Anecdote contée par Lebel à M. Buscher.*)

— Le feu roi étoit, comme on sait, en correspondance secrète avec le comte de Broglie. Il s'agissoit de nommer un ambassadeur en Suède; le comte de Broglie proposa M. de Vergennes, alors retiré dans ses terres, à son retour de Constantinople; le roi ne vouloit pas; le comte insistoit. Il étoit dans l'usage d'écrire au roi à mi-marge, et le roi mettoit la réponse à côté. Sur la dernière lettre le roi écrivit : Je n'approuve point le choix de M. de Vergennes; c'est vous qui m'y forcez : soit, qu'il parte; mais je défends qu'il amène sa vilaine femme avec lui. (*Anecdote contée par Favier, qui avoit vu la réponse du roi dans les mains du comte de Broglie.*)

— On s'étonnoit de voir le duc de Choiseul se soutenir aussi long-temps contre madame Dubarry. Son se-

cret étoit simple : au moment où il paroissoit le plus chanceler, il se procuroit une audience ou un travail avec le roi, et lui demandoit ses ordres relativement à cinq ou six millions d'économie qu'il avoit faite dans le département de la guerre, observant qu'il n'étoit pas convenable de les envoyer au trésor royal. Le roi entendoit ce que cela vouloit dire, et lui répondoit : Parlez à Bertin ; donnez-lui trois millions en tels effets : je vous fais présent du reste. Le roi partageoit ainsi avec le ministre ; et n'étant pas sûr que son successeur lui offrît les mêmes facilités, gardoit M. de Choiseul malgré les intrigues de madame Dubarry.

— M. Harris, fameux négociant de Londres, se trouvant à Paris dans le cours de l'année 1786, à l'époque de la signature du traité de commerce, disoit à des Français : Je crois que la France n'y perdra un million sterling par an que pendant les vingt-cinq ou trente premières années ; mais qu'ensuite la balance sera parfaitement égale.

— On sait que M. de Maurepas se jouoit de tout ; en voici une preuve nouvelle. M. Francis avoit été instruit par une voie sûre, mais sous le secret, que l'Espagne ne se déclareroit dans la guerre d'Amérique que pendant l'année 1780. Il l'avoit affirmé à M. de Maurepas ; et une année s'étant passée sans que l'Espagne se déclarât, le prophète avoit pris du crédit. M. de Vergennes fit venir M. Francis, et lui demanda pourquoi il répandoit ce bruit. Celui-ci répondit : C'est que j'en suis sûr. Le ministre, prenant la morgue ministérielle, lui ordonna de lui dire sur quoi il fondoit son opinion.

M. Francis répondit que c'étoit son secret; et que, n'étant pas en activité, il ne devoit rien au gouvernement. Il ajouta que M. le comte de Maurepas savoit, sinon son secret, au moins tout ce qu'il pouvoit dire là-dessus. M. de Vergennes fut étonné; il en parla à M. de Maurepas, qui lui dit: Je le savois; j'ai oublié de vous le dire.

— M. de Tressan, autrefois amant de madame de Genlis, et père de ses deux enfans, alla, dans sa vieillesse, les voir à Sillery, une de leurs terres. Ils l'accompagnèrent dans sa chambre à coucher, et ouvrirent les rideaux de son lit, dans lequel ils avoient fait mettre le portrait de leur défunte mère. Il les embrassa, s'attendrit; ils partagèrent sa sensibilité: et cela produisit une scène de sentiment la plus ridicule du monde.

— Le duc de Choiseul avoit grande envie de ravoir les lettres qu'il avoit écrites à M. de Calonne dans l'affaire de M. de La Chalotais; mais il étoit dangereux de manifester ce désir. Cela produisit une scène plaisante entre lui et M. de Calonne, qui tiroit ces lettres d'un portefeuille, bien numérotées, les parcouroit, et disoit à chaque fois: En voilà une bonne à brûler, ou telle autre plaisanterie; M. de Choiseul dissimulant toujours l'importance qu'il y mettoit, et M. de Calonne se divertissant de son embarras, et lui disant: Si je ne fais pas une chose dangereuse pour moi, cela m'ôte tout le piquant de la scène. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. d'Aiguillon, l'ayant su, écrivit à M. de Calonne: Je sais, monsieur, que vous avez brûlé les lettres de M. de Choiseul relatives à l'affaire de M. de La

Chalotais ; je vous prie de garder toutes les miennes.

— Un homme très-pauvre, qui avoit fait un livre contre le gouvernement, disoit : Morbleu ! la Bastille n'arrive point ; et voilà qu'il faut tout à l'heure payer mon terme.

— Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siége, une vieille chanoinesse de......, sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, et entr'autres de l'enfant qu'il avoit eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout, et ajouta : Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-même ; mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec M. le cardinal. En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement, l'enfant est de vous.

— Le roi et la reine de Portugal étoient à Belem, pour aller voir un combat de taureaux, le jour du tremblement de terre de Lisbonne ; c'est ce qui les sauva : et une chose avérée, et qui m'a été garantie par plusieurs Français alors en Portugal, c'est que le roi n'a jamais su l'énormité du désastre. On lui parla d'abord de quelques maisons tombées, ensuite de quelques églises ; et, n'étant jamais revenu à Lisbonne, on peut dire qu'il est le seul homme de l'Europe qui ne se soit pas fait une véritable idée du désastre arrivé à une lieue de lui.

— Madame de C...... disoit à M. B...... : J'aime en vous...... Ah, madame ! dit-il avec feu, si vous savez quoi, je suis perdu.

— J'ai connu un misanthrope, qui avoit des instans de bonhomie, dans lesquels il disoit : Je ne serois pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin et que personne ne connoisse.

— Le maréchal de Broglie affrontant un danger inutile et ne voulant pas se retirer, tous ses amis faisoient de vains efforts pour lui en faire sentir la nécessité. Enfin l'un d'entr'eux, M. de Jaucour, s'approcha, et lui dit à l'oreille : Monsieur le maréchal, songez que, si vous êtes tué, c'est M. de Routhe qui commandera. C'étoit le plus sot des lieutenans généraux. M. de Broglie, frappé du danger que couroit l'armée, se retira.

— Le prince de Conti pensoit et parloit mal de M. de Silhouette. Louis XV lui dit un jour : On songe pourtant à le faire contrôleur général. Je le sais, dit le prince ; et, s'il arrive à cette place, je supplie votre majesté de me garder le secret. Le roi, quand M. de Silhouette fut nommé, en apprit la nouvelle au prince, et lui ajouta : Je n'oublie point la promesse que je vous ai faite, d'autant plus que vous avez une affaire qui doit se rapporter au conseil. (*Anecdote contée par madame de Bouflers.*)

— Le jour de la mort de madame de Châteauroux, Louis XV paroissoit accablé de chagrin ; mais ce qui est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna : *Être malheureux pendant quatre-vingt-dix ans ! car je suis sûr que je vivrai jusques-là.* Je l'ai ouï raconter par madame de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, et qui ajoutoit : Je n'ai raconté ce trait que depuis la mort de Louis XV. Ce trait méritoit pourtant

d'être su, pour le singulier mélange qu'il contient d'amour et d'égoïsme.

— Un homme buvoit à table d'excellent vin, sans le louer. Le maître de la maison lui en fit servir de très-médiocre. Voilà du bon vin, dit le buveur silencieux. C'est du vin à dix sous, dit le maître, et l'autre est un vin des dieux. Je le sais, reprit le convive; aussi ne l'ai-je pas loué : c'est celui-ci qui a besoin de recommandation.

— Duclos disoit, pour ne pas profaner le nom de Romain, en parlant des Romains modernes : *Un Italien de Rome*.

— Dans ma jeunesse même, me disoit M......, j'aimois à intéresser, j'aimois assez peu à séduire, et j'ai toujours détesté de corrompre.

— M...... me disoit : Toutes les fois que je vais chez quelqu'un, c'est une préférence que je lui donne sur moi; je ne suis pas assez désœuvré pour y être conduit par un autre motif.

— Malgré toutes les plaisanteries qu'on rebat sur le mariage, disoit M......, je ne vois pas ce qu'on peut dire contre un homme de soixante ans qui épouse une femme de cinquante-cinq.

— M. de L...... me disoit de M. de R...... : C'est l'entrepôt du venin de toute la société. Il le rassemble comme les crapauds, et le darde comme les vipères.

— On disoit de M. de Calonne, chassé après la déclaration du déficit : On l'a laissé tranquille quand il a mis le feu, et on l'a puni quand il a sonné le tocsin.

— Je causois un jour avec M. de V....., qui paroît

vivre sans illusions dans un âge où l'on en est encore susceptible. Je lui témoignois la surprise qu'on avoit de son indifférence. Il me répondit gravement : On ne peut pas être et avoir été. J'ai été dans mon temps, tout comme un autre, l'amant d'une femme galante, le jouet d'une coquette, le passe-temps d'une femme frivole, l'instrument d'une intrigante. Que peut-on être de plus ? — L'ami d'une femme sensible. — Ah ! nous voilà dans les romans.

— Je vous prie de croire, disoit M..... à un homme très-riche, que je n'ai pas besoin de ce qui me manque.

— M...., à qui on offroit une place dont quelques fonctions blessoient sa délicatesse, répondit : Cette place ne convient ni à l'amour-propre que je me permets, ni à celui que je me commande.

— Un homme d'esprit ayant lu les petits traités de M. d'Alembert sur l'élocution oratoire, sur la poésie, sur l'ode, on lui demanda ce qu'il en pensoit. Il répondit : Tout le monde ne peut pas être sec.

— Je repousse, disoit M...., les bienfaits de la protection ; je pourrois peut-être recevoir et honorer ceux de l'estime ; mais je ne chéris que ceux de l'amitié.

— M...., qui avoit une collection des discours de réception à l'académie française, me disoit : Lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice, après la Saint-Jean.

— On demandoit à M.... : Qu'est-ce qui rend plus aimable dans la société ; Il répondit : C'est de plaire.

— On disoit à un homme que M...., autrefois son bienfaiteur, le haïssoit. Je demande, répondit-il, la

permission d'avoir un peu d'incrédulité à cet égard. J'espère qu'il ne me forcera pas à changer en respect pour moi le seul sentiment que j'ai besoin de lui conserver.

— M.... tient à ses idées. Il auroit de la suite dans l'esprit, s'il avoit de l'esprit. On en feroit quelque chose, si l'on pouvoit changer ses préjugés en principes.

— Une jeune personne, dont la mère étoit jalouse et à qui les treize ans de sa fille déplaisoient infiniment, me disoit un jour : J'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née.

— M...., homme de lettres connu, n'avoit fait aucune démarche pour voir tous ces princes voyageurs, qui, dans l'espace de trois ans, sont venus en France l'un après l'autre. Je lui demandai la raison de ce peu d'empressement. Il me répondit : Je n'aime, dans les scènes de la vie, que ce qui met les hommes dans un rapport simple et vrai les uns avec les autres. Je sais, par exemple, ce que c'est qu'un père et un fils, un amant et une maîtresse, un ami et un ami, un protecteur et un protégé, et même un acheteur et un vendeur, etc. ; mais ces visites produisant des scènes sans objet, où tout est comme réglé par l'étiquette, dont le dialogue est comme écrit d'avance, je n'en fais aucun cas. J'aime mieux un canevas italien, qui a du moins le mérite d'être joué à l'impromptu.

— M .... voyant, dans ces derniers temps, jusqu'à quel point l'opinion publique influoit sur les grandes affaires, sur les places, sur le choix des ministres, di-

soit à M. de L...., en faveur d'un homme qu'il vouloit voir arriver : Faites-nous, en sa faveur, un peu d'opinion publique.

— Je demandois à M. N..... pourquoi il n'alloit plus dans le monde. Il me répondit : C'est que je n'aime plus les femmes, et que je connois les hommes.

— M..... disoit de Sainte-F....., homme indifférent au mal et au bien, dénué de tout instinct moral : C'est un chien placé entre une pastille et un excrément, et ne trouvant d'odeur ni à l'une ni à l'autre.

— M..... avoit montré beaucoup d'insolence et de vanité, après une espèce de succès au théâtre ; c'étoit son premier ouvrage. Un de ses amis lui dit : Mon ami, tu sèmes les ronces devant toi ; tu les trouveras en repassant.

— La manière dont je vois distribuer l'éloge et le blâme, disoit M. de B...., donneroit au plus honnête homme l'envie d'être diffamé.

— Une mère, après un trait d'entêtement de son fils, disoit que les enfans étoient très-égoïstes. Oui, dit M....., en attendant qu'ils soient polis.

— On disoit à M..... : Vous aimez beaucoup la considération. Il répondit ce mot qui me frappa : Non, j'en ai pour moi ; ce qui m'attire quelquefois celle des autres.

— On compte cinquante-six violations de la foi publique, depuis Henri IV jusqu'au ministère du cardinal de Loménie inclusivement. M. D.... appliquoit aux fréquentes banqueroutes de nos rois ces deux vers de Racine :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise, et rarement gardée.

— On disoit à M...., académicien : Vous vous marierez quelque jour. Il répondit : J'ai tant plaisanté l'académie, et j'en suis ; j'ai toujours peur qu'il ne m'arrive la même chose pour le mariage.

— M.... disoit de mademoiselle...., qui n'étoit point vénale, n'écoutoit que son cœur, et restoit fidèle à l'objet de son choix : C'est une personne charmante, et qui vit le plus honnêtement qu'il est possible hors du mariage et du célibat.

— Un mari disoit à sa femme : Madame, cet homme a des droits sur vous, il vous a manqué devant moi ; je ne le souffrirai pas. Qu'il vous maltraite quand vous êtes seule ; mais, en ma présence, c'est me manquer à moi-même.

— J'étois à table à côté d'un homme qui me demanda si la femme qu'il avoit devant lui n'étoit pas la femme de celui qui étoit à côté d'elle. J'avois remarqué que celui-ci ne lui avoit pas dit un mot ; c'est ce qui me fit répondre à mon voisin : Monsieur, ou il ne la connoît pas, ou c'est sa femme.

— Je demandois à M. de.... s'il se marieroit. Je ne le crois pas, me disoit-il ; et il ajouta en riant : La femme qu'il me faudroit, je ne la cherche point, je ne l'évite même pas.

— Je demandois à M. de T.... pourquoi il négligeoit son talent, et paroissoit si complètement insensible à la gloire ; il me répondit ces propres paroles : *Mon amour-propre a péri dans le naufrage de l'intérêt que je prenois aux hommes.*

On disoit à un homme modeste : Il y a quelquefois

des fentes au boisseau sous lequel se cachent les vertus.

— M...., qu'on vouloit faire parler sur différens abus publics ou particuliers, répondit froidement : Tous les jours j'accrois la liste des choses dont je ne parle plus. Le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue.

— Je proposerois volontiers, disoit M. D...., je proposerois aux calomniateurs et aux méchans le traité que voici. Je dirois aux premiers : Je veux bien que l'on me calomnie, pourvu que, par une action ou indifférente ou même louable, j'aie fourni le fond de la calomnie; pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas; pourvu qu'on n'invente pas les faits en même temps que les circonstances; en un mot, pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois et du fond et de la forme. Je dirois aux méchans : Je trouve simple qu'on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque intérêt personnel; en un mot, qu'on ne me fasse pas du mal gratuitement, comme il arrive.

— On disoit d'un escrimeur adroit, mais poltron; spirituel et galant auprès des femmes, mais impuissant : Il manie très-bien le fleuret et la fleurette, mais le duel et la jouissance lui font peur.

— C'est bien mal fait, disoit M...., d'avoir laissé tomber le cocuage, c'est-à-dire, de s'être arrangé pour que ce ne soit plus rien. Autrefois, c'étoit un état dans le monde, comme de nos jours celui de joueur. A présent ce n'est plus rien du tout.

— M. de L...., connu pour misanthrope, me disoit

un jour, à propos de son goût pour la solitude : Il faut diablement aimer quelqu'un pour le voir.

— M.... aime qu'on dise qu'il est méchant, à peu près comme les jésuites n'étoient pas fâchés qu'on dît qu'ils assassinoient les rois. C'est l'orgueil qui veut régner par la crainte sur la foiblesse.

— Un célibataire qu'on pressoit de se marier répondit plaisamment : Je prie Dieu de me préserver des femmes aussi bien que je me préserverai du mariage.

— Un homme parloit du respect que mérite le public. Oui, dit M...., le respect qu'il obtient de la prudence. Tout le monde méprise les harangères ; cependant qui oseroit risquer de les offenser en traversant la halle ?

— Je demandois à M. R...., homme plein d'esprit et de talens, pourquoi il ne s'étoit nullement montré dans la révolution de 1789 ; il me répondit : C'est que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si méchans en particulier et pris un à un, que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, en public et pris collectivement.

— Il faut que ce qu'on appelle *la police* soit une chose bien terrible, disoit plaisamment madame de...., puisque les Anglais aiment mieux les voleurs et les assassins, et que les Turcs aiment mieux la peste.

— Ce qui rend le monde désagréable, me disoit M. de L...., ce sont les fripons, et puis les honnêtes gens ; de sorte que, pour que tout fût passable, il faudroit anéantir les uns, et corriger les autres. Il faudroit détruire l'enfer et recomposer le paradis.

— D.... s'étonnoit de voir M. de L...., homme très-

accrédité, échouer dans tout ce qu'il essayoit de faire pour un de ses amis. C'est que la foiblesse de son caractère anéantit la puissance de sa position. Celui qui ne sait pas ajouter sa volonté à sa force, n'a point de force.

— Quand madame de F.... a dit joliment une chose bien pensée, elle croit avoir tout fait; de façon que, si une de ses amies faisoit à sa place ce qu'elle a dit qu'il falloit faire, cela feroit à elles deux une philosophe. M. de..... disoit d'elle : Que quand elle a dit une jolie chose sur l'émétique, elle est toute surprise de n'être point purgée.

— Un homme d'esprit définissoit Versailles, un pays où, en descendant, il faut toujours paroître monter, c'est-à-dire, s'honorer de fréquenter ce qu'on méprise.

— M..... me disoit qu'il s'étoit toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : Parler toujours bien du sexe en général; louer celles qui sont aimables; se taire sur les autres; les voir peu; ne s'y fier jamais; et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit.

— Un philosophe me disoit qu'après avoir examiné l'ordre civil et politique des sociétés, il n'étudioit plus que les sauvages dans les livres des voyageurs, et les enfans dans la vie ordinaire.

— Madame de.... disoit de M. B.... : Il est honnête, mais médiocre et d'un caractère épineux : c'est comme la perche, blanche, saine; mais insipide et pleine d'arêtes.

— M..... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disoit là-dessus : Je ressemble à un homme qui, étant à cheval, et ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec elle.

— Je demandois à M..... pourquoi il avoit refusé plusieurs places ; il me répondit : Je ne veux rien de ce qui met un rôle à la place d'un homme.

— Ne voyez-vous pas, me disoit M..., que je ne suis rien que par l'opinion qu'on a de moi ; que lorsque je m'abaisse je perds de ma force, et que je tombe lorsque je descends ?

— C'est une chose bien extraordinaire que deux auteurs, pénétrés et panégyristes, l'un en vers, l'autre en prose, de l'amour immoral et libertin, Crébillon et Bernard, soient morts épris passionnément de deux filles. Si quelque chose est plus étonnant, c'est de voir l'amour sentimental posséder madame de Voyer jusqu'au dernier moment, et la passionner pour le vicomte de Noailles ; tandis que, de son côté, M. de Voyer a laissé deux cassettes pleines de lettres céladoniques copiées deux fois de sa main. Cela rappelle les poltrons, qui chantent pour déguiser leur peur.

— Qu'un homme d'esprit, disoit en riant M. de...., ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit ; mais sur sa femme ! il faut être bien bête.

— C'est un caractère curieux que celui de M. L.... : son esprit est plaisant et profond ; son cœur est fier et calme ; son imagination est douce, vive et même passionnée.

— Dans le monde, disoit M....., vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment; vos amis qui ne se soucient pas de vous, et vos amis qui vous haïssent.

— M..... disoit : Je ne sais pourquoi madame de L..... désire tant que j'aille chez elle; car quand j'ai été quelque temps sans y aller, je la méprise moins. On pourroit dire cela du monde en général.

— D...., misanthrope plaisant, me disoit, à propos de la méchanceté des hommes : Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second.

— On attribuoit à la philosophie moderne le tort d'avoir multiplié le nombre des célibataires; sur quoi M.... dit : Tant qu'on ne me prouvera pas que ce sont les philosophes qui se sont cotisés pour faire les fonds de mademoiselle Bertin, et pour élever sa boutique, je croirai que ce célibat pourroit bien avoir une autre cause.

— N.... disoit qu'il falloit toujours examiner si la liaison d'une femme et d'un homme est d'âme à âme, ou de corps à corps; si celle d'un particulier et d'un homme en place ou d'un homme de la cour, est de sentiment à sentiment, ou de position à position, etc.

— M. de.... disoit qu'il ne falloit rien lire, dans les séances publiques de l'académie française, par-delà ce qui est imposé par les statuts; et il motivoit son avis en disant : *En fait d'inutilités, il ne faut que le nécessaire.*

— M.... disoit que le désavantage d'être au-dessous des princes est richement compensé par l'avantage d'en être loin.

— On proposoit un mariage à M....; il répondit : Il y a deux choses que j'ai toujours aimées à la folie, ce sont les femmes et le célibat. J'ai perdu ma première passion, il faut que je conserve la seconde.

— La rareté d'un sentiment vrai fait que je m'arrête quelquefois dans les rues à regarder un chien ronger un os : c'est au retour de Versailles, Marli, Fontainebleau, disoit M. de...., que je suis plus curieux de ce spectacle.

— M. Thomas me disoit un jour : Je n'ai pas besoin de mes contemporains ; mais j'ai besoin de la postérité : il aimoit beaucoup la gloire. Beau résultat de philosophie, lui dis-je, de pouvoir se passer des vivans, pour avoir besoin de ceux qui ne sont pas nés !

— N..... disoit à M. Barthe : Depuis dix ans que je vous connois, j'ai toujours cru qu'il étoit impossible d'être votre ami ; mais je me suis trompé ; il y en auroit un moyen. — Et lequel ? — Celui de faire une parfaite abnégation de soi, et d'adorer sans cesse votre égoïsme.

— M. de R...... étoit autrefois moins dur et moins dénigrant qu'aujourd'hui ; il a usé toute son indulgence, et le peu qui lui en reste, il le garde pour lui.

— On proposoit à un célibataire de se marier. Il répondit par de la plaisanterie ; et comme il y avoit mis beaucoup d'esprit, on lui dit : Votre femme ne s'ennuieroit pas. Sur quoi il répondit : Si elle étoit jolie, sûrement elle s'amuseroit tout comme une autre.

— On accusoit M...... d'être misanthrope. Moi, dit-il, je ne le suis pas ; mais j'ai bien pensé l'être, et j'ai

vraiment bien fait d'y mettre ordre. — Qu'avez-vous fait pour l'empêcher ? — Je me suis fait solitaire.

— Il est temps, disoit M......, que la philosophie ait aussi son index, comme l'inquisition de Rome et de Madrid. Il faut qu'elle fasse une liste des livres qu'elle proscrit, et cette proscription sera plus considérable que celle de sa rivale. Dans les livres même qu'elle approuve en général, combien d'idées particulières ne condamneroit-elle pas comme contraires à la morale, et même au bon sens !

— Ce jour-là je fus très-aimable, point brutal, me disoit M. S......, qui étoit en effet l'un et l'autre.

— M...... me dit un jour plaisamment, à propos des femmes et de leurs défauts : Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connoître : il n'y a pas de milieu.

— M......, qui venoit de publier un ouvrage qui avoit beaucoup réussi, étoit sollicité d'en publier un second, dont ses amis faisoient grand cas. Non, dit-il, il faut laisser à l'envie le temps d'essuyer son écume.

— M......, jeune homme, me demandoit pourquoi madame de B...... avoit refusé son hommage qu'il lui offroit, pour courir après celui de M. de L......, qui sembloit se refuser à ses avances. Je lui dis : Mon cher ami, Gênes, riche et puissante, a offert sa souveraineté à plusieurs rois qui l'ont refusée, et on a fait la guerre pour la Corse, qui ne produit que des châtaignes, mais qui étoit fière et indépendante.

— Un des parens de M. de Vergennes lui demandoit pourquoi il avoit laissé arriver au ministère de Paris le baron de Breteuil, qui étoit dans le cas de lui succéder.

C'est que, dit-il, c'est un homme qui, ayant toujours vécu dans le pays étranger, n'est pas connu ici ; c'est qu'il a une réputation usurpée ; que quantité de gens le croient digne du ministère : il faut les détromper, le mettre en évidence, et faire voir ce que c'est que le baron de Breteuil.

— On reprochoit à M. L......, homme de lettres, de ne plus rien donner au public. Que voulez-vous qu'on imprime, dit-il, dans un pays où l'almanach de Liége est défendu de temps en temps ?

— M...... disoit de M. de la Reynière, chez qui tout le monde va pour sa table, et qu'on trouve très-ennuyeux : On le mange, mais on ne le digère pas.

— M. de F......, qui avoit vu à sa femme plusieurs amans, et qui avoit toujours joui de temps en temps de ses droits d'époux, s'avisa un soir de vouloir en profiter. Sa femme s'y refuse. Eh quoi ! lui dit-elle, ne savez-vous pas que je suis en affaire avec M...... ? — Belle raison, dit-il ! ne m'avez-vous pas laissé mes droits quand vous aviez L......, S......, N......, B......, T...... ? — Oh ! quelle différence ! étoit-ce de l'amour que j'avois pour eux ! Rien, pures fantaisies ; mais avec M...... c'est un sentiment : c'est à la vie et à la mort. — Ah ! je ne savois pas cela ; n'en parlons plus. Et en effet tout fut dit. M. de R......, qui entendoit conter cette histoire, s'écria : Mon Dieu ! que je vous remercie d'avoir amené le mariage à produire de pareilles gentillesses !

— Mes ennemis ne peuvent rien contre moi, disoit M...... ; car ils ne peuvent m'ôter la faculté de bien penser, ni celle de bien faire.

— Je demandois à M...... s'il se marieroit. Il me répondit : Pourquoi faire? Pour payer au roi de France la capitation et les trois vingtièmes après ma mort?

— M. de...... demandoit à l'évêque de...... une maison de campagne où il n'alloit jamais. Celui-ci lui répondit : Ne savez-vous pas qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille point et où l'on croie que l'on seroit heureux si on y alloit? M. de......, après un instant de silence, répondit : Cela est vrai, et c'est ce qui a fait la fortune du paradis.

— Milton, après le rétablissement de Charles II, étoit dans le cas de reprendre une place très-lucrative qu'il avoit perdue ; sa femme l'y exhortoit ; il lui répondit : Vous êtes femme, et vous voulez avoir un carrosse ; moi, je veux vivre et mourir en honnête homme.

— Je pressois M. de L...... d'oublier les torts de M. de B...... qui l'avoit autrefois obligé ; il me répondit : Dieu a recommandé le pardon des injures ; il n'a point recommandé celui des bienfaits.

— M...... me disoit : Je ne regarde le roi de France que comme le roi d'environ cent mille hommes ; auxquels il partage et sacrifie la sueur, le sang et les dépouilles de vingt-quatre millions neuf cent mille hommes, dans des proportions déterminées par les idées féodales, militaires, antimorales et antipolitiques qui avilissent l'Europe depuis vingt siècles.

M. de Calonne, voulant introduire des femmes dans son cabinet, trouva que la clef n'entroit point dans la serrure. Il lâcha un f..... d'impatience ; et, sentant sa faute : Pardon, mesdames ! dit-il ; j'ai fait bien des af-

faires dans ma vie, et j'ai vu qu'il n'y a qu'un mot qui serve. En effet, la clef entra tout de suite.

— Je demandois à M...... pourquoi, en se condamnant à l'obscurité, il se déroboit au bien qu'on pouvoit lui faire. Les hommes, me dit-il, ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli.

— M. de.... promettoit je ne sais quoi à M. L...., et juroit foi de gentilhomme; celui-ci lui dit : Si cela vous est égal, ne pourriez-vous pas dire foi d'honnête homme?

— Le fameux Ben-Jonhson disoit que tous ceux qui avoient pris les muses pour femmes étoient morts de faim, et que ceux qui les avoient prises pour maîtresses s'en étoient fort bien trouvés. Cela revient assez à ce que j'ai ouï dire à Diderot, qu'un homme de lettres sensé pouvoit être l'amant d'une femme qui fait un livre; mais ne devoit être le mari que de celle qui sait faire une chemise. Il y a mieux que tout cela : c'est de n'être ni l'amant de celle qui fait un livre, ni le mari d'aucune.

— J'espère qu'un jour, disoit M......, au sortir de l'assemblée nationale présidée par un juif, j'assisterai au mariage d'un catholique séparé par divorce de sa première femme luthérienne, et épousant une jeune anabaptiste; qu'ensuite nous irons dîner chez le curé, qui nous présentera sa femme, jeune personne de la religion anglicane, qu'il aura lui-même épousée en secondes noces, étant veuf d'une calviniste.

— Ce n'est pas, me disoit M. de M......, un homme très-vulgaire, que celui qui dit à la fortune : Je ne veux de toi qu'à telle condition; tu subiras le joug que je veux

t'imposer; et qui dit à la gloire: Tu n'es qu'une fille à qui je veux bien faire quelques caresses, mais que je repousserai si tu en risques avec moi de trop familières et qui ne me conviennent pas. C'étoit lui-même qu'il peignoit; et tel est en effet son caractère.

— On disoit d'un courtisan léger, mais non corrompu: Il a pris de la poussière dans le tourbillon; mais il n'a pas pris de tache dans la boue.

— M...... disoit qu'il falloit qu'un philosophe commençât par avoir le bonheur des morts, celui de ne pas souffrir et d'être tranquille; puis celui des vivans, de penser, sentir et s'amuser.

— M. de Vergennes n'aimoit point les gens de lettres, et on remarqua qu'aucun écrivain distingué n'avoit fait des vers sur la paix de 1783; sur quoi quelqu'un disoit: Il y en a deux raisons; il ne donne rien aux poëtes et ne prête pas à la poésie.

— Je demandois à M.... quelle étoit sa raison de refuser un mariage avantageux? Je ne veux point me marier, dit-il, dans la crainte d'avoir un fils qui me ressemble. Comme j'étois surpris, vu que c'est un très-honnête homme: Oui, dit-il, oui, dans la crainte d'avoir un fils qui, étant pauvre comme moi, ne sache ni mentir, ni flatter, ni ramper, et ait à subir les mêmes épreuves que moi.

— Une femme parloit emphatiquement de sa vertu, et ne vouloit plus, disoit-elle, entendre parler d'amour. Un homme d'esprit dit là-dessus: A quoi bon cette forfanterie? ne peut-on pas trouver un amant sans dire tout cela?

— Dans le temps de l'assemblée des notables, un homme vouloit faire parler le perroquet de madame de.... Ne vous fatiguez pas, lui dit-elle, il n'ouvre jamais le bec. — Comment avez-vous un perroquet qui ne dit mot? Ayez-en un qui dise au moins : *Vive le roi!* Dieu m'en préserve, dit-elle : un perroquet disant vive le roi! je ne l'aurois plus; on en auroit fait un notable.

— Un malheureux portier, à qui les enfans de son maître refusèrent de payer un legs de mille livres, qu'il pouvoit réclamer par justice, me dit : Voulez-vous, monsieur, que j'aille plaider contre les enfans d'un homme que j'ai servi vingt-cinq ans, et que je sers eux-mêmes depuis quinze? Il se faisoit, de leur injustice même, une raison d'être généreux à leur égard.

— On demandoit à M...., pourquoi la nature avoit rendu l'amour indépendant de notre raison. C'est, dit-il, parce que la nature ne songe qu'au maintien de l'espèce; et, pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre sottise. Qu'étant ivre, je m'adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien rempli que si j'eusse obtenu Clarisse après deux ans de soins; au lieu que ma raison me sauveroit de la servante, de la fille, et de Clarisse même peut-être. A ne consulter que la raison, quel est l'homme qui voudroit être père et se préparer tant de soucis pour un long avenir? Quelle femme, pour une épilepsie de quelques minutes, se donneroit une maladie d'une année entière? La nature, en nous dérobant à notre raison, assure mieux son empire; et voilà pourquoi

elle a mis de niveau sur ce point Zénobie et sa fille de basse-cour, Marc-Aurèle et son palefrenier.

M.... est un homme mobile, dont l'âme est ouverte à toutes les impressions, dépendant de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, ayant une larme prête pour la belle action qu'on lui raconte, et un sourire pour le ridicule qu'un sot essaie de jeter sur elle.

— M.... prétend que le monde le plus choisi est entièrement conforme à la description qui lui fut faite d'un mauvais lieu, par une jeune personne qui y logeoit. Il la rencontre au Vauxhall; il s'approche d'elle, et lui demande en quel endroit on pourroit la voir seule pour lui confier quelques petits secrets. Monsieur, dit-elle, je demeure chez madame.... C'est un lieu très-honnête, où il ne va que des gens comme il faut, la plupart en carrosse; une porte cochère, un joli salon où il y a des glaces et un beau lustre. On y soupe quelquefois et on est servi en vaisselle plate. — Comment donc, mademoiselle! j'ai vécu en bonne compagnie, et je n'ai rien vu de mieux que cela. — Ni moi non plus, qui ai pourtant habité presque toutes ces sortes de maisons. M.... reprenoit toutes les circonstances, et faisoit voir qu'il n'y en avoit pas une qui ne s'appliquât au monde tel qu'il est.

— M.... jouit excessivement des ridicules qu'il peut saisir et apercevoir dans le monde. Il paroît même charmé lorsqu'il voit quelqu'injustice absurde; des places données à contre-sens; des contradictions ridicules dans la conduite de ceux qui gouvernent; des scandales de toute espèce que la société offre trop souvent. D'abord

j'ai cru qu'il étoit méchant; mais, en le fréquentant davantage, j'ai démêlé à quel principe appartient cette étrange manière de voir; c'est un sentiment honnête, une indignation vertueuse qui l'a rendu long-temps malheureux, et à laquelle il a substitué une habitude de plaisanterie, qui voudroit n'être que gaie, mais qui, devenant quelquefois amère et *sarcasmatique*, dénonce la source dont elle part.

— Les amitiés de N.... ne sont autre chose que le rapport de ses intérêts avec ceux de ses prétendus amis. Ses amours ne sont que le produit de quelques bonnes digestions. Tout ce qui est au-dessus ou au-delà n'existe point pour lui. Un mouvement noble et désintéressé en amitié, un sentiment délicat lui paroissent une folie non moins absurde que celle qui fait mettre un homme aux Petites-Maisons.

— M. de Ségur ayant publié une ordonnance qui obligeoit à ne recevoir dans le corps de l'artillerie que des gentilshommes, et d'une autre part cette fonction n'admettant que des gens instruits, il arriva une chose plaisante: c'est que l'abbé Bossut, examinateur des élèves, ne donna d'attestation qu'à des roturiers, et Cherin, qu'à des gentilshommes. Sur une centaine d'élèves, il n'y en eut que quatre ou cinq qui remplirent les deux conditions.

— M. de L.... me disoit, relativement au plaisir des femmes, que lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, et qu'en ce genre celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. Pour moi, dit-il, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre

de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque.

— Un homme de lettres à qui un grand seigneur faisoit sentir la supériorité de son rang, lui dit : Monsieur le duc, je n'ignore pas ce que je dois savoir; mais je sais aussi qu'il est plus aisé d'être au-dessus de moi qu'à côté.

— Madame de L.... est coquette avec illusion, en se trompant elle-même. Madame de B.... l'est sans illusion, et il ne faut pas la chercher parmi les dupes qu'elle fait.

— Le maréchal de Noailles avoit un procès au parlement avec un de ses fermiers. Huit à neuf conseillers se récusèrent, disant tous : En qualité de parent de M. de Noailles; et ils l'étoient en effet au *huitantième* degré. Un conseiller, nommé M. Hurson, trouvant cette vanité ridicule, se leva, disant : Je me récuse aussi. Le premier président lui demanda en quelle qualité. Il répondit : Comme parent du fermier.

— Madame de...., âgée de soixante-cinq ans, ayant épousé M...., âgé de vingt-deux, quelqu'un dit que c'étoit le mariage de Pyrame et de Baucis.

— M...., à qui on reprochoit son indifférence pour les femmes, disoit : Je puis dire sur elles ce que madame de C.... disoit sur les enfans : J'ai dans la tête un fils dont je n'ai pu accoucher. J'ai dans l'esprit une femme *comme il y en a peu*, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup : j'ai bien des obligations à cette femme-là.

— Ce qui me paroît le plus comique dans le monde

civil, disoit M...., c'est le mariage, c'est l'état de mari; ce qui me paroît le plus ridicule dans le monde politique, c'est la royauté, c'est le métier de roi. Voilà les deux choses qui m'égaient le plus : ce sont les deux sources intarissables de mes plaisanteries. Ainsi, qui me marieroit et me feroit roi, m'ôteroit à la fois une partie de mon esprit et de ma gaîté.

— On avisoit dans une société aux moyens de déplacer un mauvais ministre, déshonoré par vingt turpitudes. Un de ses ennemis connus dit tout-à-coup : Ne pourroit-on pas lui faire faire quelque opération raisonnable, quelque chose d'honnête pour le faire chasser?

— Que peuvent pour moi, disoit M...., les grands et les princes? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse ou m'ôter ma pensée, dont l'usage me console de tout?

— Madame de.... disoit un jour à M.... : Je ne saurois être à ma place dans votre esprit, parce que j'ai beaucoup vu pendant quelque temps M. d'Ur..... Je vais vous en dire la raison, qui est en même temps ma meilleure excuse. Je couchois avec lui; et je hais si fort la mauvaise compagnie, qu'il n'y avoit qu'une pareille raison qui pût me justifier à mes yeux, et, je m'imagine, aux vôtres.

— M. de B.... voyoit madame de L.... tous les jours; le bruit courut qu'il alloit l'épouser. Sur quoi il dit à l'un de ses amis : Il y a peu d'hommes qu'elle n'épousât pas plus volontiers que moi, et réciproquement. Il seroit bien étrange que, dans quinze ans d'amitié,

nous n'eussions pas vu combien nous sommes antipathiques l'un à l'autre.

— L'illusion, disoit M...., ne fait d'effet sur moi, relativement aux personnes que j'aime, que celui d'un verre sur un pastel. Il adoucit les traits sans changer les rapports ni les proportions.

— On agitoit dans une société la question : Lequel étoit plus agréable de donner ou de recevoir ? Les uns prétendoient que c'étoit de donner ; d'autres, que, quand l'amitié étoit parfaite, le plaisir de recevoir étoit peut-être aussi délicat et plus vif. Un homme d'esprit, à qui on demanda son avis, dit : Je ne demanderai pas lequel des deux plaisirs est le plus vif; mais je préférerois celui de donner ; il m'a semblé qu'au moins il étoit le plus durable, et j'ai toujours vu que c'étoit celui des deux dont on se souvenoit plus long-temps.

— Les amis de M.... vouloient plier son caractère à leurs fantaisies, et, le trouvant toujours le même, disoient qu'il étoit incorrigible. Il leur répondit : Si je n'étois pas incorrigible, il y a bien long-temps que je serois corrompu.

— Je me refuse, disoit M...., aux avances de M. de B...., parce que j'estime assez peu les qualités pour lesquelles il me recherche, et que s'il savoit les qualités pour lesquelles je m'estime, il me fermeroit sa porte.

— On reprochoit à M. de.... d'être le médecin *Tant-Pis*. Cela vient, répondit-il, de ce que j'ai vu enterrer tous les malades du médecin *Tant-Mieux*. Au moins, si les miens meurent, on n'a point à me reprocher d'être un sot.

— Un homme qui avoit refusé d'avoir madame de S...., disoit : A quoi sert l'esprit, s'il ne sert à n'avoir point madame de....?

— M. Joli de Fleuri, contrôleur-général en 1781, a dit à mon ami, M. B.... : Vous parlez toujours de nation ; il n'y a point de nation. Il faut dire le peuple ; le peuple que nos plus anciens publicistes définissent : *Peuple serf, corvéable et taillable à merci et miséricorde.*

— On offroit à M.... une place lucrative qui ne lui convenoit pas; il répondit : Je sais qu'ou vit avec de l'argent; mais je sais aussi qu'il ne faut pas vivre pour de l'argent.

— Quelqu'un disoit d'un homme très-personnel : Il brûleroit votre maison pour se faire cuire deux œufs.

— Le duc de...., qui avoit autrefois de l'esprit, qui recherchoit la conversation des honnêtes gens, s'est mis, à cinquante ans, à mener la vie d'un courtisan ordinaire. Ce métier et la vie de Versailles lui conviennent dans la décadence de son esprit, comme le jeu convient aux vieilles femmes.

— Un homme, dont la santé s'étoit rétablie en assez peu de temps et à qui on en demandoit la raison, répondit : C'est que je compte avec moi, au lieu qu'auparavant je comptois sur moi.

— Je crois, disoit M...., sur le duc de...., que son nom est son plus grand mérite, et qu'il a toutes les vertus qui se font dans une parcheminerie.

— On accusoit un jeune homme de la cour d'aimer les filles avec fureur. Il y avoit là plusieurs femmes

honnêtes et considérables avec qui cela pouvoit le brouiller. Un de ses amis, qui étoit présent, répondit : Exagération ! méchanceté ! il a aussi des femmes.

— M...., qui aimoit beaucoup les femmes, me disoit que leur commerce lui étoit nécessaire, pour tempérer la sévérité de ses pensées, et occuper la sensibilité de son âme. J'ai, disoit-il, du Tacite dans la tête, et du Tibulle dans le cœur.

— M. de L.... disoit qu'on auroit dû appliquer au mariage la police relative aux maisons, qu'on loue par un bail pour trois, six et neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison, si elle vous convient.

— La différence qu'il y a de vous à moi, me disoit M...., c'est que vous avez dit à tous les masques : Je vous connois; et moi je leur ai laissé l'espérance de me tromper. Voilà pourquoi le monde m'est plus favorable qu'à vous. C'est un bal dont vous avez détruit l'intérêt pour les autres, et l'amusement pour vous-même.

— Quand M. de R.... a passé une journée sans écrire, il répète le mot de Titus : J'ai perdu un jour.

— L'homme, disoit M...., est un sot animal, si j'en juge par moi.

— M.... avoit, pour exprimer le mépris, une formule favorite : C'est l'avant-dernier des hommes. Pourquoi l'avant-dernier? lui demandoit-on. — Pour ne décourager personne; car il y a presse.

— Au physique, disoit M...., homme d'une santé délicate et d'un caractère très-fort, je suis le roseau qui plie et ne rompt pas; au moral, je suis au contraire le

chêne qui rompt et qui ne plie point. *Homo interior totus nervus*, dit Vanhelmont.

— J'ai connu, me disoit M. de L...., âgé de quatre-vingt-onze ans, des hommes qui avoient un caractère grand, mais sans pureté; d'autres qui avoient un caractère pur, mais sans grandeur.

— M. de C.... avoit reçu un bienfait de M. d'A....; celui-ci avoit recommandé le secret. Il fut gardé. Plusieurs années après, ils se brouillèrent; alors M. de C.... révéla le secret du bienfait qu'il avoit reçu. M. T...., leur ami commun, instruit, demanda à M. de C.... la raison de cette apparente bizarrerie. Celui-ci répondit: J'ai tu son bienfait tant que je l'ai aimé. Je parle, parce que je ne l'aime plus. C'étoit alors son secret; à présent, c'est le mien.

— M.... disoit du prince de Beauveau, grand puriste: Quand je le rencontre dans ses promenades du matin, et que je passe dans l'ombre de son cheval (il se promène souvent à cheval pour sa santé), j'ai remarqué que je ne fais pas une faute de français de toute la journée.

— N.... disoit qu'il s'étonnoit toujours de ces festins meurtriers qu'on se donne dans le monde. Cela se concevroit entre parens qui héritent les uns des autres; mais, entre amis qui n'héritent pas, quel peut en être l'objet?

— J'ai vu, disoit M...., peu de fiertés dont j'aie été content. Ce que je connois de mieux en ce genre, c'est celle de Satan dans le *Paradis perdu*.

— Le bonheur, disoit M...., n'est pas chose aisée. Il

est très-difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs.

— On engageoit M. de.... à quitter une place, dont le titre seul faisoit sa sûreté contre des hommes puissans; il répondit : On peut couper à Samson sa chevelure; mais il ne faut pas lui conseiller de prendre perruque.

— On disoit que M.... étoit peu sociable : Oui, dit un de ses amis, il est choqué de plusieurs choses qui dans la société choquent la nature.

— On faisoit la guerre à M.... sur son goût pour la solitude; il répondit : C'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux d'autrui.

— M. de...., se prétendant ami de M. Turgot, alla faire compliment à M. de Maurepas, d'être délivré de M. Turgot.

Ce même ami de M. Turgot fut un an sans le voir après sa disgrâce; et M. Turgot ayant eu besoin de le voir, il lui donna un rendez-vous, non chez M. Turgot, non chez lui-même, mais chez Duplessis, au moment où il se faisoit peindre.

Il eut depuis la hardiesse de dire à M. Bert...., qui n'étoit parti de Paris que huit jours après la mort de M. Turgot : Moi, qui ai vu M. Turgot dans tous les momens de sa vie, moi, son ami intime, et qui lui ai fermé les yeux.

Il n'a commencé à braver M. Nek...., que quand celui-ci fut très-mal avec M. de Maurepas, et à sa chute, il alla dîner chez Sainte-Foix avec Bourboulon, ennemis de Nek...., qu'il méprisoit tous les deux.

Il a passé sa vie à médire de M. de Calonne, qu'il a

fini par loger; de M. de Vergennes, qu'il n'a cessé de capter, par le moyen d'Hérin qu'il a ensuite mis à l'écart; il lui a substitué dans son amitié Renneval, dont il s'est servi pour faire faire un traitement très-considérable à M. Dornano, nommé pour présider à la démarcation des limites de France et d'Espagne.

Incrédule, il fait maigre les vendredis et samedis à tout hasard. Il s'est fait donner cent mille livres du roi pour payer les dettes de son frère, et a eu l'air de faire de son propre argent tout ce qu'il a fait pour lui, comme frais pour son logement du Louvre, etc. Nommé tuteur du petit Bart...., à qui sa mère avoit donné cent mille écus par testament, au préjudice de sa sœur, madame de Verg...., il a fait une assemblée de famille, dans laquelle il a engagé le jeune homme à renoncer à son legs, à déchirer le testament; et, à la première faute de jeune homme qu'a faite son pupille, il s'est débarrassé de la tutelle.

— On se souvient encore de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, Le Tellier-Louvois, sur son rang et sur sa naissance. On sait combien, de son temps, elle étoit célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra toute entière le plus plaisamment. Le duc d'A...., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement de Berri, alloit à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisoit un froid très-aigu. On lui dit qu'il falloit deux heures pour la remettre en état. Il vit un relai et demanda pour qui c'étoit : on lui dit que c'étoit pour l'archevêque de Reims qui alloit à Versailles aussi. Il

envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un, auquel il recommanda de ne point paroître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on atteloit, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui demander une place pour un honnête homme, dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. Quel homme est-ce? dit l'archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut? — Je le crois, monseigneur; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu honnête? est-il bien mis? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t-en le savoir. *Le domestique va et revient.* Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. *Le laquais va et revient.* Oui, monseigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure, qu'il vienne, nous verrons ce que c'est. Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de Saint-Louis. Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre; mais je ne pouvois donner une place dans ma voiture à un homme de rien : vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois? — Oui, monseigneur. — Et vous allez à Versailles? — Oui, monseigneur. — Dans les bureaux apparemment? — Non; je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier.... Qui? M. de Louvois? — Non, monseigneur, le roi. — Le roi! (*Ici l'archevêque se*

recule et fait un peu de place.) — Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente? — Non, monseigneur, c'est une longue histoire. — Contez toujours. — C'est qu'il y a deux ans, j'ai marié ma fille à un homme peu riche (*l'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture*), mais d'un très-grand nom (*l'archevêque rec de la place*). Le duc continue : Sa majesté avoit bien voulu s'intéresser à ce mariage.... (*l'archevêque fait beaucoup de place*) et avoit même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaqueroit. — Comment donc? Un petit gouvernement sans doute! De quelle ville? — Ce n'est pas d'une ville, monseigneur, c'est d'une province. — D'une province, monsieur! crie l'archevêque, en reculant dans l'angle de sa voiture; d'une province! — Oui, et il va y en avoir un de vaquant. — Lequel donc? — Le mien, celui de Berri, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi! monsieur.... vous êtes gouverneur de....? Vous êtes donc le duc de....? *et il veut descendre de sa voiture*... Mais, M. le duc, que ne parliez-vous? Mais cela est incroyable! Mais à quoi m'exposez-vous! Pardon de vous avoir fait attendre.... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas, ... Je suis bien heureux encore d'avoir cru, sur votre parole, que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans l'être! Et puis ce d'Hosier est un fripon. Ah! M. le duc, je suis confus. — Remettez-vous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais, il s'est contenté de vous dire que j'étois un honnête homme; pardonnez à d'Hozier, qui vous exposoit à recevoir dans

votre voiture un vieux militaire non titré ; et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carosse.

— Louis XIV, voulant envoyer en Espagne un portrait du duc de Bourgogne, le fit faire par Coypel, et, voulant en retenir un pour lui-même, chargea Coypel d'en faire faire une copie. Les deux tableaux furent exposés en même temps dans la galerie : il étoit impossible de les distinguer. Louis XIV, prévoyant qu'il alloit se trouver dans cet embarras, prit Coypel à part, et lui dit : Il n'est pas décent que je me trompe en cette occasion ; dites-moi de quel côté est le tableau original. Coypel le lui indiqua, et Louis XIV, repassant, dit : La copie et l'original sont si semblables qu'on pourroit s'y méprendre ; cependant on peut voir avec un peu d'attention que celui-ci est l'original.

— Au Pérou, il n'étoit permis qu'aux nobles d'étudier. Les nôtres pensent différemment.

— M.... disoit d'un sot sur lequel il n'y a pas de prise : C'est une cruche sans anse.

— Henri IV fut un grand roi : Louis XIV fut le roi d'un beau règne. Ce mot de Voisenon passe sa portée ordinaire.

— Le feu prince de Conti, ayant été très-maltraité de paroles par Louis XV, conta cette scène désagréable à son ami le lord Tirconnel à qui il demandoit conseil. Celui-ci, après avoir rêvé, lui dit naïvement : Monseigneur, il ne seroit pas impossible de vous venger, si vous aviez de l'argent et de la considération.

— Le roi de Prusse, qui ne laisse pas d'avoir em-

ployé son temps, dit qu'il n'y a peut-être pas d'homme qui ait fait la moitié de ce qu'il auroit pu faire.

— Messieurs Montgolfier, après leur superbe découverte des aérostats, sollicitoient à Paris un bureau de tabac pour un de leurs parens; leur demande éprouvoit mille difficultés de la part de plusieurs personnes et entr'autres de M. de Colonia de qui dépendoit le succès de l'affaire. Le comte d'Antraigues, ami des Montgolfier, dit à M. de Colonia : Monsieur, s'ils n'obtiennent pas ce qu'ils demandent, j'imprimerai ce qui s'est passé à leur égard en Angleterre, et ce qui, grâce à vous, leur arrive en France dans ce moment-ci. — Et que s'est-il passé en Angleterre? — Le voici, écoutez: M. Étienne Montgolfier est allé en Angleterre l'année dernière. Il a été présenté au roi qui lui a fait un grand accueil, et l'a invité à lui demander quelque grâce. M. Montgolfier répondit au lord Sidney, qu'étant étranger, il ne voyoit pas ce qu'il pouvoit demander. Le lord le pressa de faire une demande quelconque. Alors M. Montgolfier se rappela qu'il avoit à Quebec un frère prêtre et pauvre; il dit qu'il souhaiteroit bien qu'on lui fît avoir un petit bénéfice de cinquante guinées. Le lord répondit que cette demande n'étoit digne ni de messieurs Montgolfier, ni du roi, ni du ministre. Quelque temps après, l'évêché de Quebec vint à vaquer; le lord Sidney le demanda au roi qui l'accorda, en ordonnant au duc de Glocester de cesser la sollicitation qu'il faisoit pour un autre. Ce ne fut point sans peine que messieurs Montgolfier obtinrent que cette bonté du roi n'eût de moins grands effets. — Il y

à loin de là au bureau de tabac refusé en France.

— On parloit de la dispute sur la préférence qu'on devoit donner, pour les inscriptions, à la langue latine ou à la langue française. Comment peut-il y avoir une dispute sur cela, dit M. B....? — Vous avez bien raison, dit M. T....? — Sans doute, reprit M. B.... c'est la langue latine, n'est-il pas vrai? — Point du tout, dit M. T...., c'est la langue française.

— Comment trouvez-vous M. de...? Je le trouve très-aimable; je ne l'aime point du tout. L'accent dont le dernier mot fut dit, marquoit très-bien la différence de l'homme aimable et de l'homme digne d'être aimé.

— Le moment où j'ai renoncé à l'amour, disoit M...., le voici : c'est lorsque les femmes ont commencé à dire : M...., je l'aime beaucoup, je l'aime de tout mon cœur, etc. Autrefois, ajoutoit-il, quand j'étois jeune, elles disoient : M...., je l'estime infiniment, c'est un jeune homme bien honnête.

— Je hais si fort le despotisme, disoit M...., que je ne puis souffrir le mot *ordonnance* du médecin.

— Un homme étoit abandonné des médecins; on demanda à M. Tronchin s'il falloit lui donner le viatique. Cela est bien colant, répondit-il.

— Quand l'abbé de Saint-Pierre approuvoit quelque chose, il disoit : Ceci est bon, pour moi, quant à présent. Rien ne peint mieux la variété des jugemens humains, et la mobilité du jugement de chaque homme.

— Avant que mademoiselle Clairon eût établi le cos-

tume au Théâtre-Français, on ne connoissoit pour le théâtre tragique qu'un seul habit qu'on appeloit l'habit à la romaine, et avec lequel on jouoit les pièces grecques, américaines, espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume, et fit faire un habit grec pour jouer Oreste d'*Andromaque*. Dauberval arrive dans la loge de Lékain au moment que le tailleur de la comédie apportoit l'habit d'Oreste. La nouveauté de cet habit frappa Dauberval qui demanda ce que c'étoit. Cela s'appelle un habit à la grecque, dit Lekain. Ah! qu'il est beau, reprend Dauberval! le premier habit à la romaine dont j'aurai besoin, je le ferai faire à la grecque.

— M... disoit qu'il y avoit tels ou tels principes excellens pour tel ou tel caractère ferme et vigoureux, et qui ne vaudroient rien pour des caractères d'un ordre inférieur. Ce sont les armes d'Achille qui ne peuvent convenir qu'à lui, et sous lesquelles Patrocle lui-même est opprimé.

— Après le crime et le mal faits à dessein, il faut mettre les mauvais effets des bonnes intentions, les bonnes actions nuisibles à la société publique, comme le bien fait aux méchans, les sottises de la bonhomie, les abus de la philosophie appliquée mal à propos, la maladresse en servant ses amis, les fausses applications des maximes utiles ou honnêtes, etc.

— La nature, en nous accablant de tant de misère et en nous donnant un attachement invincible pour la vie, semble en avoir agi avec l'homme comme un incendiaire qui mettroit le feu à notre maison après avoir po-

sé des sentinelles à notre porte. Il faut que le danger soit bien grand pour nous obliger à sauter par la fenêtre.

— Les ministres en place s'avisent quelquefois, lorsque par hasard ils ont de l'esprit, de parler du temps où ils ne seront plus rien. On en est communément la dupe, et l'on s'imagine qu'ils croient ce qu'ils disent. Ce n'est de leur part qu'un trait d'esprit. Ils sont comme les malades qui parlent souvent de leur mort, et qui n'y croient pas, comme on peut le voir par d'autres mots qui leur échappent.

— On disoit à Delon, médecin mesmériste : Eh bien ! M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir. Vous avez, dit-il, été absent, vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri.

— On disoit de M...., qui se créoit des chimères tristes et qui voyoit tout en noir : Il fait des cachots en Espagne.

— L'abbé Dangeau, de l'académie française, grand puriste, travailloit à une grammaire et ne parloit d'autre chose. Un jour on se lamentoit devant lui sur les malheurs de la dernière campagne (c'étoit pendant les dernières années de Louis XIV). Tout cela n'empêche pas, dit-il, que je n'aie dans ma cassette deux mille verbes français bien conjugués.

— Un gazetier mit dans sa gazette : Les uns disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant ; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre.

— Le vieux d'Arnoncour avoit fait un contrat de

douze cents livres de rente à une fille, pour tout le temps qu'il en seroit aimé. Elle se sépara de lui étourdiment, et se lia avec un jeune homme qui, ayant vu ce contrat, se mit en tête de le faire revivre. Elle réclama en conséquence les quartiers échus depuis le dernier paiement, en lui faisant signifier, sur papier timbré, qu'elle l'aimoit toujours.

— Un marchand d'estampes vouloit (le 25 juin) vendre cher le portrait de madame Lamotte (fouettée et marquée le 21), et donnoit pour raison que l'estampe étoit avant la lettre.

— Massillon étoit fort galant. Il devint amoureux de madame de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné. Cette dame aimoit beaucoup le style soigné, et ce fut pour lui plaire qu'il mit tant de soin à composer ses *Synodes*, un de ses meilleurs ouvrages. Il logeoit à l'Oratoire et devoit être rentré à neuf heures; madame de Simiane soupoit à sept par complaisance pour lui. Ce fut à l'un de ces soupers tête-à-tête qu'il fit une chanson très-jolie, dont j'ai retenu la moitié d'un couplet:

. . . .

Aimons-nous tendrement, Elvire :
Ceci n'est qu'une chanson
Pour qui voudroit en médire;
Mais, pour nous, c'est tout de bon.

— On demandoit à madame de Rochefort, si elle auroit envie de connoître l'avenir : Non, dit-elle, il ressemble trop au passé.

— On pressoit l'abbé Vatri de solliciter une place vacante au Collége-Royal. Nous verrons cela, dit-il, et

ne sollicita point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l'abbé court chez lui : Eh bien ! voilà comme vous êtes ! vous n'avez point voulu solliciter la place, elle est donnée. Elle est donnée, reprit-il ! eh bien ! je vais la demander. — Êtes-vous fou ? — Parbleu ! non ; j'avois cent concurrens, je n'en ai plus qu'un. Il demanda la place, et l'obtint.

— Madame...., tenant un bureau d'esprit, disoit de L... : Je n'en fais pas grand cas ; il ne vient pas chez moi.

— L'abbé de Fleury avoit été amoureux de madame la maréchale de Noailles, qui le traita avec mépris. Il devint premier ministre ; elle eut besoin de lui, et il lui rappela ses rigueurs. Ah ! monseigneur, lui dit naïvement la maréchale, qui l'auroit pu prévoir !

— M. le duc de Chabot ayant fait peindre une Renommée sur son carrosse, on lui appliqua ces vers :

Votre prudence est endormie
De loger magnifiquement
Et de traiter superbement
Votre plus cruelle ennemie.

— Un médecin de village alloit visiter un malade au village prochain. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se désennuyer. Un paysan le rencontra, et lui demanda où il alloit. — Voir un malade. — Avez-vous peur de le manquer ?

— Une fille, étant à confesse, dit : Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme. Estimé ! combien de fois ? demanda le père.

— Un homme étant à l'extrémité, un confesseur alla le voir, et lui dit : Je viens vous exhorter à mourir. Et moi, répondit l'autre, je vous exhorte à me laisser mourir.

— On parloit à l'abbé Terrasson d'une certaine édition de la *Bible*, et on la vantoit beaucoup. Oui, dit-il, le scandale du texte y est conservé dans toute sa pureté.

— Une femme, causant avec M. de M...., lui dit : Allez, vous ne savez que dire des sottises. Madame, répondit-il, j'en entends quelquefois, et vous me prenez sur le fait.

— Vous bâillez, disoit une femme à son mari : Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie.

— Maupertuis, étendu dans son fauteuil et bâillant, dit un jour : Je voudrois dans ce moment-ci résoudre un beau problème qui ne fût pas difficile. Ce mot le peint tout entier.

— Mademoiselle d'Entragues, piquée de la façon dont Bassompierre refusoit de l'épouser, lui dit : Vous êtes le plus sot homme de la cour. — Vous voyez bien le contraire, répondit-il.

— Un entrepreneur de spectacles ayant prié M. de Villars d'ôter l'entrée gratis aux pages, lui dit : Monseigneur, observez que plusieurs pages font un volume.

— Le roi nomma M. de Navailles gouverneur de M. le duc de Chartres, depuis régent ; M. de Navailles mourut au bout de huit jours : le roi nomma M. d'Estrades

pour lui succéder ; il mourut au bout du même terme : sur quoi Benserade dit : On ne peut pas élever un gouverneur pour M. le duc de Chartres.

— Diderot, s'étant aperçu qu'un homme à qui il prenoit quelqu'intérêt, avoit le vice de voler et l'avoit volé lui-même, lui conseilla de quitter ce pays-ci. L'autre profita du conseil, et Diderot n'en entendit plus parler pendant dix ans. Après dix ans, un jour il entend tirer sa sonnette avec violence. Il va ouvrir lui-même, reconnoît son homme, et, d'un air étonné, il s'écrie : Ha! ha! c'est vous! Celui-ci lui répond : Ma foi, il ne s'en est guère fallu. — Il avoit démêlé que Diderot s'étonnoit qu'il ne fût pas pendu.

— M. de...., fort adonné au jeu, perdit en un seul coup de dés son revenu d'une année ; c'étoit mille écus. Il les envoya demander à M...., son ami, qui connoissoit sa passion pour le jeu, et qui vouloit l'en guérir. Il lui envoya la lettre de change suivante : Je prie M...., banquier, de donner à M.... ce qu'il lui demandera, à la concurrence de ma fortune. Cette leçon terrible et généreuse produisit son effet.

— On faisoit l'éloge de Louis XIV devant le roi de Prusse. Il lui contestoit toutes ses vertus et ses talens. Au moins votre majesté accordera qu'il faisoit bien le roi. Pas si bien que Baron, dit le roi de Prusse avec humeur.

— Une femme étoit à une représentation de *Mérope,* et ne pleuroit point ; on étoit surpris. Je pleurerois bien, dit-elle ; mais je dois souper en ville.

— Un pape causant avec un étranger de toutes les

merveilles de l'Italie, celui-ci dit gauchement : J'ai tout vu, hors un conclave que je voudrois bien voir.

— L'abbé de Canaye disoit que Louis XV auroit dû faire une pension à Cahusac. Et pourquoi? — C'est que Cahusac l'empêche d'être l'homme de son royaume le plus méprisé.

— Henri IV s'y prit singulièrement pour faire connoître à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses trois ministres, Villeroi, le président Jeannin et Sully. Il fit appeler d'abord Villeroi : Voyez-vous cette poutre qui menace ruine? Sans doute, dit Villeroi, sans lever la tête; il faut la faire raccommoder, je vais donner des ordres. Il appela ensuite le président Jeannin : Il faudra s'en assurer, dit celui-ci. On fait venir Sully qui regarde la poutre : Eh! sire, y pensez-vous, dit-il? cette poutre durera plus que vous et moi.

— J'ai entendu un dévot, parlant contre des gens qui discutoient des articles de foi, dire naïvement : Messieurs, un vrai chrétien n'examine point ce qu'on lui ordonne de croire. Tenez, il en est de cela comme d'une pilule amère, si vous la mâchez, jamais vous ne pourrez l'avaler.

— M. le régent disoit à madame de Parabère, dévote, qui, pour lui plaire, tenoit quelques discours peu chrétiens : Tu as beau faire, tu seras sauvée.

— Un prédicateur disoit : Quand le père Bourdalöue prêchoit à Rouen, il y causoit bien du désordre : les artisans quittoient leurs boutiques, les médecins leurs malades, etc. J'y prêchai l'année d'après, j'y remis tout dans l'ordre.

— Les papiers anglais rendirent compte ainsi d'une opération de finances de M. l'abbé Terray : Le roi vient de réduire les actions des fermes à la moitié. Le reste, à l'ordinaire prochain.

— Quand M. de B.... lisoit, ou voyoit, ou entendoit conter quelqu'action bien infâme ou très-criminelle, il s'écrioit : O ! comme je voudrois qu'il m'en eût coûté un petit écu, et qu'il y eût un Dieu.

— Bachelier avoit fait un mauvais portrait de Jésus; un de ses amis lui dit : Ce portrait ne vaut rien, je lui trouve une figure basse et niaise. Qu'est-ce que vous dites ? répondit naïvement Bachelier ; d'Alembert et Diderot, qui sortent d'ici, l'ont trouvé très-ressemblant.

— M. de Saint-Germain demandoit à M. de Malesherbes quelques renseignemens sur sa conduite, sur les affaires qu'il devoit proposer au conseil : Décidez les grandes vous-même, lui dit M. de Malesherbes, et portez les autres au conseil.

— Le chanoine Récupéro, célèbre physicien, ayant publié une savante dissertation sur le mont Etna, où il prouvoit, d'après les dates des éruptions et la nature de leurs laves, que le monde ne pouvoit pas avoir moins de quatorze mille ans, la cour lui fit dire de se taire, et que l'arche sainte avoit aussi ses éruptions. Il se le tint pour dit. C'est lui-même qui a conté cette anecdote au chevalier de la Tremblaye.

— Marivaux disoit que le style a un sexe, et qu'on reconnoissoit les femmes à une phrase.

— On avoit dit à un roi de Sardaigne que la no-

blesse de Savoie étoit très-pauvre. Un jour plusieurs gentilshommes, apprenant que le roi passoit par je ne sais quelle ville, vinrent lui faire leur cour en habits de gala magnifiques. Le roi leur fit entendre qu'ils n'étoient pas aussi pauvres qu'on le disoit. Sire, répondirent-ils, nous avons appris l'arrivée de votre majesté; nous avons fait tout ce que nous devions, mais nous devons tout ce que nous avons fait.

— On condamna en même temps le livre de l'*Esprit* et le poëme de la *Pucelle*. Ils furent tous les deux défendus en Suisse. Un magistrat de Berne, après une grande recherche de ces deux ouvrages, écrivit au sénat: Nous n'avons trouvé dans tout le canton, ni *Esprit* ni *Pucelle*.

— J'appelle un honnête homme celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang, et un malhonnête celui qui cherche chicane à une bonne action. C'est un mot de M. de Mairan.

— La Gabrielli, célèbre chanteuse, ayant demandé cinq mille ducats à l'impératrice, pour chanter deux mois à Pétersbourg, l'impératrice répondit: Je ne paie sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux. En ce cas, dit la Gabrielli, votre majesté n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. L'impératrice paya les cinq mille ducats.

— Madame du D.... disoit de M.... qu'il étoit aux petits soins pour déplaire.

— Les athées sont meilleure compagnie pour moi, disoit M. D...., que ceux qui croient en Dieu. A la vue d'un athée, toutes les demi-preuves de l'existence de

Dieu me viennent à l'esprit; et, à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à moi en foule.

— M.... disoit : On m'a dit du mal de M. de...., j'aurois cru cela il y a six mois; mais nous sommes réconciliés.

— Un jour que quelques conseillers parloient un peu trop haut à l'audience, M. de Harlay, premier président, dit : Si ces messieurs qui causent ne faisoient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderoit fort ces messieurs qui écoutent.

— Colbert disoit, à propos de l'industrie de la nation, que le Français changeroit les rochers en or, si on le laissoit faire.

— Un certain marchand, avocat, homme d'esprit, disoit : On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent.

— Je sais me suffire, disoit M...., et dans l'occasion je saurai bien me passer de moi, voulant dire qu'il mourroit sans chagrin.

— Une idée qui se montre deux fois dans un ouvrage, surtout à peu de distance, disoit M...., me fait l'effet de ces gens qui, après avoir pris congé, rentrent pour reprendre leur épée ou leur chapeau.

— Je joue aux échecs à vingt-quatre sous dans un salon où le passe-dix est à cent louis, disoit un général employé dans une guerre difficile et ingrate, tandis que d'autres faisoient des campagnes faciles et brillantes.

— Mademoiselle du Thé, ayant perdu un de ses

amans, et cette aventure ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir la trouva jouant de la harpe, et lui dit avec surprise : Eh ! mon Dieu ! je m'attendois à vous trouver dans la désolation. Ah ! dit-elle d'un ton pathétique, c'est hier qu'il falloit me voir.

— La marquise de Saint-Pierre étoit dans une société où on disoit que M. de Richelieu avoit eu beaucoup de femmes sans en avoir jamais aimé une. Sans aimer! c'est bientôt dit, reprit-elle ; moi je sais une femme pour laquelle il est revenu de trois cents lieues. Ici elle raconte l'histoire en troisième personne, et, gagnée par sa narration : Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours.

— On faisoit une question épineuse à M...., qui répondit : Ce sont de ces choses que je sais à merveille quand on ne m'en parle pas, et que j'oublie quand on me les demande.

— Le marquis de Choiseuil-la-Baume, neveu de l'évêque de Châlons, dévot et grand janséniste, étant très-jeune, devint triste tout-à-coup. Son oncle, l'évêque, lui en demanda la raison : Il lui dit qu'il avoit vu une cafetière qu'il voudroit bien avoir, mais qu'il en désespéroit. — Elle est donc bien chère ? — Oui, mon oncle : vingt-cinq louis. — L'oncle les donna à condition qu'il verroit cette cafetière. Quelques jours après, il en demanda des nouvelles à son neveu. — Je l'ai, mon oncle, et la journée de demain ne se passera pas sans que vous ne l'ayez vue. Il la lui montra en effet au sortir de la grand'messe. Ce n'étoit point un vase à verser du café, c'étoit une jolie cafetière, c'est-à-dire, limona-

dière, connue depuis sous le nom de madame de Bussi. On conçoit la colère du vieil évêque janséniste.

—Je ne vois jamais jouer les pièces de ***, et le peu de monde qu'il y a, sans me rappeler le mot d'un major de place qui avoit indiqué l'exercice pour telle heure. Il arrive, il ne voit qu'un trompette : Parlez donc, messieurs les b......, d'où vient donc est-ce que vous n'êtes qu'un ?

—Voltaire disoit du poëte Roi, qui avoit été souvent repris de justice, et qui sortoit de Saint-Lazare : C'est un homme qui a de l'esprit ; mais ce n'est pas un auteur assez châtié.

—Le marquis de Villette appeloit la banqueroute de M. de Guémené, la sérénissime banqueroute.

—Luxembourg, le crieur qui appeloit les gens et les carrosses au sortir de la comédie, disoit, lorsqu'elle fut transportée au Carrousel : La comédie sera mal ici, il n'y a point d'écho.

— On demandoit à un homme qui faisoit profession d'estimer beaucoup les femmes, s'il en avoit eu beaucoup. Il répondit : Pas autant que si je les méprisois.

— On faisoit entendre à un homme d'esprit qu'il ne connoissoit pas bien la cour. Il répondit : On peut être très-bon géographe sans être sorti de chez soi. D'Anville n'avoit jamais quitté sa chambre.

—Dans une dispute sur le préjugé relatif aux peines infamantes qui flétrissent la famille du coupable, M.... dit : C'est bien assez de voir des honneurs et des récompenses où il n'y a pas de vertu, sans qu'il faille voir encore un châtiment où il n'y a pas de crime.

— Mylord Tirauley disoit qu'après avoir ôté à un Espagnol ce qu'il avoit de bon, ce qu'il en restoit étoit un Portugais. Il disoit cela étant ambassadeur en Portugal.

— M. de L...., pour détourner madame de B...., veuve depuis quelque temps, de l'idée du mariage, lui dit : Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises!

— Le vicomte de S.... aborda un jour M. de Vaines, en lui disant : Est-il vrai, monsieur, que dans une maison où l'on avoit eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avois pas du tout? M. de Vaines lui répondit : Monsieur, il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela; je n'ai jamais été dans une maison où l'on vous trouvât de l'esprit, et je n'ai jamais dit que vous n'en aviez pas.

— M.... me disoit que ceux qui entrent par écrit dans de longues justifications devant le public, lui paroissoient ressembler aux chiens qui courent et jappent après une chaise de poste.

— L'homme arrive novice à chaque âge de la vie.

— M.... disoit à un jeune homme qui ne s'apercevoit pas qu'il étoit aimé d'une femme : Vous êtes encore bien jeune, vous ne savez lire que les gros caractères.

— Pourquoi donc, disoit mademoiselle de...., âgée de douze ans, pourquoi cette phrase : Apprendre à mourir? je vois qu'on y réussit très-bien dès la première fois.

— On disoit à M...., qui n'étoit plus jeune : Vous n'êtes plus capable d'aimer. Je ne l'ose plus, dit-il; mais

je me dis encore quelquefois en voyant une jolie femme : Combien je l'aimerois, si j'étois plus aimable !

—Dans le temps où parut le livre de Mirabeau sur l'agiotage, dans lequel M. de Calonne est très-maltraité, on disoit pourtant, à cause d'un passage contre M. Necker, que le livre étoit payé par M. de Calonne, et que le mal qu'on y disoit de lui n'avoit d'autre objet que de masquer la collusion. Sur quoi, M. de.... dit que cela ressembleroit trop à l'histoire du régent qui avoit dit au bal à l'abbé Dubois : Sois bien familier avec moi pour qu'on ne me soupçonne pas ; sur quoi l'abbé lui donna des coups de pied au c.., et le dernier étant un peu fort, le régent, passant sa main sur son derrière, lui dit : L'abbé, tu me déguises trop.

— Je n'aime point, disoit M....., ces femmes impeccables, au-dessus de toute foiblesse. Il me semble que je vois sur leur porte le vers du Dante sur la porte de l'enfer :

Voi che intrate, lasciate ogni speranza.

Vous qui entrez ici, laissez toute espérance.

C'est la devise des damnés.

— J'estime le plus que je puis, disoit M....., et cependant j'estime peu ; je ne sais comment cela se fait.

— Un homme d'une fortune médiocre se chargea de secourir un malheureux qui avoit été inutilement recommandé à la bienfaisance d'un grand seigneur et d'un fermier-général. Je lui appris ces deux circonstances chargées de détails qui aggravoient la faute de ces derniers. Il me répondit tranquillement : Comment

voudriez-vous que le monde subsistât, si les pauvres n'étoient pas continuellement occupés à faire le bien que les riches négligent de faire, ou à réparer le mal qu'ils font?

— On disoit à un jeune homme de redemander ses lettres à une femme d'environ quarante ans, dont il avoit été fort amoureux. Vraisemblablement elle ne les a plus, dit-il. Si fait, lui répondit quelqu'un; les femmes commencent vers trente ans à garder les lettres d'amour.

— M. disoit, à propos de l'utilité de la retraite et de la force que l'esprit y acquiert: Malheur au poëte qui se fait friser tous les jours! Pour faire de bonne besogne, il faut être en bonnet de nuit, et pouvoir faire le tour de sa tête avec sa main.

— Les grands vendent toujours leur société à la vanité des petits.

— C'est une chose curieuse que l'histoire de Port-Royal écrite par Racine. Il est plaisant de voir l'auteur de *Phèdre* parler des grands desseins de Dieu sur la mère Agnès.

— D'Arnaud, entrant chez M. le comte de Frise, le vit à sa toilette ayant les épaules couvertes de ses beaux cheveux. Ah! Monsieur, dit-il, voilà vraiment des cheveux de génie. Vous trouvez? dit le comte. Si vous voulez, je me les ferai couper pour vous en faire une perruque.

— Il n'y a pas maintenant en France un plus grand objet de politique étrangère que la connoissance parfaite de ce qui regarde l'Inde. C'est à cet objet que

Brissot de Warville a consacré des années entières; et je lui ai entendu dire que M. de Vergennes étoit celui qui lui avoit suscité le plus d'obstacles pour le détourner de cette étude.

— On disoit à J.-J. Rousseau, qui avoit gagné plusieurs parties d'échecs au prince de Conti, qu'il ne lui avoit pas fait sa cour, et qu'il falloit lui en laisser gagner quelques-unes : Comment! dit-il, je lui donne la tour.

— M.... me disoit que madame de C...., qui tâche d'être dévote, n'y parviendroit jamais, parce que, outre la sottise de croire, il falloit, pour faire son salut, un fond de bêtise quotidienne qui lui manqueroit trop souvent; et c'est ce fond, ajoutoit-il, qu'on appelle la grâce.

— Madame de Talmont, voyant M. de Richelieu, au lieu de s'occuper d'elle, faire sa cour à madame de Brionne, fort belle femme, mais qui n'avoit pas la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, lui dit : M. le maréchal, vous n'êtes point aveugle; mais je vous crois un peu sourd.

— L'abbé Delaville vouloit engager à entrer dans la carrière politique M. de...., homme modeste et honnête, qui doutoit de sa capacité et qui se refusoit à ses invitations. Eh! monsieur, lui dit l'abbé, ouvrez l'*Almanach royal*.

— Il y a une farce italienne où Arlequin dit, à propos des travers de chaque sexe, que nous serions tous parfaits, si nous n'étions ni hommes ni femmes.

— Sixte-Quint, étant pape, manda à Rome un jaco-

bin de Milan, et le tança comme mauvais administrateur de sa maison, en lui rappelant une certaine somme d'argent qu'il avoit prêtée quinze ans auparavant à un certain cordelier. Le coupable dit : Cela est vrai, c'étoit un mauvais sujet qui m'a escroqué. — C'est moi, dit le pape, qui suis ce cordelier; voilà votre argent; mais n'y retombez plus, et ne prêtez jamais à des gens de cette robe.

— La finesse et la mesure sont peut-être les qualités les plus usuelles et qui donnent le plus d'avantages dans le monde. Elles font dire des mots qui valent mieux que des saillies. On louoit excessivement dans une société le ministère de M. Necker; quelqu'un, qui apparemment ne l'aimoit pas, demanda : Monsieur, combien de temps est-il resté en place depuis la mort de M. de Pezay? Ce mot, en rappelant que M. Necker étoit l'ouvrage de ce dernier, fit tomber à l'instant tout cet enthousiasme.

— Le roi de Prusse, voyant un de ses soldats balafré au visage, lui dit : Dans quel cabaret t'a-t-on équipé de la sorte? Dans un cabaret où vous avez payé votre écot, à Coline, dit le soldat. Le roi, qui avoit été battu à Coline, trouva cependant le mot excellent.

— Christine, reine de Suède, avoit appelé à sa cour le célèbre Naudé, qui avoit composé un livre très-savant sur les différentes danses grecques, et Meibomius, érudit allemand, auteur du recueil et de la traduction de sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique. Bourdelot, son premier médecin, espèce de favori et plaisant de profession, donna à la reine l'idée d'engager ces

deux savans, l'un à chanter un air de musique ancienne, et l'autre à le danser. Elle y réussit, et cette farce couvrit de ridicule les deux savans qui en avoient été les auteurs. Naudé prit la plaisanterie en patience; mais le savant en *us* s'emporta et poussa la colère jusqu'à meurtrir de coups de poing le visage de Bourdelot, et, après cette équipée, il se sauva de la cour, et même quitta la Suède.

— M. le chancelier d'Aguesseau ne donna jamais de privilége pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordoit même de permission tacite que sous des conditions expresses. Il ne donna à l'abbé Prévot la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cléveland*, que sous la condition que *Cléveland* se feroit catholique au dernier volume.

— M.... disoit de madame la princesse de....: C'est une femme qu'il faut absolument tromper; car elle n'est pas de la classe de celles qu'on quitte.

— Le cardinal de la Roche-Aimon, malade de la maladie dont il mourut, se confessa de la façon de je ne sais quel prêtre, sur lequel on lui demanda sa façon de penser. J'en suis très-content, dit-il; il parle de l'enfer comme un ange.

— On demandoit à La Calprenède quelle étoit l'étoffe de ce bel habit qu'il portoit. C'est du *Sylvandre*, dit-il, un de ses romans qui avoit réussi.

— L'abbé de Vertot changea d'état très-souvent. On appeloit cela les révolutions de l'abbé de Vertot.

— M.... disoit : Je ne me soucierois pas d'être chrétien; mais je ne serois pas fâché de croire en Dieu.

— Il est extraordinaire que M. de Voltaire n'ait pas mis dans la *Pucelle* un fou comme nos rois en avoient alors. Cela pouvoit fournir quelques traits heureux pris dans les mœurs du temps.

— M. de...., homme violent, à qui on reprochoit quelques torts, entra en fureur et dit qu'il iroit vivre dans une chaumière. Un de ses amis lui répondit tranquillement : Je vois que vous aimez mieux garder vos défauts que vos amis.

— Louis XIV, après la bataille de Ramillies dont il venoit d'apprendre le détail, dit : Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui ? (Anecdote contée à M. de Voltaire par un vieux duc de Brancas.)

— Il est d'usage en Angleterre que les voleurs détenus en prison et sûrs d'être condamnés vendent tout ce qu'ils possèdent, pour en faire bonne chère avant de mourir. C'est ordinairement leurs chevaux qu'on est le plus empressé d'acheter, parce qu'ils sont pour la plupart excellens. Un d'eux, a qui un lord demandoit le sien, prenant le lord pour quelqu'un qui vouloit faire le métier, lui dit : Je ne veux pas vous tromper ; mon cheval, quoique bon coureur, a un très-grand défaut, c'est qu'il recule quand il est auprès de la portière.

— On ne distingue pas aisément l'intention de l'auteur dans le *Temple de Gnide*, et il y a même quelqu'obscurité dans les détails ; c'est pour cela que madame du Deffant, l'appeloit l'*Apocalypse* de la galanterie.

— On disoit d'un certain homme qui répétoit à dif-

férentes personnes le bien qu'elles disoient l'une de l'autre, qu'il étoit tracassier en bien.

— Fox avoit emprunté des sommes immenses à différens Juifs, et se flattoit que la succession d'un de ses oncles paieroit toutes ces dettes. Cet oncle se maria et eut un fils; à la naissance de l'enfant, Fox dit : C'est le Messie que cet enfant; il vient au monde pour la destruction des Juifs.

— M. Dubuc disoit que les femmes sont si décriées qu'il n'y a même plus d'hommes à bonnes fortunes.

— Un homme disoit à M. de Voltaire qu'il abusoit du travail et du café, et qu'il se tuoit. Je suis né tué, répondit-il.

— Une femme venoit de perdre son mari. Son confesseur, *ad honores*, vint la voir le lendemain et la trouva jouant avec un jeune homme très-bien mis. Monsieur, lui dit-elle, le voyant confondu, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, vous m'auriez trouvée les yeux baignés de larmes; mais j'ai joué ma douleur contre monsieur, et je l'ai perdue.

— On disoit de l'avant-dernier évêque d'Autun, monstrueusement gros, qu'il avoit été créé et mis au monde pour faire voir jusqu'où peut aller la peau humaine.

— M.... disoit, à propos de la manière dont on vit dans le monde : La société seroit une chose charmante, si on s'intéressoit les uns aux autres.

— Il paroît certain que l'homme au masque de fer est un frère de Louis XIV : sans cette explication, c'est un mystère absurde. Il paroît certain non-seulement

que Mazarin eut la reine, mais, ce qui est plus inconcevable, qu'il étoit marié avec elle; sans cela, comment expliquer la lettre qu'il lui écrivit de Cologne, lorsqu'apprenant qu'elle avoit pris parti sur une grande affaire, il lui mande : « Il vous convient bien, madame, etc.? » Les vieux courtisans racontent d'ailleurs que, quelques jours avant la mort de la reine, il y eut une scène de tendresse, de larmes, d'explication entre la reine et son fils; et l'on est fondé à croire que c'est dans cette scène que fut faite la confidence de la mère au fils.

— Le baron de la Houze, ayant rendu quelques services au pape Ganganelli, ce pape lui demanda s'il pouvoit faire quelque chose qui lui fût agréable. Le baron de la Houze, rusé gascon, le pria de lui faire donner un corps saint. Le pape fut très-surpris de cette demande de la part d'un Français. Il lui fit donner ce qu'il demandoit. Le baron, qui avoit une petite terre dans les Pyrénées, d'un revenu très-mince, sans débouché pour les denrées, y fit porter son saint, le fit accréditer. Les chalans accoururent, les miracles arrivèrent, un village d'auprès se peupla, les denrées augmentèrent de prix, et les revenus du baron triplèrent.

— Le roi Jacques, retiré à Saint-Germain, et vivant des libéralités de Louis XIV, venoit à Paris pour guérir les écrouelles qu'il ne touchoit qu'en qualité de roi de France.

— M. Cérutti avoit fait une pièce de vers où il y avoit ce vers :

Le vieillard de Ferney, celui de Pont-Chartrain.

D'Alembert, en lui renvoyant le manuscrit, changea le vers ainsi :

Le vieillard de Ferney, *le vieux* de Pont-Chartrain.

— M. de B...., âgé de cinquante ans, venoit d'épouser mademoiselle de C...., âgée de treize ans. On disoit de lui, pendant qu'il sollicitoit ce mariage, qu'il demandoit la survivance de la poupée de cette demoiselle.

— Un sot disoit au milieu d'une conversation : Il me vient une idée. Un plaisant dit : J'en suis bien surpris.

— Milord Hamilton, personnage très-singulier ; étant ivre dans une hôtellerie d'Angleterre, avoit tué un garçon d'auberge et étoit rentré sans savoir ce qu'il avoit fait. L'aubergiste arrive tout effrayé et lui dit : Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon ? Le lord lui répondit, en balbutiant : Mettez-le sur la carte.

— Le chevalier de Narbonne, accosté par un important dont la familiarité lui déplaisoit, et qui lui dit, en l'abordant : Bonjour, mon ami, comment te portes-tu ? répondit : Bonjour, mon ami, comment t'appelles-tu ?

— Un avare souffroit beaucoup d'un mal de dent ; on lui conseilloit de la faire arracher : Ah ! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense.

— On dit d'un homme tout-à-fait malheureux : Il tombe sur le dos et se casse le nez.

— Je venois de raconter une histoire galante de madame la présidente de......, et je ne l'avois pas nommée. M...... reprit naïvement : Cette présidente de Bernière

dont vous venez de parler...... Toute la société partit d'un éclat de rire.

— M...... disoit, à son retour d'Allemagne : Je ne sache pas de chose à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand.

— Le roi de Pologne Stanislas avançoit tous les jours l'heure de son dîner. M. de la Galaisière lui dit à ce sujet : Sire, si vous continuez, vous finirez par dîner la veille.

— M...... me disoit, à propos des fautes de régime qu'il commet sans cesse, des plaisirs qu'il se permet et qui l'empêchent seuls de recouvrer sa santé : Sans moi, je me porterois à merveille.

— Un catholique de Breslau vola, dans une église de sa communion, des petits cœurs d'or et autres offrandes. Traduit en justice, il dit qu'il les tient de la Vierge. On le condamne. La sentence est envoyée au roi de Prusse pour la signer, suivant l'usage. Le roi ordonne une assemblée de théologiens pour décider s'il est rigoureusement impossible que la vierge fasse à un dévot catholique de petits présens. Les théologiens de cette communion, bien embarrassés, décident que la chose n'est pas rigoureusement impossible. Alors le roi écrit au bas de la sentence du coupable : Je fais grâce au nommé N......; mais je lui défends, sous peine de la vie, de recevoir désormais aucune espèce de cadeau de la vierge ni des saints.

— M. l'évêque de L...... étant à déjeuner, il lui vint en visite l'abbé de...... ; l'évêque le prie de déjeuner, l'abbé refuse. Le prélat insiste : Monseigneur, dit l'ab-

bé, j'ai déjeuné deux fois, et d'ailleurs c'est aujourd'hui jeûne.

— M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut la visite des députés de l'académie de Soissons, qui disoient que cette académie étoit la fille aînée de l'académie françaisе. Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête, qui n'a jamais fait parler d'elle.

— L'évêque d'Arras, recevant dans sa cathédrale le corps du maréchal de Levi, dit, en mettant la main sur le cercueil : Je le possède enfin cet homme vertueux.

— Madame la princesse de Conti, fille de Louis XIV, ayant vu madame la dauphine de Bavière qui dormoit, ou faisoit semblant de dormir, dit, après l'avoir considérée : Madame la dauphine est encore plus laide en dormant que lorsqu'elle veille. Madame la dauphine, prenant la parole sans faire le moindre mouvement, lui répondit : Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour.

— Un Américain, ayant vu six Anglais séparés de leur troupe, eut l'audace inconcevable de leur courir sus, d'en blesser deux, de désarmer les autres, et de les amener au général Washington. Le général lui demanda comment il avoit pu faire pour se rendre maître de six hommes. Aussitôt que je les ai vus, dit-il, j'ai couru sur eux, et je les ai environnés.

— Dans le temps qu'on établit plusieurs impôts qui portoient sur les riches, un millionnaire, se trouvant parmi des gens riches qui se plaignoient du malheur

des temps, dit : Qui est-ce qui est heureux dans ces temps-ci ? Quelques misérables.

— Ce fut l'abbé S.... qui administra le viatique à l'abbé Pétiot dans une maladie très-dangereuse, et il raconte qu'en voyant la manière très-prononcée dont celui-ci reçut ce que vous savez, il se dit à lui-même : S'il en revient, ce sera mon ami.

— Un poëte consultoit Chamfort sur un distique : Excellent, répondit-il, sauf les longueurs.

— Rullière lui disoit un jour : Je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie. Quand finira-t-elle ? demanda Chamfort.

— M. de Vaudreuil se plaignoit à Chamfort de son peu de confiance en ses amis. Vous n'êtes point riche, lui disoit-il, et vous oubliez notre amitié. Je vous promets, répondit Chamfort, de vous emprunter vingt-cinq louis quand vous aurez payé vos dettes.

FIN DES CARACTÈRES ET ANECDOTES.

MUSTAPHA

ET

ZÉANGIR,

Tragédie représentée sur le théâtre de la Comédie Française, le 15 décembre 1777.

PERSONNAGES.

SOLIMAN, empereur des Turcs.

ROXELANE, épouse de Soliman.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman, mais d'une autre femme.

ZÉANGIR, fils de Soliman et de Roxelane.

AZÉMIRE, princesse de Perse.

OSMAN, grand-visir.

ALI, chef des Janissaires.

ACHMET, ancien gouverneur de Mustapha.

FÉLIME, confidente d'Azémire.

NESSIR, GARDES.

La scène est dans le sérail de Constantinople, autrement Byzance.

MUSTAPHA ET ZÉANGIR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

Oui, madame, en secret le sultan vient d'entendre
Le récit des succès que je dois vous apprendre;
Les Hongrois sont vaincus, et Témeswar surpris,
Garant de ma victoire, en est encor le prix.
Mais, tout près d'obtenir une gloire nouvelle,
Dans Byzance aujourd'hui quel ordre me rappelle?

ROXELANE.

Eh quoi! vous l'ignorez!.... Oui, c'est moi seule, Osman,
Dont les soins ont hâté l'ordre de Soliman.
Visir, notre ennemi se livre à ma vengeance;
Le prince, dès ce jour, va paroître à Byzance.
Il revient: ce moment doit décider enfin
Et du sort de l'empire et de notre destin.
On saura si, toujours puissante, fortunée,
Roxelane, vingt ans d'honneurs environnée,

Qui vit du monde entier l'arbitre à ses genoux,
Tremblera sous les lois du fils de son époux;
Ou si de Zéangir l'heureuse et tendre mère,
Dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,
Dictant les volontés d'un fils respectueux,
De l'univers encor attachera les yeux.

OSMAN.

Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie,
Assuré d'un seul coup vos grandeurs et ma vie!
J'osois vous en flatter : le sultan soupçonneux
M'ordonnoit de saisir un fils victorieux,
Dans son gouvernement, au sein de l'Amasie.
Je pars sur cet espoir : j'arrive dans l'Asie :
J'y vois notre ennemi des peuples révéré,
Chéri de ses soldats, partout idolâtré;
Ma présence effrayoit leur tendresse alarmée,
Et, si le moindre indice eût instruit son armée
De l'ordre et du dessein qui conduisoient mes pas,
Je périssois, madame, et ne vous servois pas.

ROXELANE.

Soyez tranquille, Osman, vous m'avez bien servie :
Puisqu'on l'aime à ce point, qu'il tremble pour sa vie.
Je sais que Soliman n'a point, dans ses rigueurs,
De ses cruels aïeux déployé les fureurs;
Que souvent, près de lui, la terre avec surprise
Sur le trône ottoman vit la clémence assise;
Mais, s'il est moins féroce, il est plus soupçonneux,
Plus despote, plus fier, non moins terrible qu'eux.
J'ignore si, d'ailleurs, au comble de la gloire,
Couronné quarante ans des mains de la victoire,
Sans regret par son fils un père est égalé;

Mais le fils est perdu, si le père a tremblé.

OSMAN.

Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre surprise,
Par une main vénale entre vos mains remise,
Du prince et de Thamas trahissant les secrets,
Doit prouver qu'à la Perse il vend nos intérêts?
Cette lettre, sans doute, au sultan parvenue.....

ROXELANE.

Cette lettre, visir, est encore inconnue.
Mais apprenez quel prix le sultan, par ma voix,
Annonce en ce moment au vainqueur des Hongrois.
De ma fille, à vos vœux par mon choix destinée,
Il daigne à ma prière approuver l'hyménée,
Et ce nœud sans retour unit nos intérêts.
J'ai pu, jusqu'aujourd'hui, sans nuire à nos projets,
Dans le fond de mon cœur ne point laisser surprendre
Tous les secrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.
Écoutez : Du moment qu'un hymen glorieux
Du sultan pour jamais m'eut asservi les vœux,
Je redoutai le prince : idole de son père,
Il pouvoit devenir le vengeur de sa mère;
Il pouvoit...., Cher Osman, j'en frémissois d'horreur.
Au faîte du pouvoir, au sein de la grandeur;
Du sérail, de l'état souveraine paisible,
Je voyois dans le fond de ce palais terrible
Un enfant s'élever pour m'imposer la loi :
Chaque instant redoubloit ma haine et mon effroi.
Les cœurs voloient vers lui : sa fierté, son courage,
Ses vertus s'annonçoient dans les jeux de son âge,
Et ma rivale, un jour, arbitre de mon sort,
M'eût présenté le choix des fers ou de la mort.

Tandis que ces dangers occupoient ma prudence,
Le ciel de Zéangir m'accorda la naissance.
Je triomphois, Osman, j'étois mère; et ce nom
Ouvroit un champ plus vaste à mon ambition.
Je cachai toutefois ma superbe espérance;
De mon fils près du prince on éleva l'enfance,
Et même l'amitié, vain fruit des premiers ans,
Sembla mêler son charme à leurs jeux innocens.
Bientôt mon ennemi, plus âgé que son frère,
S'enflammant au récit des exploits de son père,
S'indigna de languir dans le sein du repos,
Et brûla de marcher sur les pas des héros.
Avec plus d'art alors cachant ma jalousie,
Je fis à son pouvoir confier l'Amasie;
Et, tandis que mes soins l'exiloient prudemment,
Tout l'empire me vit avec étonnement
Assurer à ce prince un si noble partage,
De l'héritier du trône ordinaire apanage;
Sa mère auprès de lui courut cacher ses pleurs.
Mon fils, demeuré seul, attira tous les cœurs:
Mon fils à ses vertus sait unir l'art de plaire:
Presqu'autant qu'à moi-même il fut cher à son père,
Et, remplaçant bientôt le rival que je crains,
Déjà, sans les connoître, il servoit mes desseins.
Je goûtois, en silence, une joie inquiète;
Lorsque, las de payer le prix de sa défaite,
Thamas à Soliman refusa les tributs,
Salaire de la paix que l'on vend aux vaincus.
Il fallut pour arbitre appeler la victoire.
Le prince, jeune, ardent, animé par la gloire,
Brigua près du sultan l'honneur de commander:
Aux vœux de tout l'empire il me fallut céder.
Eh! qui savoit, Osman, si la guerre inconstante,

Punissant d'un soldat la valeur imprudente,
N'auroit pu?.... Vain espoir! les Persans terrassés,
Trois fois dans leurs déserts devant lui dispersés;
La fille de Thamas aux chaînes réservée,
Dans Tauris pris d'assaut par ses mains enlevée:
Ces rapides exploits l'ont mis, dès son printemps,
Au rang de ces héros, honneur des Ottomans....
J'en rends grâces au ciel.... Oui, c'est sa renommée,
Cet amour, ces transports du peuple et de l'armée,
Qui, d'un maître superbe aigrissant les soupçons,
A ses regards jaloux ont paru des affronts.
Il n'a pu se contraindre; et son impatience
Rappelle, sans détour, le prince dans Byzance:
Je m'en applaudissois, quand le sort dans mes mains
Fit passer cet écrit propice à mes desseins.
Je voulois au sultan, contre un fils que j'abhorre....
Il faut que ce billet soit plus funeste encore;
Le prince est violent et son malheur l'aigrit;
Il est fier, inflexible, il me hait.... Il suffit.
Je sais l'art de pousser ce superbe courage
A des emportemens qui serviront ma rage;
Son orgueil finira ce que j'ai commencé.

OSMAN.

Hâtez-vous: qu'à l'instant l'arrêt soit prononcé,
Avant que l'ennemi que vous voulez proscrire
Sur le cœur de son père ait repris son empire.
Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié
Dont votre fils, madame, à son frère est lié?
Vous-même, pardonnez à ce discours sincère,
Vous-même, l'envoyant sur les pas de son frère,
D'une amitié fatale avez serré les nœuds.

ROXELANE.

Eh quoi! falloit-il donc qu'enchaîné dans ces lieux,
Au sentier de l'honneur mon fils n'osât paroître?
Entouré de héros, Zéangir voulut l'être.
Je l'adore, il est vrai; mais c'est avec grandeur.
J'approuvai, j'admirai, j'excitai son ardeur :
La politique même appuyoit sa prière :
Du trône sous ses pas j'abaissois la barrière.
Je crus que, signalant une heureuse valeur,
Il devoit à nos vœux promettre un empereur
Digne de soutenir la splendeur ottomane.
Eh! comment soupçonner qu'un fils de Roxelane,
Si près de ce haut rang, pourroit le dédaigner,
Et former d'autres vœux que celui de régner?
Mais, non : rassurez-vous; quel excès de prudence
Redoute une amitié, vaine erreur de l'enfance,
Prestige d'un moment, dont les foibles lueurs
Vont soudain disparoître à l'éclat des grandeurs?
Mon fils....

OSMAN.

Vous ignorez à quel excès il l'aime.
Je ne puis vous tromper ni me tromper moi-même:
Je déteste le prince autant que je le crains :
Il doit haïr en moi l'ouvrage de vos mains,
Un visir qui le brave et bientôt votre gendre.
D'Ibrahim qu'il aimoit il veut venger la cendre.
Successeur d'Ibrahim, je puis prévoir mon sort.
S'il vit, je dois trembler; s'il règne, je suis mort:
Jugez sur ses destins quel intérêt m'éclaire.
Perdez votre ennemi; mais redoutez son frère :
Par des nœuds éternels ils sont unis tous deux.

ROXELANE.

Zéangir!.... ciel! mon fils!.... il trahiroit mes vœux!
Ah! s'il étoit possible.... Oui, malgré ma tendresse....
Je suis mère, il le sait, mais mère sans foiblesse.
Ses frivoles douleurs ne pourroient m'alarmer,
Et mon cœur en l'aimant sait comme il faut l'aimer.

OSMAN.

Il est d'autres périls dont je dois vous instruire.
Je crains que, dans ces lieux, cette jeune Azémire
N'ouvre à l'amour enfin le cœur de votre fils.

ROXELANE.

J'ai mes desseins, Osman. Captive dans Tauris,
Je la fis demander au vainqueur de son père :
La fille de Thamas peut m'être nécessaire.
Vous saurez mes projets, quand il en sera temps.
Allez, j'attends mon fils ; profitez des instans :
Assiégez mon époux ; sultane et belle-mère,
Jusqu'au moment fatal je dois ici me taire ;
Parlez : de ses soupçons nourrissez la fureur :
C'est par eux qu'en secret j'ai détrui dans son cœur
Ce fameux Ibrahim, cet ami de son maître,
S'il est vrai toutefois qu'un sujet puisse l'être.
Plus craint, notre ennemi sera plus odieux.
Du despotisme ici tel est le sort affreux :
Ainsi que la terreur le danger l'environne :
Tout tremble à ses genoux ; il tremble sur le trône.
On vient. C'est Zéangir. Un instant d'entretien,
Me dévoilant son cœur, va décider le mien.

SCÈNE II.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ROXELANE.

Mon fils, le temps approche, où, devançant votre âge,
De mes soins maternels accomplissant l'ouvrage,
Vous devez assurer l'effet de mes desseins.
Élevez votre cœur jusques à vos destins.
Le sultan (notre amour veut en vain nous le taire)
Touche au terme fatal de sa longue carrière :
De l'Euphrate au Danube, et d'Ormus à Tunis[1],
Cent peuples, sous ses lois étonnés d'être unis,
Vont voir à qui le sort doit remettre en partage
De sceptres, de grandeurs cet immense héritage.
Le prince, après huit ans, rappelé dans ces lieux....

ZÉANGIR.

Ah!... Je tremble pour lui.

ROXELANE.

(A part.)

Qui? vous, mon fils!... O cieux!

ZÉANGIR.

C'est pour lui que j'accours : souffrez que ma prière
Implore vos bontés en faveur de mon frère.
Les enfans des sultans (vous ne l'ignorez pas),
Bannis pour commander en de lointains climats,
Ne peuvent en sortir sans l'ordre de leur père;
Mais cet ordre est souvent terrible, sanguinaire.
Sur le seuil du palais de mon frère immolé....

[1] Les flottes de Soliman pénétrèrent jusque dans le Golfe Persique.

ROXELANE.

Et voilà de quels soins votre cœur est troublé!
De nos grands intérêts quand mon âme est remplie!
Quand vous devez régler le sort de notre vie!

ZÉANGIR.

Moi!

ROXELANE.

(A part.)

Vous... Ciel! qu'il est loin de concevoir mes vœux!

(Haut.)

Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux
Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

ZÉANGIR.

Le trône est à mon frère : y penser est un crime.

ROXELANE.

Il est vrai qu'en effet, s'il eût persévéré,
S'il eût vaincu l'orgueil dont il est dévoré,
S'il n'eût trahi l'état, vous n'y pouviez prétendre.

ZÉANGIR.

Qui? lui! trahir l'état! ô ciel! puis-je l'entendre?
Croyez qu'en cet instant, pour dompter mon courroux,
J'ai besoin du respect que mon cœur a pour vous.
Qui venois-je implorer! Quel appui pour mon frère?

ROXELANE.

Eh bien! préparez-vous à blâmer votre père :
Prouvez-lui que ce fils, noirci, calomnié,
D'aucun traité secret à Thamas n'est lié :

Que depuis son rappel, ses délais, qu'on redoute,
Sur lui, sur ses desseins ne laissent aucun doute.
Mais tremblez que son père aujourd'hui, dans ces lieux,
N'ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

ZÉANGIR.

Quoi!.... non, je ne crains rien, rien que la calomnie.
Rougissez du soupçon qui veut flétrir sa vie :
Il est indigne, affreux.

ROXELANE.

Modérez-vous, mon fils.
Eh bien! nous pourrons voir nos doutes éclaircis.
Cependant vous deviez, s'il faut ici le dire,
Excuser une erreur qui vous donne un empire.
Vous le sacrifiez : quel repentir un jour!....

ZÉANGIR.

Moi! jamais.

ROXELANE.

Prévenez ce funeste retour.
Quel fruit de mes travaux! Quel indigne salaire!
Savez-vous pour son fils ce qu'a fait votre mère?
Savez-vous quels degrés, préparant ma grandeur,
D'avance, par mes soins, fondoient votre bonheur?
Née, on vous l'a pu dire, au sein de l'Italie,
Surprise sur les mers qui baignent ma patrie,
Esclave, je parus aux yeux de Soliman :
Je lui plus : il pensa qu'éprise d'un sultan,
M'honorant d'un caprice, heureuse de ma honte,
Je briguerois moi-même une défaite prompte.
Qu'il se vit détrompé! ma main, ma propre main,
Prévenant mon outrage, alloit percer mon sein :

Il pâlit à mes pieds, il connut sa maîtresse.
Ma fierté, son estime accrurent sa tendresse :
Je sus m'en prévaloir : une orgueilleuse loi
Défendoit que l'hymen assujettît sa foi;
Cette loi fut proscrite, et la terre étonnée
Vit un sultan soumis au joug de l'hyménée :
Je goûtai, je l'avoue, un instant de bonheur;
Mais bientôt, mon cher fils, lasse de ma grandeur,
Une langueur secrète empoisonna ma vie :
Je te reçus du ciel, mon âme fut remplie.
Ce nouvel intérêt, si tendre, si pressant,
Répandit sur mes jours un charme renaissant;
J'aimois plus que jamais ma nouvelle patrie;
La gloire vint parler à mon âme agrandie;
J'enflammai d'un époux l'heureuse ambition :
Près de son nom peut-être on placera mon nom.
Eh bien! tous ces surcroîts de gloire, de puissance,
C'est à toi que mon cœur les soumettoit d'avance;
C'est pour toi que j'aimois et l'empire et le jour;
Et mon ambition n'est qu'un excès d'amour.

ZÉANGIR.

Ah! vous me déchirez.... Mais quoi! que faut-il faire?
Faut-il tremper mes mains dans le sang de mon frère,
Moi qui voudrois pour lui voir le mien répandu?

ROXELANE.

Quoi! vous l'aimez ainsi? Dieu! quel charme inconnu
Peut lui donner sur vous cet excès de puissance?

ZÉANGIR.

Le charme des vertus, de la reconnoissance,
Celui de l'amitié.... Vous me glacez d'effroi.

ROXELANE.

Adieu.

ZÉANGIR.

Qu'allez-vous faire?

ROXELANE.

Il est affreux pour moi
D'avoir à séparer mes intérêts des vôtres :
Ce cœur n'étoit pas fait pour en connoître d'autres.

ZÉANGIR.

Vous fuyez.... Dans quel temps m'accable son courroux?
Quand un autre intérêt m'appelle à ses genoux,
Quand d'autres vœux....

ROXELANE.

Comment!

ZÉANGIR.

Je tremble de le dire.

ROXELANE.

Parlez.

ZÉANGIR.

Si mon destin m'écarte de l'empire,
Il est un bien plus cher et plus fait pour mon cœur,
Qui pourroit à mes yeux remplacer la grandeur.
Sans vous, sans vos bontés je n'y dois pas prétendre;
Je l'oserois par vous.

ROXELANE.

Je ne puis vous entendre;
Mais, quel que soit pour vous ce bien si précieux,

Mon fils, il est à vous, si vous ouvrez les yeux.
Votre imprudence ici renonce au rang suprême;
Vous en voyez le fruit : et dans cet instant même
Il vous faut implorer mon secours, ma faveur :
Régnez, et de vous seul dépend votre bonheur,
Et, sans avoir besoin qu'une mère y consente,
Vous verrez à vos lois la terre obéissante.

SCÈNE III.

ZÉANGIR, seul.

Quels assauts on prépare à ce cœur effrayé!
Craindrai-je pour l'amour, tremblant pour l'amitié?
O mon frère! ô cher prince! après un an d'absence!
Hélas! étoit-ce à moi de craindre sa présence?
J'augmente ses dangers..... je vole à ton secours.....
Et c'est ma mère, ô ciel! qui menace tes jours!
Se peut-il que d'un crime on me rende complice,
Et que je sois formé d'un sang qui te haïsse?

SCÈNE IV.

ZÉANGIR, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

Ah! princesse, apprenez, partagez ma douleur.
Ma voix, de la sultane implorant la faveur,
Et de mes feux secrets découvrant le mystère,
Alloit à mon bonheur intéresser ma mère,
Quand j'ai compris soudain, sur un affreux discours,
Quels périls vont d'un prince environner les jours.

AZÉMIRE.

Eh quoi! que faut-il craindre? Et quel nouvel orage.....

ZÉANGIR.

Souffrez qu'entre vous deux mon âme se partage ;
Que d'un frère à vos yeux j'ose occuper mon cœur.
Vous pouvez le haïr, je le sais....

AZÉMIRE.

Moi, seigneur !

ZÉANGIR.

Je ne me flatte point ; par lui seul prisonnière,
C'est par lui qu'Azémire est aux mains de mon père.
L'instant où je vous vis est un malheur pour vous,
Et mon frère est l'objet d'un trop juste courroux.

AZÉMIRE.

Par mon seul intérêt mon âme prévenue
A ses vertus, seigneur, n'a point fermé ma vue ;
Je suis loin de haïr un généreux vainqueur.
Ses soins ont de mes fers adouci la rigueur ;
Il a même permis que mes yeux, dans son âme,
Vissent... quelle amitié pour son frère l'enflamme !

ZÉANGIR.

Ah ! que n'avez-vous pu lire au fond de son cœur ;
De tous ses sentimens connoître la grandeur !
Vous sauriez à quel point son amitié m'est chère.

AZÉMIRE.

Je vous l'ai dit, seigneur ; j'admire votre frère ;
Je sens que son danger doit vous faire frémir.
Quel est-il ?

ZÉANGIR.

On prétend, on ose soutenir
Qu'avec Thamas, madame, il est d'intelligence.

AZÉMIRE.

O ciel! qui peut ainsi flétrir son innocence?

ZÉANGIR.

De ces affreux soupçons je confondrai l'auteur.
Mais, si j'ose, à mon tour, soigneux de mon bonheur....

AZÉMIRE.

Faut-il que de mes vœux vous le fassiez dépendre?
D'un trop funeste amour que devez-vous attendre?
Nos destins par l'hymen peuvent-ils être unis?
Thamas et Soliman, éternels ennemis,
Dans le cours d'un long règne, illustre par la guerre,
De leurs sanglans débats ont occupé la terre;
Et, malgré ses succès, votre père, seigneur,
Laisse, au seul nom du mien, éclater sa fureur.
Je vois que votre amour gémit de ce langage;
Mais mon cœur, je le sens, gémiroit davantage,
Si le vôtre, seigneur, par le temps détrompé,
Me reprochoit l'espoir dont il s'est occupé.

ZÉANGIR.

Non : je serai moi seul l'auteur de mon supplice,
Cruelle; je vous dois cette affreuse justice.
Mais je veux, malgré vous, par mes soins redoublés,
Triompher des raisons qu'ici vous rassemblez;
Et, si dans vos refus votre âme persévère,
Mes larmes couleront dans le sein de mon frère.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, FÉLIME.

AZÉMIRE.

Dans le sein de son frère.... ah! souvenir fatal!
Pour essuyer ses pleurs, il attend son rival!
Quelle épreuve! et c'est moi, grand Dieu! qui la prépare!

FÉLIME.

Je conçois les terreurs où votre cœur s'égare;
Mais un mot, pardonnez, pouvoit les prévenir.
L'aveu de votre amour....

AZÉMIRE.

J'ai dû le retenir.
Quand un ordre cruel, m'appelant à Byzance,
Du prince, après trois mois, m'eut ravi la présence,
Sa tendresse, Félime, exigea de ma foi
Que ce fatal secret ne fût livré qu'à toi.
Il craignoit pour tous deux sa cruelle ennemie.
Est-ce elle dont la haine arme la calomnie?
A-t-il pour notre hymen sollicité Thamas?
O ciel! que de dangers j'assemble sous ses pas!
Étrange aveuglement d'un amour téméraire!
Ces raisons qu'à l'instant j'opposois à son frère,
Contre le prince, hélas! parloient plus fortement;
Je les sentois à peine auprès de mon amant!
Et quand plus que jamais ma flamme est combattue,
C'est l'amour d'un rival qui les offre à ma vue!

FÉLIME.

Je frémis avec vous pour vous-même et pour eux.

Eh! qui peut sans douleur voir deux cœurs vertueux
Briser les nœuds sacrés d'une amitié si chère,
Et contraints de haïr un rival dans un frère?

AZÉMIRE.

Ah! loin d'aigrir les maux d'un cœur trop agité,
Peins-moi plutôt, peins-moi leur générosité;
Peins-moi de deux rivaux l'amitié courageuse,
De ses nobles combats sortant victorieuse,
Et d'un exemple unique étonnant l'univers.
Mais un trône, l'amour, des intérêts si chers....
Fuyez, soupçons affreux; gardez-vous de paroître!
Quel espoir, cher amant, dans mon cœur vient de naître,
Quand ton frère, à mes yeux partageant mon effroi,
Au lieu de son amour ne parloit que de toi!
L'amitié dans son âme égaloit l'amour même:
Il te rendoit justice, et c'est ainsi qu'on t'aime.
Tu verras une amante, un rival malheureux,
Unir pour te sauver leurs efforts et leurs vœux.
Le ciel, qui veut confondre et punir ta marâtre,
Charge de ta défense un fils qu'elle idolâtre.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, ACHMET.

LE PRINCE.

Est-ce toi, cher Achmet, que j'embrasse aujourd'hui;
Toi, de mes premiers ans et le guide et l'appui?
Ah! puisqu'à mes regards on permet ta présence,
De mes fiers ennemis je crains peu la vengeance.
Par tes conseils prudens je puis parer leurs coups:
Un si fidèle ami....

ACHMET.

Prince, que faites-vous?
D'un tel excès d'honneur mon âme est accablée.
Je voudrois voir ma vie à la vôtre immolée;
Mais ce titre....

LE PRINCE.

Tes soins ont su le mériter.
Pour en être plus digne il le faut accepter.
On m'accuse en ces lieux d'un orgueil inflexible.
C'est du moins, cher Achmet, celui d'un cœur sensible.
Je sais chérir toujours et ton zèle et ta foi;
Et l'orgueil des grandeurs est indigne de moi.
Voilà donc ce séjour si cher à mon enfance,
Où jadis!.... Quel accueil après huit ans d'absence!
Tu le vois; cet ainsi qu'on reçoit un vainqueur!....
On dérobe à mes yeux l'empressement flatteur

D'un peuple dont la joie honoroit mon entrée.
Une barque en secret, sur la mer préparée,
Aux portes du serrail me mène obscurément :
Un ordre me prescrit d'attendre le moment
Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge sévère;
Il faut que je redoute un regard de mon père,
Et que l'amour d'un fils, muet à son aspect,
Se cache avec terreur sous un morne respect.

ACHMET.

Écartez, croyez-moi, cette sombre pensée.
N'enfoncez point les traits dont votre âme est blessée :
A vos dangers, au sort conformez votre cœur :
Du joug, sans murmurer, souffrez la pesanteur :
De vos exploits, surtout, bannissez la mémoire :
Plus que vos ennemis, redoutez votre gloire :
Et, d'un visir jaloux confondant les desseins,
Tremblez aux pieds d'un trône affermi par vos mains.

LE PRINCE.

Le lâche! d'Ibrahim il occupe la place!
Un jour.... Dirois-tu bien que sa superbe audace,
Dans mon camp, sous mes yeux, vouloit dicter des lois?

ACHMET.

De vos ressentimens, prince, étouffez la voix.

LE PRINCE.

Qui! moi! souffrir l'injure et dévorer l'offense!
Détester sans courroux et frémir sans vengeance!....
Je le voudrois en vain; n'attends point cet effort....
Pardonne, cher Achmet, pardonne à ce transport :
Je devois, je le sens, vaincre ma violence....

Mais prends pitié d'un cœur déchiré dès l'enfance,
Que d'horreur, d'amertume on se plut à nourrir;
D'un cœur fait pour aimer, qu'on force de haïr.
Eh! qui jamais du sort sentit mieux la colère?
Témoin, presqu'en naissant, des ennuis de ma mère,
Confident de ses pleurs dans mon sein recueillis,
Le soin de les sécher fut l'emploi de son fils.
Elle fuit avec moi, je pars pour l'Amasie:
Dès ce moment, Achmet, l'imposture, l'envie,
Quand je verse mon sang, osent flétrir mes jours:
Une indigne marâtre empoisonne leur cours.
Vainqueur dans les combats, consolé par la gloire,
Je n'ose aux pieds d'un maître apporter ma victoire.
Je m'écarte en tremblant du trône paternel;
Je languis dans l'exil, en craignant mon rappel.
J'en reçois l'ordre, Achmet; et quand? Lorsque ma mère
A besoin de ma main pour fermer sa paupière:
A cet ordre fatal juge de son effroi;
Expirante à mes yeux, elle a pâli pour moi;
Ses soupirs, ses sanglots, ses muettes caresses,
Remplissoient de terreur nos dernières tendresses:
J'ai lu tous mes dangers dans ses regards écrits;
Et sur son lit de mort elle a pleuré son fils.
Ah! cette image encor me poursuit et m'accable;
Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable,
Je recueillois sa cendre et la baignois de pleurs,
Ici l'on accusoit mes coupables lenteurs:
On cherchoit à douter de mon obéissance:
Un fils pleurant sa mère a besoin de clémence,
Et doit justifier, en abordant ces lieux,
Quelques momens perdus à lui fermer les yeux.

ACHMET.

Ah! d'un nouvel effroi vous pénétrez mon âme.
Si votre cœur se livre au courroux qui l'enflamme,
De la sultane ici soutiendrez-vous l'aspect?
Feindrez-vous devant elle une ombre de respect?
N'allez point à sa haine offrir une victime;
Contenez, renfermez l'horreur qui vous anime.

LE PRINCE.

Ah! voilà de mon sort le coup le plus affreux.
C'est peu de l'abhorrer, de paroître à ses yeux,
D'étouffer des douleurs qu'irrite sa présence,
Mon cœur s'est pour jamais interdit la vengeance.
Mère de Zéangir, ses jours me sont sacrés.
Que les miens, s'il le faut, à sa fureur livrés....
Mais quoi! puis-je penser qu'un grand homme, qu'un père,
Adoptant contre un fils une haine étrangère....

ACHMET.

Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir:
Par la mort d'Ibrahim jugez de son pouvoir.
Connoissez, redoutez votre fière ennemie.
Vingt ans sont écoulés depuis que son génie
Préside aux grands destins de l'empire ottoman,
Et, sans le dégrader, règne sur Soliman.
Le séjour odieux qui lui donna naissance,
Lui montra l'art de feindre et l'art de la vengeance.
Son âme aux profondeurs de ses déguisemens
Joint l'audace et l'orgueil de nos fiers musulmans.
Sous un maître absolu souveraine maîtresse,
Elle osa dédaigner, même dans sa jeunesse,
Ce frivole artifice et ces soins séducteurs

Par qui son foible sexe, enchaînant de grands cœurs,
Offre aux yeux indignés la douloureuse image
D'un héros avili dans un long esclavage.
De son illustre époux seconder les projets;
Utile dans la guerre; utile dans la paix;
Sentir ainsi que lui les fureurs de la gloire;
L'enflammer, le pousser de victoire en victoire,
Voilà par quelle adresse elle a su l'asservir.
Sans la braver, du moins, laissez-la vous haïr.
Eh! par quelle imprudence augmentant nos alarmes,
Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes?

LE PRINCE.

Comment?

ACHMET.

Pourquoi, seigneur, tous ces chefs, ces soldats,
Qui jusqu'au pied des murs ont marché sur vos pas?
Pourquoi cet appareil qui menace Byzance,
Et qui d'un camp guerrier présente l'apparence?

LE PRINCE.

N'accuse que des miens le transport indiscret.
Aux ordres du sultan j'obéissois, Achmet;
J'annonçois mon rappel; et le peuple et l'armée,
Tout frémit : on s'assemble, une troupe alarmée
M'environne, me presse et s'attache à mes pas.
On s'écrie, en pleurant, que je cours au trépas :
Je m'arrache à leur foule : alors, pleins d'épouvante,
Furieux, égarés, ils volent à leur tente,
Saisissent l'étendard, et d'un zèle insensé,
Croyant me suivre, ami, m'ont déjà devancé.
Pardonne : à tant d'amour, hélas! je fus sensible.
Et quel seroit, dis-moi, le mortel inflexible,
Qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,

Auroit fermé son cœur au plaisir d'être aimé?
Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paroître.

ACHMET.

Il s'occupe de vous, quelque part qu'il puisse être.
De sa tendre amitié je me suis tout promis :
C'est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.

LE PRINCE.

Hélas! nous nous aimons dès la plus tendre enfance,
Et, de son âge au mien oubliant la distance,
Nos âmes se cherchoient alors comme aujourd'hui.
Un charme attendrissant régnoit autour de lui,
Et, le cœur encor plein des douleurs de ma mère,
L'amitié m'appeloit au berceau de mon frère.
Tu le sais, tu le vis; et lorsque les combats
Loin de lui vers la gloire emportèrent mes pas,
La gloire, loin de lui, moins touchante et moins belle,
M'apprit qu'il est des biens plus désirables qu'elle.
Il vint la partager. La victoire deux fois
Associa nos noms, confondit nos exploits.
C'étoit le prix des miens, et mon âme enchantée
Crut la gloire d'un frère à la mienne ajoutée.
Mais je te retiens trop. Cours, observe ces lieux :
Sur les piéges cachés ouvre pour moi les yeux.
Aux regards du sultan je dois bientôt paroître :
Reviens.... J'entends du bruit. C'est Zéangir peut-être.
C'est lui. Va, laisse-moi dans ces heureux momens
Oublier mes douleurs dans ses embrassemens.

SCÈNE II.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Ou trouver?.... C'est lui-même. O mon ami! mon frère!
Que, malgré mes frayeurs, ta présence m'est chère!
Laisse-moi, dans tes bras, laisse-moi respirer,
De ce bonheur si pur laisse-moi m'enivrer!

LE PRINCE.

Ah! que mon âme ici répond bien à la tienne!
Ami, que ta tendresse égale bien la mienne!
Que ces épanchemens ont pour moi de douceurs!
Pour moi, près de mon frère, il n'est plus de malheurs!...

ZÉANGIR.

Je connois tes dangers, ils redoublent mon zèle.

LE PRINCE.

Tu ne les sais pas tous.

ZÉANGIR.

Quelle crainte nouvelle?....

LE PRINCE.

Écoute.

ZÉANGIR.

Je frémis.

LE PRINCE.

Tu vis de quelle ardeur
Les charmes de la gloire avoient rempli mon cœur;
Tu sais si l'amitié le pénètre et l'enflamme:
A ces doux sentimens dont s'occupoit mon âme,
Le ciel en joint un autre, et peut-être ce jour....

ZÉANGIR.

Eh! bien.....

LE PRINCE.

A ce transport méconnois-tu l'amour?

ZÉANGIR.

Qu'entends-je? et quel objet?.....

LE PRINCE.

Je prévois tes alarmes.

ZÉANGIR.

Achève.

LE PRINCE.

Il te souvient que la faveur des armes
Dans les murs de Tauris remit entre mes mains....

ZÉANGIR.

Azémire?.....

LE PRINCE.

Elle-même.

ZÉANGIR.

O douleur! ô destins!

LE PRINCE.

Je te l'avais bien dit : ta crainte est légitime :
Je sens que sous mes pas j'ouvre un nouvel abîme.
Mais c'est d'elle à jamais que dépendra mon sort.
C'est pour elle qu'ici je viens braver la mort.
J'en suis aimé, du moins, et sa tendresse extrême.....
En croirai-je ma vue?.... ô Ciel! c'est elle-même.

SCÈNE III.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE.

LE PRINCE.

Azémire, est-ce vous? Qui vous ouvre ces lieux?
Quel miracle remplit le plus cher de mes vœux?
Puis-je enfin devant vous montrer la violence
D'un amour loin de vous accru dans le silence?
Comptiez-vous quelquefois, sensible à mes tourmens,
Des jours dont ma tendresse a compté les momens?
J'ose encor m'en flatter; mais daignez me le dire.
Vous baissez vos regards, et votre cœur soupire!
Je vois.... Ah! pardonnez, ne craignez point ses yeux.
Qu'il soit le confident, le témoin de nos feux.
Je vous l'ai dit cent fois, c'est un autre moi-même.
Ce séjour, cet instant m'offre tout ce que j'aime;
Mon bonheur est parfait.... Vous pleurez.... tu pâlis....
De douleur et d'effroi vos regards sont remplis....

ZÉANGIR.

O tourmens!

AZÉMIRE.

Jour affreux!

LE PRINCE.

Quel transport! quel langage!
Du sort qui me poursuit est-ce un nouvel outrage?

ZÉANGIR.

Non : c'est moi seul ici qu'opprime son courroux.
C'est à moi désormais qu'il réserve ses coups.
Il me perce le cœur par la main la plus chère :
J'aime; et pour mon rival il a choisi mon frère!

LE PRINCE.

Cieux!

ZÉANGIR.

Ma mère, en secret, j'ignore à quel dessein,
Dans ce piége fatal m'a conduit de sa main.
Sa cruelle bonté, secondant mon adresse,
A permis à mes yeux l'aspect de la princesse;
J'ai prodigué les soins d'un amour indiscret,
Pour attendrir, hélas! un cœur qui t'adoroit.
Je venois, à tes yeux dévoilant ce mystère....
Cruelle, eh! quel devoir, vous forçant à vous taire,
Me laissoit enivrer de ce poison fatal?
A-t-on craint de me voir haïr un tel rival?

AZÉMIRE.

Je l'avouerai, seigneur, ce reproche m'étonne;
L'ayant peu mérité, mon cœur vous le pardonne:
J'en plains même la cause, et je crois qu'en secret
Déjà vous condamnez un transport indiscret.

(Au prince.)

Vous n'avez pas pensé, prince, que votre amante,
Négligeant d'étouffer une flamme imprudente,
Fière d'un autre hommage à ses yeux présenté,
Ait d'un frivole encens nourri sa vanité:
Et me justifier, c'est vous faire une offense.
Mais, puisque je vous dois expliquer mon silence,
Du repos d'un ami comptable devant vous,
Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous
Quels sermens redoublés me forçoient à lui taire
Un secret.....

LE PRINCE.

Ciel! madame, un secret pour mon frère!
Eh! pouvois-je prévoir.....

AZÉMIRE.

Je sais que ce palais
Devoit à tous les yeux me soustraire à jamais ;
Qu'entouré d'ennemis empressés à vous nuire,
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire.
Hélas ! me chargeoit-on de ce soin douloureux,
Moi qui, dans ce séjour pour vous si dangereux,
Craignant mon cœur, mes yeux et mon silence même,
Vingt fois ai souhaité de me cacher qui j'aime ?
Mais, non, je lui parlois de vous, de vos vertus :
Enfin, je vous nommois : que falloit-il de plus ?
Et quand de son amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le silence,
J'ai vu son désespoir, tout prêt à s'exhaler,
Repousser le secret que j'allois révéler.

LE PRINCE.

Oui, sans doute ; et ce trait manquoit à ma misère :
Je devois voir couler les larmes de mon frère,
Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux
Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
Mon âme à l'espérance étoit encor ouverte :
C'en est fait ; je l'abjure ; et le ciel veut ma perte ;
Je la veux comme lui, si je fais ton malheur.

ZÉANGIR.

Ta perte !.... Achève, ingrat, de déchirer mon cœur.
Il te falloit.... Cruel, as-tu la barbarie
D'offenser un rival qui tremble pour ta vie !
Ta perte !... et de quel crime ?... Il n'en est qu'un pour toi ;
Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
Crois-tu que ton ami, dans sa jalouse ivresse,
Devienne ton tyran, celui de ta maîtresse ;

Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
Pour contempler partout les pleurs du désespoir;
Pour mériter son sort en perdant ce qu'il aime?
Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même?
Est-ce toi qu'à mourir son choix a condamné?
Ne suis-je pas enfin le seul infortuné?

LE PRINCE.

Arrête! peux-tu bien me tenir ce langage!
C'est un frère, un ami qui me fait cet outrage?
Cruel! quand ton amour au mien veut s'immoler,
Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler!
Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône,
Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne:
Le ciel, en te privant d'un ami couronné,
Te raviroit bien plus qu'il ne t'auroit donné:
Mais te voir à mes vœux sacrifier ta flamme,
Sentir tous les combats qui déchirent ton âme,
Et ne pouvoir t'offrir, pour prix de tes bienfaits,
Que le seul désespoir de t'égaler jamais:
Ce supplice est affreux, si tu peux me connoître.

ZÉANGIR.

Va, ce seul sentiment m'a tout payé peut-être.
Mon frère, laisse-moi, dans mes vœux confondus,
Laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus;
Il me coûte assez cher pour que j'ose y prétendre;
Tu dois vivre et m'aimer; moi, vivre et te défendre:
Tout l'ordonne, le ciel, la nature, l'honneur.
Respecte cette loi qu'ils font tous à mon cœur:
Je t'en conjure ici par un frère qui t'aime,
Par toi, par tes malheurs.... par ton amour lui-même.
(A Azémire.)
Joignez-vous à mes vœux; c'est à vous de fléchir

Un cœur aimé de vous, qui peut vouloir mourir.

LE PRINCE, avec transport.

C'en est fait, je me rends; ce cœur me justifie.
Je vous aime encor plus que je ne hais la vie :
Oui, dans les nœuds sacrés qui m'unissent à toi,
Ton triomphe est le mien, tes vertus sont à moi.
Va; ne crains point, ami, que ma fierté gémisse,
Ni qu'opprimé du poids d'un si grand sacrifice,
Mon cœur de tes bienfaits puisse être humilié :
Eh! connoît-on l'orgueil auprès de l'amitié!

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE, ACHMET.

ACHMET.

Pardonnez si déjà mon zèle en diligence
A vos épanchemens vient mêler ma présence :
Mais d'un subit effroi le palais est troublé.
Déjà, près du sultan le visir appelé,
(Au prince.)
Prodigue contre vous les conseils de la haine.
La moitié du sérail, que sa voix seule entraîne,
Séduite dès long-temps, s'intéresse pour lui.
Même on dit qu'en secret un plus puissant appui....
Pardonnez.... Dans vos cœurs mes regards ont dû lire;
Mais une mère.... hélas! je crains....

LE PRINCE.

Qu'oses-tu dire?

ZÉANGIR, transporté.

Achève.

ACHMET.

Eh bien! l'on dit qu'invisible à regret,

Sa main conduit les coups qu'on prépare en secret.
On redoute un courroux qu'elle force au silence.
On craint son artifice, on craint sa violence;
Mais un bruit, dont surtout mon cœur est consterné....
Le sultan veut la voir, et l'ordre en est donné.

AZÉMIRE.

Ciel!

ACHMET.

On tremble, on attend cette grande entrevue:
On parle d'une lettre au sultan inconnue....

LE PRINCE.

(A Zéangir.)

Dieu! mon sort voudroit-il?.... Tu sauras tout....

ACHMET.

Seigneur,
Contre un juste courroux défendez votre cœur.
Vous ignorez quel ordre et quel projet sinistre
Mena dans votre camp un odieux ministre:
Le visir, je voudrois envain vous le cacher,
Aux bras de vos soldats devoit vous arracher.

LE PRINCE.

Que dis-tu?

ACHMET.

Le péril arrêta son audace.
Cher prince, devant vous si mes pleurs trouvent grâce,
Si mes vœux, si mes soins méritent quelque prix,
Si d'un vieillard tremblant vous souffrez les avis,
Modérez vos transports, et, loin d'aigrir un père,
Réveillez dans son cœur sa tendresse première;
Il aima votre enfance, il aime vos vertus.
Vous pourriez.... Pardonnez. Je n'ose en dire plus.

A de plus chers conseils mon cœur vous abandonne;
Et vole à d'autres soins que mon zèle m'ordonne.

SCÈNE V.

ZÉANGIR, LE PRINCE, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

Quel est donc le péril dont je t'ai vu frémir?
Cette lettre fatale.... Ami, daigne éclaircir....

LE PRINCE.

J'accroîtrai tes douleurs.

ZÉANGIR.

Parle.

LE PRINCE.

Avant que mon père
Demandât la princesse en mes mains prisonnière,
Thamas secrètement députa près de moi,
Et pour briser ses fers, et pour tenter ma foi.
Ami, tu me connois; et mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naissans, quelle fut ma réponse;
Mais lorsque, chaque jour, ses vertus, ses attraits....
Je t'arrache le cœur....

ZÉANGIR.

Non, mon cœur est en paix.
Poursuis.

LE PRINCE.

O ciel!.... Eh bien! brûlant d'amour pour elle,
Et depuis, accablé d'une absence cruelle,
Je crus que je pouvois, sans blesser mon devoir,
De la paix à Thamas présenter quelque espoir.

Et demander, pour prix d'une heureuse entremise,
Que la main de sa fille à ma foi fût promise.
Nadir, de mes desseins fidèle confident,
Autorisé d'un mot, partit secrètement;
J'attendois son retour. J'apprends qu'en Assyrie,
Attaqué, défendant mon secret et sa vie,
Accablé sous le nombre, il avoit succombé.

ZÉANGIR.

Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.
Je vois ce que prépare une mère inhumaine:
Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardir sa haine.
Hélas! de toi bientôt dépendront ses destins,
Bientôt son empereur....

LE PRINCE.

Que dis-tu? Quoi! tu crains...

ZÉANGIR.

Non, mon âme à ta foi ne fait point cette offense.
Sans crainte pour ses jours, je vole à ta défense.
Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés.
Il en est un surtout.... J'en frémis.... Écoutez.
Je jure ici par vous que dans cette journée,
Si je pouvois surprendre en mon âme indignée
Quelque désir jaloux, quelque perfide espoir,
Capable un seul moment d'ébranler mon devoir,
Dans ce cœur avili.... Non, il n'est pas possible.
Le ciel me soutiendra dans cet instant terrible;
Et satisfait d'un cœur trop long-temps combattu,
De l'affront d'un remords sauvera ma vertu.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Prenez place, madame ; il faut que dans ce jour
Votre âme à mes regards se montre sans détour :
Le prince dans ces lieux vient enfin de se rendre.

ROXELANE.

Les cris de ses soldats viennent de me l'apprendre.

SOLIMAN.

J'entrevois par ce mot vos secrets sentimens ;
Vous jugerez des miens : daignez quelques momens
Vous imposer la loi de m'entendre en silence.
Mon fils a mérité ma juste défiance ;
Et son retour, d'ailleurs, fait pour me désarmer,
Avec quelque raison peut encor m'alarmer.
Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes ;
Mais il faut éclaircir des soupçons légitimes.
Vos yeux, si du visir j'explique les discours,
Ont surpris des secrets d'où dépendent mes jours.
Je n'examine point si pour mieux me confondre,
De concert avec lui.... vous pourrez me répondre.
Hélas! il est affreux de soupçonner la foi
Des cœurs que l'on chérit, et qu'on croyoit à soi.
Mais au bord du tombeau telle est ma destinée.
Par d'autres intérêts maintenant gouvernée,

Aux soins de l'avenir vous croyez vous devoir.
Je conçois vos raisons, vos craintes, votre espoir;
Et, malgré mes vieux ans, ma tendresse constante
A vos destins futurs n'est point indifférente.
Mais vous n'espérez point que pour votre repos
Je répande le sang d'un fils et d'un héros.
Son juge, en ce moment, se souvient qu'il est père.
Je ne veux écouter ni soupçons ni colère.
Ce sérail, qui jadis, sous de cruels sultans,
Craignoit de leurs fureurs les caprices sanglans,
A connu, dans le cours d'un règne plus propice,
Quelquefois ma clémence et toujours ma justice.
Juste envers mes sujets, juste envers mes enfans,
Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans.
Après un tel aveu, parlez, je vous écoute;
Mais que la vérité s'offre sans aucun doute.
Je dois, s'il faut porter un jugement cruel,
En répondre à l'état, à l'avenir, au ciel.

ROXELANE.

Seigneur, d'étonnement je demeure frappée.
De vous, de votre fils en secret occupée,
J'ai dû, sans m'expliquer sur ce grand intérêt,
Muette, avec l'empire, attendre son arrêt.
Mais, puisque le premier vous quittez la contrainte
D'un silence affecté, trop semblable à la feinte,
De mon âme à vos yeux j'ouvrirai les replis.
Je déteste le prince, et j'adore mon fils;
Ainsi que vous, du moins, je parle avec franchise:
Et, loin qu'avec effort ma haine se déguise,
J'ose entreprendre ici de la justifier,
Vous invitant vous-même à vous en défier.
Je ne vous cache point (qu'est-il besoin de feindre?)

Que prompte en ce péril à tout voir, à tout craindre,
J'ai d'un visir fidèle emprunté les avis,
Et moi-même éclairé les pas de votre fils.
Tout fondoit mes soupçons : un père les partage.
Eh ! qui donc, en effet, pourroit voir sans ombrage
Un jeune ambitieux qui, d'orgueil enivré,
Des cœurs qu'il a séduits disposant à son gré,
A vous intimider semble mettre sa gloire,
Et croit tenir ce droit des mains de la victoire ?
Qui, mandé par son maître, a jusques à ce jour
Fait douter de sa foi, douter de son retour,
Et du grand Soliman a réduit la puissance
A craindre, je l'ai vu, sa désobéissance ?
Qui, j'ose l'attester, et mes garans sont prêts,
Achète ici des yeux ouverts sur vos secrets,
Parle, agit en sultan ; et, si l'on veut l'entendre,
Et la guerre et la paix de lui seul voit dépendre ?
Oui, seigneur, oui, vous dis-je, et peut-être aujourd'hui
Vous en aurez la preuve et la tiendrez de lui.

SOLIMAN.

Ciel !

ROXELANE.

D'un fils, d'un sujet est-ce donc la conduite !
Et depuis quand, seigneur, n'en craint-on plus la suite ?
Est-ce dans ce séjour ?.... Vainement, sous vos lois,
La clémence en ces lieux fit entendre sa voix ;
Une autre voix peut-être y parle plus haut qu'elle,
La voix de ces sultans qu'une main criminelle,
Sanglans, a renversés aux genoux de leurs fils ;
La voix des fils encor qui, près du trône assis,
N'ont point devant ce trône assez courbé la tête.
Il le sait : d'où vient donc que nul frein ne l'arrête ?

Sans doute mieux qu'un autre il connoît son pouvoir :
De l'empire, en effet, il est l'unique espoir.
Eh ! qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'ivresse
Oser à vos vieux ans égaler sa jeunesse,
Et d'un héros, l'honneur des sultans, des guerriers,
Devant un fier soldat abaisser les lauriers ?
Qui peut vous rassurer contre tant d'insolence ?
Est-ce un camp qui frémit aux portes de Bysance ?
Un peuple de mutins, esclaves factieux,
De leur maître indigné tyrans capricieux ?
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi, je vous cite à vous-même,
Que, rassurant Sélim, dans un péril extrême,
Vous vîntes dans ses mains ici vous déposer,
Quand ces mêmes soldats, ardens à tout oser,
Pour vous, malgré vous seul, pleins d'un zèle unanime,
Rebelles, prononçoient votre nom dans leur crime ?
On vous vit accourir, seul, désarmé, soumis,
Plein d'un noble courroux contre ses ennemis,
Et tombant à ses pieds, otage volontaire,
Échapper au malheur de détrôner un père.
Tel étoit le devoir d'un fils plus soupçonné :
Et votre exemple au moins l'a déjà condamné.

SOLIMAN.

Ce qu'a fait Soliman, Soliman dut le faire.
Celui qui fut bon fils doit être aussi bon père ;
Et quand vous rappelez ces preuves de ma foi,
Votre voix m'avertit d'être digne de moi.
Des revers des sultans vous me tracez l'image :
Je reconnois vos soins, madame, et je présage
Que, grâce aux miens peut-être, un sort moins rigoureux
Écartera mon nom de ces noms malheureux.
Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête,

A des fils soupçonnés ont demandé leur tête.
Oui ; mais n'ont-ils jamais, après ces rudes coups,
Détesté les transports d'un aveugle courroux ?
Hélas ! si ce moment doit m'offrir un coupable,
Peut-être que mon sort est assez déplorable.
Serai-je donc rangé parmi ces souverains
Qu'on a vus, de leurs fils juges trop inhumains,
Réduits à s'imposer ce fatal sacrifice ?
Malheureux qu'on veut plaindre et qu'il faut qu'on haïsse !
Quelqu'éclat dont leur règne ait ébloui les yeux,
De ces grands châtimens le souvenir affreux,
Éternisant l'effroi qu'imprime leur mémoire,
Mêle un sombre nuage aux rayons de leur gloire.
Le nom de Soliman, madame, a mérité
De parvenir sans tache à la postérité.
Dans mon cœur vainement votre cruelle adresse
Cherche d'un vil dépit la vulgaire foiblesse,
Et voudroit par la haine irriter mes soupçons,
J'écarte ici la haine et pèse les raisons.
L'intérêt de mon sang me dit, pour le défendre,
Qu'un coupable en ces lieux eût tremblé de se rendre ;
Qu'adoré des soldats.... Je l'étois comme lui.

ROXELANE.

Comme lui, des Persans imploriez-vous l'appui ?

SOLIMAN.

Des Persans !.... Lui ! grands dieux ! Je retiens ma colère :
Ce n'est pas vous ici que doit en croire un père.
Que des garans certains à mes yeux présentés,
Que la preuve à l'instant....

ROXELANE.

Je le veux.

SOLIMAN, se levant.

Arrêtez.
Je redoute un courroux trop facile à surprendre.
Son maître en vain frémit, son juge doit l'entendre.
Que mon fils soit présent.... Faites venir mon fils.

(Roxelane se lève, le visir paroît.)

Que veut-on ?

SCÈNE II.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

J'attendois le moment d'être admis.
Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires.
Ali, ce brave Ali, ce chef des janissaires,
Qui même sous Sélim s'est illustré jadis,
Et malgré son grand âge a suivi votre fils,
Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre ;
Il apporte un secret qu'il a craint de commettre :
Le salut de l'empire, a-t-il dit, en dépend,
Et des moindres délais il me rendoit garant.
J'ai cru que son grand nom, ses exploits....

SOLIMAN.

Qu'il paroisse.

ROXELANE, à part.

Que veut-il ?

SOLIMAN, lui faisant signe de sortir.

Vous savez quelle est votre promesse.

ROXELANE.

Je ne reparoîtrai que la preuve à la main.

SCÈNE III.

SOLIMAN, OSMAN, ALI.

SOLIMAN.

Quel soin pressant t'amène, et quel est ton dessein?
Veux-tu qu'il se retire?

ALI.

Il le faudroit peut-être.
Mais je viens contre lui m'adresser à son maître;
Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
Que j'eusse d'un rebelle accompagné les pas.
Ton fils, ainsi que moi, vit et mourra fidèle.
J'ai su calmer des siens et la fougue et le zèle,
Ils te révèrent tous. Mais on craint les complots
Que la haine en ces lieux trame contre un héros.
« Ah! du moins, disoient-ils, dans leur secret murmure,
» Ah! si la vérité confondoit l'imposture!
» Si détrompant un maître et cherchant ses regards,
» Elle osoit pénétrer ces terribles remparts!
» Mais la mort puniroit un zèle téméraire ».
On peut près du cercueil hasarder de déplaire,
Sultan; d'un vieux guerrier ces restes languissans,
Ce sang, dans les combats prodigué soixante ans,
Exposé pour ton fils que tout l'empire adore,
S'ils sauvoient un héros, te serviroient encore.
De notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons:
C'est le grand Soliman qu'en lui nous chérissons;
Il nous rend tes vertus, et tu permets qu'on l'aime.
Mais crains ses ennemis, crains ton pouvoir suprême;
Crains d'éternels regrets, et surtout un remord.
J'ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort?

SOLIMAN.

J'estime ce courage et ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père.
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
J'aime un fils innocent, je le hais criminel :
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contiens dans son devoir le soldat turbulent :
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt, qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
Va, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE.

SOLIMAN.

Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvois vous attendre.

LE PRINCE.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, seigneur, expirante en mes bras....

SOLIMAN.

Elle n'est plus!.... Je dois des regrets à sa cendre.

LE PRINCE.

Occupée, en mourant, d'un souvenir trop tendre....

SOLIMAN.

C'est assez. Plût au ciel qu'à de justes raisons
Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,
Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
Vinssent d'un fils suspect attester l'innocence!

LE PRINCE.

Ne me reprochez point leurs transports effrénés
Qu'en ces lieux ma présence a déjà condamnés.
Ah! seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas! qu'à mon malheur :
C'est mon funeste sort qui parle en ma faveur.
Privé de vos bontés où je pouvois prétendre,
J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

SOLIMAN.

Peut-être il vaudroit mieux leur en inspirer moins :
Peut-être qu'un sujet devroit borner ses soins
A savoir obéir, à faire aimer sa gloire,
A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets, de la Perse approuvés....

LE PRINCE.

O ciel! le croyez-vous!

SOLIMAN.

Non, puisque vous vivez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ROXELANE.

ROXELANE.

SULTAN, vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups:
Vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

LE PRINCE.

A ce trait généreux j'avois droit de m'attendre.

SOLIMAN, prenant la lettre.

Donnez.

« A vos désirs on refusa la paix:
» Un heureux changement vous permet d'y prétendre.
» Victorieux par moi, peut-être à mes souhaits
» Le sultan voudra condescendre.
» Les raisons de cette offre et le prix que j'y mets,
» Je les tairai; Nadir doit seul vous les apprendre ».

Que vois-je? avoûrez-vous cette lettre, ce seing?

LE PRINCE.

Oui, ce billet, seigneur, fut tracé de ma main.

SOLIMAN.

Holà! gardes.

LE PRINCE.

Je dois vous paroître coupable,
Je le sais. Cependant, si le sort qui m'accable
Souffroit que votre fils pût se justifier,
Si mon cœur à vos yeux se montroit tout entier....

ROXELANE.

(Au prince.) (Au sultan.) (Au prince.)
Il le faut.... Permettez.... Vous n'avez rien à craindre;
Parlez, Nadir n'est plus, et vous pouvez tout feindre.

LE PRINCE.

Barbare! à cet opprobre étois-je réservé?
Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé,
D'un père, d'un sultan déployez la puissance.
Par mille affreux tourmens éprouvez ma constance:
Je puis chérir des coups que vous aurez portés;
Mais ne me livrez point à tant d'indignités.
Votre gloire l'exige, et votre fils peut croire....

SOLIMAN.

Perfide, il te sied bien d'intéresser ma gloire,
Toi qui veux la flétrir, toi, l'ami des Persans!
Toi, qui devant leur maître avilis mes vieux ans!
Qui, sachant contre lui quelle fureur m'anime....

LE PRINCE.

Ah! croyez que son nom fait seul mon plus grand crime;
Que, sans ce fier courroux, j'aurois pu.... Non, jamais.
(Montrant Roxelane.)
J'ai mérité la mort, et voilà mes forfaits.
Cette lettre en vos mains, seigneur, m'accusoit-elle,
Quand, d'avance par vous traité comme un rebelle,
L'ordre de m'arrêter dans mon camp?....

SOLIMAN.

Justes ci
Tu savois.... Je vois tout. D'un écrit odieux
Ta bouche en ce moment m'éclaircit le mystère;
Il demande à Thamas des secours contre un père.

LE PRINCE.

Quoi! ce secret fatal qu'à l'instant dans ces lieux....

SOLIMAN.

Traître! c'en est assez. Qu'on l'ôte de mes yeux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ZÉANGIR.

LE PRINCE, *voyant Zéangir.*

Ciel!

ZÉANGIR.

(*A part.*)

Mon père, daignez... O mère trop cruelle!

SOLIMAN.

Quoi! sans être appelé?

ROXELANE.

Quelle audace nouvelle!

SOLIMAN.

Qu'on m'en réponde, allez.

ZÉANGIR.

Suspendez un moment.

LE PRINCE.

Ah! qu'il suffise au moins à cet embrassement.
Va, de ton amitié cette preuve dernière
A trop bien démenti les fureurs de ta mère:
Elle surpasse tout, sa rage et mes malheurs,
Et la haine qu'on doit à ses persécuteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

Quel orgueil !

ZÉANGIR.

Ah ! craignez que dans votre vengeance....

SOLIMAN.

Je veux bien de ce zèle excuser l'imprudence,
Et j'aimerois, mon fils, à vous voir généreux,
Si le crime du moins pouvoit être douteux :
Mais ne me parlez point en faveur d'un perfide
Qui peut-être déjà médite un parricide.

(A Roxelane.)

J'excuse votre haine, et je vais de ce pas
Prévenir les effets de ces noirs attentats.

SCÈNE VIII.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Quoi ! déjà votre haine a frappé sa victime !
Un père en un moment la trouve légitime !

ROXELANE.

Pour convaincre un coupable, il ne faut qu'un instant.

ZÉANGIR.

Si vous n'aviez un fils, il seroit innocent.

ROXELANE.

Le ciel me l'a donné, peut-être en sa colère.

ZÉANGIR.

Le ciel vous l'a donné.... pour attendrir sa mère.
Je veux croire, et je crois que, prête à l'opprimer,
Contre un coupable ici vous pensez vous armer;
Et l'amour maternel que dans vous je révère
(Car je combats des vœux dont la source m'est chère),
Abusant vos esprits sur moi seul arrêtés,
Vous persuade encor ce que vous souhaitez;
Mais cet amour vous trompe, et peut être funeste.

ROXELANE.

Dieu! quel aveuglement! le crime est manifeste,
Son père en a tenu le gage de sa main.

ZÉANGIR, à part.

Que ne puis-je parler?

ROXELANE.

Vous frémissez en vain.
Abandonnez un traître à son sort déplorable.
Vous l'aimez vertueux, oubliez-le coupable.
Ou, si votre amitié lui donne quelques pleurs,
Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,
Quel brillant avenir le destin vous présente;
Cet éclat des sultans, cette pompe imposante,
L'univers de vos lois docile adorateur,
Et la gloire plus belle encor que la grandeur,
La gloire que vos vœux....

ZÉANGIR.

Sans doute elle m'anime.

ROXELANE.

Un trône ici la donne.

ZÉANGIR.

Un trône acquis sans crime.

ROXELANE.

Quels crimes commets-tu?

ZÉANGIR.

Ceux qu'on commet pour moi.

ROXELANE.

Des attentats d'autrui je profite pour toi.

ZÉANGIR.

Vous le croyez coupable et c'est là votre excuse.
Mais moi, qui vois son cœur, mais moi que rien n'abuse....

ROXELANE.

Tu pleureras un jour, quand l'absolu pouvoir....

ZÉANGIR.

A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir?

ROXELANE.

J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'ivresse;
Je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse,
Il a su, plus prudent, par cette illusion
T'écartant du sentier de son ambition....

ZÉANGIR.

Quoi! vous doutez....

ROXELANE.

Eh bien! je veux le croire, il t'aime:
Ainsi que toi, mon fils! il se trompe lui-même.
Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,

Et le cœur des humains et votre propre cœur.
Mais le temps, d'autres vœux, l'orgueil de la puissance,
Du monarque au sujet cet intervalle immense,
Tout va briser bientôt un nœud mal affermi,
Et sur le trône un jour tu verras....

ZÉANGIR.

Un ami.

ROXELANE.

L'ami d'un maître! ô ciel! ah! quitte un vain prestige.

ZÉANGIR.

Jamais.

ROXELANE.

Les Ottomans ont-ils vu ce prodige?

ZÉANGIR.

Ils le verront.

ROXELANE.

Mon fils, songes-tu dans quels lieux?....
Encor, si tu vivois dans ces climats heureux,
Qui, grâce à d'autres mœurs, à des lois moins sévères,
Peuvent offrir des rois que chérissent leurs frères;
Où près du maître assis, brillans de sa splendeur,
Quelquefois partageant le poids de sa grandeur,
Ils vont à des sujets placés loin de sa vue
De leurs devoirs sacrés rappeler l'étendue;
Et, marchant, sur sa trace, aux conseils, aux combats,
Recueillent les honneurs attachés à ses pas!
Qu'à ce prix, signalant l'amitié fraternelle,
On mette son orgueil à s'immoler pour elle,
Je conçois cet effort. Mais en ces lieux! mais toi!

ZÉANGIR.

Il est fait pour mon âme, il est digne de moi.
Est-ce donc un effort que de chérir son frère?
Seroit-ce une vertu quelque part étrangère?
Ai-je dû m'en défendre? Eh! quel cœur endurci
Ne l'eût aimé partout comme je l'aime ici?
Partout il eût trouvé des cœurs aussi sensibles,
Un père, hélas! plus doux.... des destins moins terribles.
Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois.
Si mon nom près du sien s'est placé quelquefois,
C'est lui qui vers l'honneur appeloit ma jeunesse,
Encourageoit mes pas, soutenoit ma foiblesse;
Sa tendresse inquiète au milieu des combats,
Prodigue de ses jours, m'arrachoit au trépas.
La gloire enfin, ce bien qu'avec excès on aime,
Dont le cœur est avare envers l'amitié même,
Lui sembloit le trahir, et manquoit à ses vœux,
Si son éclat du moins ne nous couvroit tous deux.
Cent fois....

ROXELANE.

Ah! c'en est trop: va, quoi qu'il ait pu faire,
Tu peux tout acquitter par le sang de ta mère.

ZÉANGIR.

O ciel!

ROXELANE.

Oui, par mon sang: lui seul doit expier
Des affronts que jamais rien ne fait oublier.
Sous les yeux de son fils, ma rivale en silence
Vingt ans de ses appas a pleuré l'impuissance.
Il l'a vue exhaler dans ses derniers soupirs
L'amertume et le fiel de ses longs déplaisirs.

Il revient poursuivi de cette affreuse image;
Et, lorsque mon nom seul doit exciter sa rage,
Il me voit, calme et fière, annonçant mon dessein,
Lui montrer son forfait attesté par son seing.
Dis-moi si, pour le trône élevé dès l'enfance,
Le plus fier des humains oubliera cette offense.

ZÉANGIR.

Je vais vous étonner : le plus fier des humains
Verroit, sans se venger, la vengeance en ses mains.
Le plus fier des humains est encor le plus tendre....
Je prévoyois qu'ici vous ne pourriez m'entendre;
Mais, quoi que vous pensiez, je le connois trop bien....

ROXELANE.

Insensé!

ZÉANGIR.

Votre cœur ne peut juger le sien;
Pardonnez. Mon respect frémit de ce langage;
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage.
Un autre l'a conçu. Je réponds de sa foi,
Et vos jours sont sacrés pour lui comme pour moi;
Il sait trop qu'à ce coup je ne pourrois survivre.

ROXELANE.

J'entends.... pour prix des soins où l'amitié vous livre,
Sa bonté souffrira que du plus beau destin
Je coure dans l'opprobre ensevelir la fin;
Et ramper, vile esclave, et rebut de sa haine,
En ces lieux où vingt ans j'ai marché souveraine!
Décidons notre sort, et daignez écouter
Ce qu'un amour de mère avoit su me dicter.
De mon époux bientôt je vais pleurer la perte;
Et de la gloire ici la carrière est ouverte:

Soliman la cherchoit ; mais détestant Thamas,
Malgré moi cette haine en détournoit ses pas.
Loin de porter ses coups à la Perse abbatue,
Dans ses vastes déserts sans fruit toujours vaincue,
Il falloit s'appuyer des secours du Persan
Contre les vrais rivaux de l'empire ottoman.
L'hymen fait les traités, et la main d'Azémire
Pourroit unir par vous et l'un et l'autre empire.

ZÉANGIR.

Par moi !

ROXELANE.

J'offre à vos vœux la gloire et le bonheur.

ZÉANGIR.

Le bonheur ! désormais est-il fait pour mon cœur ?
Si vous saviez....

ROXELANE.

Mon fils, je sais tout.

ZÉANGIR.

Que dit-elle !

ROXELANE.

Vous l'aimez.

ZÉANGIR.

Je l'adore, et je suis.... Ah ! cruelle
O ciel, dont la rigueur vend si cher les vertus,
D'un cœur au désespoir n'exigez rien de plus.

SCÈNE IX.

ROXELANE, seule.

Voila donc de ce cœur quel est l'endroit sensible!
Allons, frappons un coup plus sûr et plus terrible.
Mon fils est amoureux, sans doute il est aimé;
Intéressons l'objet dont il est enflammé.
Pour être ambitieux, il porte un cœur trop tendre;
Mais l'amour va parler, j'ose tout en attendre.
Espérons. Qui pourroit triompher en un jour
Des charmes d'un empire et de ceux de l'amour?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉANGIR, AZÉMIRE.

AZÉMIRE.

Non, je n'ai point douté qu'un héroïque zèle
Ne signalât toujours votre amitié fidèle;
Je vous ai trop connu. Votre frère arrêté,
Aujourd'hui, de vous seul attend sa liberté.
La sultane me quitte; et, dans sa violence....
Quel entretien fatal et quelle confidence!
De ses desseins secrets complice malgré moi,
Ainsi que ma douleur j'ai caché mon effroi.
Je respire par vous; et, dans ma tendre estime,
J'ose encor implorer un rival magnanime :
Je tremble pour le prince, et mes vœux éperdus
Lui cherchent un asile auprès de vos vertus.

ZÉANGIR.

J'ai subi comme vous cette épreuve cruelle,
Je n'ai pu désarmer une main maternelle.
Ma mère, en son erreur, se flatte qu'aujourd'hui
Vos vœux, fixés pour moi, me parlent contre lui;
Que le sang de Thamas doit détester mon frère.
Ignorant mon malheur, elle croit, elle espère
Que la séduction d'un amour mutuel
M'intéresse pour vous à son projet cruel :
Il sera confondu. Déjà jusqu'à mon père
Une lettre en secret a porté ma prière :
On l'a vu s'attendrir, ses larmes ont coulé,
C'est par son ordre ici que je suis appelé.

J'obtiendrai qu'à ses yeux le prince reparoisse;
Je saurai pour son fils réveiller sa tendresse.
Songez, dans vos frayeurs, qu'il lui reste un appui;
Et tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.

AZÉMIRE.

Je retiens les transports de ma reconnoissance.
Mais, par pitié peut-être, on me rend l'espérance:
Pour mieux me rassurer, vous cachez vos terreurs;
Vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs.
Que de périls pressans! le visir, votre mère,
Moi-même, cette lettre et ce fatal mystère;
Un sultan soupçonneux, l'ivresse des soldats,
L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas,
Horreur toujours nouvelle et par le temps accrue,
Que sans fruit la sultane a même combattue!
Ah! si dans les dangers qu'on redoute pour moi,
Ceux du prince à mon cœur inspiroient moins d'effroi,
Je vous dirois: Forcez son généreux silence;
Dévoilez son secret, montrez son innocence:
Heureuse si j'avois, en voulant le sauver,
Et des périls plus grands, et la mort à braver.

ZÉANGIR.

Comme elle sait aimer! je vois toute ma perte.
Pardonnez; ma blessure un instant s'est ouverte;
Laissez-moi: loin de vous je suis plus généreux.
Le sultan va paroître: on vient. Fuyez ces lieux.

SCÈNE II.

SOLIMAN, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Souffrez qu'à vos genoux j'adore l'indulgence
Qui rend à mes regards votre auguste présence,
Et d'un ordre sévère adoucit la rigueur.

SOLIMAN.

Touché de tes vertus, satisfait de ton cœur,
D'un sentiment plus doux je n'ai pu me défendre.
Dans ces premiers momens j'ai bien voulu t'entendre :
Mais que vas-tu me dire en faveur d'un ingrat
Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat?
De ce triste entretien quel fruit peux-tu prétendre?
Et de ma complaisance, hélas! que dois-je attendre,
Hors la douceur de voir que le ciel aujourd'hui
Me laisse au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui?

ZÉANGIR.

Il n'est point prononcé cet arrêt sanguinaire;
Le prince a pour appui les bontés de son père.
Vous l'aimâtes, seigneur; je vous ai vu cent fois
Entendre avec transport et conter ses exploits,
Des splendeurs de l'empire en tirer le présage,
Et montrer ce modèle à mon jeune courage.
Depuis plus de huit ans éloigné de ces lieux,
On a de ses vertus détourné trop vos yeux.

SOLIMAN.

Quoi! quand toi-même as vu jusqu'où sa violence
A fait de ses adieux éclater l'insolence!

ZÉANGIR.

Gardez de le juger sur un emportement,
D'une âme au désespoir rapide égarement.
Vous savez quel affront enflammoit son courage :
On excuse l'orgueil qui repousse un outrage.

SOLIMAN.

De l'orgueil devant moi ! menacer à mes yeux !
Dès long-temps....

ZÉANGIR.

Pardonnez, il étoit malheureux ;
Dans les rigueurs du sort son âme étoit plus fière :
Tels sont tous les grands cœurs, tel doit être mon frère.
Rendez-lui vos bontés, vous le verrez soumis,
Embrasser vos genoux, vous rendre votre fils,
J'en réponds.

SOLIMAN.

Eh ! pourquoi réveiller ma tendresse,
Quand je dois à mon cœur reprocher ma foiblesse ;
Quand un traître aujourd'hui sollicite Thamas ;
Quand son crime avéré....?

ZÉANGIR.

Seigneur, il ne l'est pas :
Croyez-en l'amitié qui me parle et m'anime ;
De tels nœuds ne sont point resserrés par le crime.
Quels que soient les garans qu'on ose vous donner,
Croyez qu'il est des cœurs qu'on ne peut soupçonner.
Eh ! qui sait, si, fermant la bouche à l'innocence....

SOLIMAN.

Va, son forfait lui seul l'a réduit au silence.
Eh ! peut-il démentir ce camp, dont les clameurs
Déposent contre lui pour ses accusateurs ?

ZÉANGIR.

Oui. Souffrez seulement qu'il puisse se défendre.
Daignez, daignez du moins le revoir et l'entendre.

SOLIMAN.

Que dis-tu! Ciel! qui? lui! qu'il paroisse à mes yeux!
Me voir encor braver par cet audacieux!

ZÉANGIR.

Eh! quoi! votre vertu, seigneur, votre justice,
De ses persécuteurs se montreroit complice?
Vous avez entendu ses mortels ennemis,
Et pourriez, sans l'entendre, immoler votre fils,
L'héritier de l'empire! Ah! son père est trop juste.
Où seroit, pardonnez, cette clémence auguste
Qui dicta vos décrets, par qui vous effacez
Nos plus fameux sultans, près de vous éclipsés?

SOLIMAN.

Eh! qui l'atteste mieux, dis-moi, cette clémence,
Que les soins paternels qu'avoit pris ma prudence
D'étouffer mes soupçons, d'exiger qu'en ma main
Fût remis du forfait le gage trop certain?
D'ordonner que présent, et prêt à les confondre,
A ses accusateurs lui-même il pût répondre?
Hélas! je m'en flattois, et lorsque ses soldats
Menacent un sultan des derniers attentats,
Qu'ils me bravent pour lui: réponds-moi, qui m'arrête?
Quel autre dans leur camp n'eût fait voler sa tête?
Et moi, loin de frapper, je tremble en ce moment,
Que leur zèle, poussé jusqu'au soulèvement,
Malgré moi ne m'arrache un ordre nécessaire.
Eh! qui sait si tantôt, secondant ta prière,

Ce reste de bonté, qui m'enchaîne le bras,
N'a point porté vers toi mes regrets et mes pas;
Si je n'ai point cherché, dans l'horreur qui m'accable,
A pleurer avec toi le crime et le coupable?
Hélas! il est trop vrai qu'au déclin de mes ans,
Fuyant des yeux cruels, suspects, indifférens,
Contraint de renfermer mon chagrin solitaire,
J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frère;
Et qu'en te refusant, ma douleur aujourd'hui
Goûte quelque plaisir à te parler de lui.

ZÉANGIR.

Vous l'aimez, votre cœur embrasse sa défense.
Ah! si vos yeux trop tard voyoient son innocence;
Si le sort vous condamne à cet affreux malheur,
Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

SOLIMAN.

Oui. Je mourrois, mon fils, sans toi, sans ta tendresse,
Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieillesse.
Je te rends grâce, ô ciel, qui, dans ta cruauté,
Veux que mon malheur même adore ta bonté;
Qui dans l'un de mes fils prenant une victime,
De l'autre me fait voir la douleur magnanime,
Oubliant les graudeurs dont il doit hériter,
Pleurant au pied du trône et tremblant d'y monter.

ZÉANGIR.

Ah! si vous m'approuvez, si mon cœur peut vous plaire,
Accordez-m'en le prix en me rendant mon frère.
Ces sentimens qu'en moi vous daignez applaudir,
Communs à vos deux fils, ont trop su les unir.
Vous formâtes ces nœuds aux jours de mon enfance;
Le temps les a serrés..., c'étoit votre espérance:

Ah! ne les brisez point. Songez quels ennemis
Sa valeur a domptés, son bras vous a soumis.
Quel triomphe pour eux! et bientôt quelle audace,
Si leur haine apprenoit le coup qui le menace!
Quels vœux, s'ils contemploient le bras levé sur lui!
Et dans quel temps veut-on vous ravir cet appui?
Voyez le Transilvain, le Hongrois, le Moldave,
Infester à l'envi le Danube et la Drave.
Rhodes n'est plus! D'où vient que ses fiers défenseurs,
Sur le rocher de Malte, insultent leurs vainqueurs?
Et que sont devenus ces projets d'un grand homme,
Quand vous deviez, seigneur, dans les remparts de Rome,
Détruisant des chrétiens le culte florissant,
Aux murs du Capitole arborer le croissant?
Parlez, armez nos mains, et que notre jeunesse
Fasse encor respecter cette auguste vieillesse.
Vous, craint de l'univers, revoyez vos deux fils
Vainqueurs, à vos genoux retomber plus soumis,
Baiser avec respect cette main triomphante,
Incliner devant vous leur tête obéissante,
Et chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans,
De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.
Vous vous troublez, je vois vos larmes se répandre.

SOLIMAN.

Je cède à ta douleur et si noble et si tendre.
Ah! qu'il soit innocent, et mes vœux sont remplis.
Gardes, que devant moi l'on amène mon fils.

ZÉANGIR.

(*Aux gardes.*)

Mon père...., demeurez.... Ah! souffrez que mon zèle
Coure de vos bontés lui porter la nouvelle;
Je reviens avec lui me jeter à vos pieds.

SCÈNE III.

SOLIMAN, seul.

O NATURE ! ô plaisirs trop long-temps oubliés !
O doux épanchemens qu'une contrainte austère
A long-temps interdits aux tendresses d'un père,
Vous rendez quelque calme à mes sens oppressés !
Égalez vos douceurs à mes ennuis passés.
Quoi donc ! ai-je oublié dans quels lieux je respire ;
Et par qui mon aïeul, dépouillé de l'empire,
Vit son fils ?.... Murs affreux ! séjour des noirs soupçons,
Ne me retracez plus vos sanglantes leçons.
Mon fils est vertueux, ou du moins je l'espère.
Mais si de ses soldats la fureur téméraire
Malgré lui-même osoit.... Triste sort des sultans
Réduits à redouter leurs sujets, leurs enfans !
Qui ? moi ! je souffrirois qu'arbitre de ma vie....
Monarques des chrétiens, que je vous porte envie !
Moins craints et plus chéris, vous êtes plus heureux.
Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux
Joindre un plus doux hommage à leur obéissance ;
Ou, si quelque coupable a besoin d'indulgence,
Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,
Et, sans effroi du moins, vous pouvez pardonner.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

Vous me voyez encor, je vous fais cette grâce :
Je veux bien oublier votre nouvelle audace.
Sans ordre, sans aveu, traiter avec Thamas,

Est un crime qui seul méritoit le trépas.
Offrir la paix! qui? vous! de quel droit? à quel titre?
De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre?
Sachez, si votre main combattit pour l'état,
Qu'un vainqueur n'est encor qu'un sujet, un soldat.

LE PRINCE.

Oui, j'ai tâché du moins, seigneur, de le paroître,
Et mon sang prodigué....

SOLIMAN.

Vous serviez votre maître.
Votre orgueil croiroit-il faire ici mes destins?
Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.
Un autre avec succès a marché sur ma trace,
Et votre égal un jour....

LE PRINCE.

Mon frère! il me surpasse:
Le ciel, qui pour moi seul garde sa cruauté,
S'il vous laisse un tel fils, ne vous a rien ôté.

SOLIMAN.

Qu'entends-je? à la grandeur joint-on la perfidie?

ZÉANGIR.

En se montrant à vous, son cœur se justifie.

SOLIMAN.

Je le souhaite au moins. Mais n'apprendrai-je pas
Le prix que pour la paix on demande à Thamas?
Le perfide ennemi, dont le nom seul m'offense,
Vous a-t-il contre moi promis son assistance?

LE PRINCE.

Juste Ciel! ce soupçon me fait frémir d'horreur.
Si le crime un moment fût entré dans mon cœur
(Vous ne penserez pas que la mort m'intimide),
Je vous dirois : Frappez, punissez un perfide.
Mais je suis innocent, mais l'ombre d'un forfait....

SOLIMAN.

Eh bien ! je veux vous croire, expliquez ce billet.

LE PRINCE, après un moment de silence.

Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous fasse ;
Mon respect s'y résout, sans espérer ma grâce :
J'ai craint, je l'avouerai, pour des jours précieux.
J'ai craint, non le courroux d'un sultan généreux,
Mais une main.... Seigneur, votre nom, votre gloire,
Soixante ans de vertus chers à notre mémoire,
Tout me répond des jours commis à votre foi,
Et mes malheurs du moins n'accableront que moi.

SOLIMAN.

Et pour qui ces terreurs ?

LE PRINCE.

Cet écrit, ce message,
Que de la trahison vous avez cru l'ouvrage,
C'est celui de l'amour ; ordonnez mon trépas :
Votre fils brûle ici pour le sang de Thamas.

SOLIMAN.

Pour le sang de Thamas !

LE PRINCE.

Oui, j'adore Azémire.

SOLIMAN.

Puis-je l'entendre, ô ciel! et qu'oses-tu me dire?
Est-ce là le secret que j'avois attendu?
Voilà donc le garant que m'offre ta vertu!
Quoi! tu pars de ces lieux, chargé de ma vengeance,
Et de mon ennemi tu brigues l'alliance!

ZÉANGIR.

S'il mérite la mort, si votre haine....

SOLIMAN.

Eh bien?

ZÉANGIR.

L'amour est son seul crime, et ce crime est le mien.
Vous voyez mon rival, mon rival que l'on aime :
Ou prononcez sa grâce, ou m'immolez moi-même.

SOLIMAN.

Ciel! de mes ennemis suis-je donc entouré?

ZÉANGIR.

De deux fils vertueux vous êtes adoré.

SOLIMAN.

O surprise! ô douleur!

ZÉANGIR.

Qu'ordonnez-vous?

LE PRINCE.

Mon père,
Rien n'a pu m'abaisser jusques à la prière,
Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort,
Et je le fais enfin, pour demander la mort.
Ne punissez que moi.

ZÉANGIR.

C'est perdre l'un et l'autre.

LE PRINCE.

C'est votre unique espoir.

ZÉANGIR.

Sa mort seroit la vôtre.

LE PRINCE.

C'est pour moi qu'il révèle un secret dangereux.

ZÉANGIR.

Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

LE PRINCE.

Il m'immoloit l'amour qui seul peut vous déplaire.

ZÉANGIR.

J'ai dû sauver des jours consacrés à son père.

SOLIMAN.

Mes enfans, suspendez ces généreux débats.
O tendresse héroïque! admirables combats!
Spectacle trop touchant offert à ma vieillesse!
Mes yeux connoîtront-ils des larmes d'allégresse!
Grand Dieu! me payez-vous de mes longues douleurs?
De mes troubles mortels chassez-vous les horreurs?
Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime
Parmi tant de vertus ait laissé place au crime.
Dieu! vous m'épargnerez le malheur....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, OSMAN.

OSMAN.

PAROISSEZ :
Le trône est en péril, vos jours sont menacés.
Transfuges de leur camp, de nombreux Janissaires,
Des fureurs de l'armée insolens émissaires,
Dans les murs de Byzance ont semé leur terreur;
Séditieux sans chef, unis par la douleur,
Ils marchent. Leur maintien, leur silence menace.
Et pâlissant de crainte, ils frémissent d'audace;
Leur calme est effrayant, leurs yeux avec horreur
Des remparts du sérail mesurent la hauteur.
Déjà, devançant l'heure aux prières marquée,
Les flots d'un peuple immense inondent la mosquée,
Tandis que dans le camp un deuil séditieux
D'un désespoir farouche épouvante les yeux;
Que des plus forcenés l'emportement funeste
Des drapeaux déchirés ensevelit le reste:
Comme si leur courroux, en les foulant aux pieds,
Venoit d'anéantir leurs sermens oubliés.
Montrez-vous, imposez à leur foule insolente.

SOLIMAN.

J'y cours : va, pour toi seul un père s'épouvante.
Frémis de mon danger, frémis de leur fureur;
Et surtout fais des vœux pour me revoir vainqueur.

LE PRINCE.

Je fais plus : sans frémir je deviens leur otage;
J'aime à l'être, seigneur, je dois ce témoignage
A de braves guerriers qu'on veut rendre suspects,

Quand leur douleur soumise atteste leurs respects.
Ah! s'il m'étoit permis, si ma vertu fidèle
Pouvoit, à vos côtés, désavouant leur zèle,
Se montrer, leur apprendre en signalant ma foi,
Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi!....

SOLIMAN : moment de silence.

Gardes, qu'il soit conduit dans l'enceinte sacrée
Des plus audacieux en tout temps révérée.
Qu'au fidèle Nessir ce dépôt soit commis.
Va, mon destin jamais ne dépendra d'un fils.
Visir, à ses soldats, aux vainqueurs de l'Asie,
Opposez vos guerriers vainqueurs de la Hongrie;
Qu'on soit prêt à marcher à mon commandement :
Veillez sur le sérail.

SCÈNE VI.

ZÉANGIR, OSMAN.

ZÉANGIR.

Arrêtez un moment.
C'est vous qui, de mon frère accusant l'innocence,
Contre lui du sultan excitez la vengeance.
Je lis dans votre cœur, et conçois vos desseins :
Vous voulez par sa mort assurer mes destins,
Et des piéges qu'ici l'amitié me présente
Garantir par pitié ma jeunesse imprudente.
Vous croyez que vos soins, en m'immolant ses jours,
M'affligent un moment pour me servir toujours;
Que, dans l'art de régner sans doute moins novice,
Je sentirai le prix d'un si rare service,
Et que j'approuverai dans le fond de mon cœur
Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.

OSMAN.

Moi, seigneur, que mon âme à ce point abaissée....

ZÉANGIR.

Vous le nieriez en vain, telle est votre pensée.
Vous attendez de moi le prix de son trépas,
Et même en ce moment vous ne me croyez pas.
Quoi qu'il en soit, visir, tâchez de me connoître:
D'un écueil à mon tour je vous sauve peut-être;
Ses dangers sont les miens, son sort fera mon sort,
Et c'est moi qu'on trahit en conspirant sa mort.
Vous-même, redoutez les fureurs de ma mère,
Tremblez autant que moi pour les jours de mon frère:
A ce péril nouveau c'est vous qui les livrez;
Je vous en fais garant et vous m'en répondrez.

OSMAN, seul.

Quel avenir, ô ciel! quel destin dois-je attendre!

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMAN.

ROXELANE.

Viens, les momens sont chers: marchons.

OSMAN.

Daignez m'entendre.

ROXELANE.

Eh quoi?

OSMAN.

Dans cet instant Zéangir en courroux....

ROXELANE.

N'importe. Ciel ! l'ingrat !.... Frappons les derniers coups.
Le sultan hors des murs va porter sa présence.
Dans un projet hardi viens servir ma vengeance.

OSMAN.

Quel projet ? ah ! craignez....

ROXELANE.

Quand un sort rigoureux
A voulu qu'un dessein terrible, dangereux,
Devînt en nos malheurs notre unique espérance,
Il faut, pour l'assurer, consulter la prudence,
Balancer les hasards, tout voir, tout prévenir ;
Et, si le sort nous trompe, il faut savoir mourir.

ACTE V.

Le théâtre représente l'intérieur de l'enceinte sacrée : Nessir et les Gardes au fond du théâtre; le Prince sur le devant, et assis au commencement du monologue.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, seul.

L'EXCÈS du désespoir semble calmer mes sens.
Quel repos! moi des fers! ô douleur! ô tourmens!
Sultane ambitieuse, achève ton ouvrage;
Joins pour m'assassiner l'artifice à la rage;
A ton lâche visir dicte tous ses forfaits.
Le traître! avec quel art, secondant tes projets,
De son récit trompeur la perfide industrie
Du sultan par degrés réveilloit la furie!
Combien de ses discours l'adroite fausseté
A laissé, malgré lui, percer la vérité!
Ce peuple consterné, ce silence, ces larmes
Qu'arrache ma disgrâce aux publiques alarmes,
Ce deuil marqué du sceau de la religion,
C'étoit donc le signal de la rébellion!
Hélas! prier, gémir, est-ce trop de licence?
Est-on rebelle enfin pour pleurer l'innocence?
Et le sultan le craint! Il croit, dans son erreur,
Aller d'un camp rebelle apaiser la fureur!
Il verra leurs respects dans leur sombre tristesse;
On m'aime en chérissant sa gloire et sa vieillesse.
Suspect dans mon exil, nourri presque opprimé,

A révérer son nom je les accoutumai;
Son fils à ses vertus se plut à rendre hommage;
Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage!
On ne vient point : ô ciel! on me laisse en ces lieux,
En ces lieux si souvent teints d'un sang précieux,
Où tant de criminels et d'innocens, peut-être,
Sont morts sacrifiés aux noirs soupçons d'un maître!
Que tarde le sultan? s'est-il enfin montré?
A-t-il vu ce tumulte, et s'est-il rassuré?
Et Zéangir! mon frère, ô vertus! ô tendresse!
Mon frère! je le vois, il s'alarme, il s'empresse;
De sa cruelle mère il fléchit les fureurs;
Il rassure Azémire, il lui donne des pleurs,
Lui prodigue des soins, me sert dans ce que j'aime :
Une seconde fois il s'immole lui-même.
Quelle ardeur enflammoit sa générosité,
En se chargeant du crime à moi seul imputé!
Quels combats! quels transports! il me rendoit mon père;
C'est un de ses bienfaits, je dois tout à mon frère.
Non, le ciel, je le vois, n'ordonne point ma mort;
Non, j'ai trop accusé mon déplorable sort;
J'ai trop cru mes douleurs, tout mon cœur les condamne.
Je sens qu'en ce moment je hais moins Roxelane.
Mais quel bruit! ah! du moins... que vois-je? le visir!
Lui, dans un tel moment! lui dans ces lieux!

SCÈNE II.

LE PRINCE, OSMAN.

OSMAN.

Nessir,
Adorez à genoux l'ordre de votre maître.

(Il lui remet un papier.)

LE PRINCE, assis et après un moment de silence.

Et vous a-t-on permis de le faire connoître?

OSMAN.

Bientôt vous l'apprendrez.

LE PRINCE.

Et que fait le sultan?

OSMAN.

Contre les révoltés il marche en cet instant.

LE PRINCE.

(A part.) (Haut.)

Les révoltés! ô ciel! contraignons-nous. J'espère
Qu'on peut m'apprendre aussi ce que devient mon frère.

OSMAN.

Un ordre du sultan l'éloigne de ses yeux.

LE PRINCE, à part.

Zéangir éloigné! mon appui! justes cieux!

(Haut.)

Azémire....

OSMAN.

Azémire à Thamas est rendue;
Elle quitte Byzance.

LE PRINCE, à part.

O rigueur imprévue!

(Haut.)

Quel présage! Et Nessir.... cet ordre....

OSMAN.

Est rigoureux.
Craignez de vos amis le secours dangereux.

Qui voudroit vous servir vous trahiroit peut-être.
Ce séjour est sacré; puisse-t-il toujours l'être!
Souhaitez-le, et tremblez : vos périls sont accrus :
Ce zèle impétueux qu'excitent vos vertus....

LE PRINCE.

Cessez; je sais le prix qu'il faut que j'en espère :
Roxelane avec vous les vantoit à mon père.
Sortez.

OSMAN.

Vous avez lu, Nessir, obéissez.

SCÈNE III.

LE PRINCE, seul.

O CIEL! que de malheurs à la fois annoncés!
Zéangir écarté! le départ d'Azémire!
Tout ce qui me confond, tout ce qui me déchire!
Craignez de vos amis le secours dangereux!....
Je lis avec horreur dans ce mystère affreux.

(A Nessir.)

Si l'on s'armoit pour moi, si l'on forçoit l'enceinte....
Tu frémis, je t'entends.... D'où peut naître leur crainte?
Leur crainte! on l'espéroit : cet espoir odieux
Le visir l'annonçoit, le portoit dans ses yeux.
S'il ne s'en croyoit sûr, eût-il osé m'instruire?
Viendroit-il insulter l'héritier de l'empire?
Comme il me regardoit, incertain de mon sort,
Mendier chaque mot qui me donnoit la mort!
Et j'ai dû le souffrir, l'insolent qui me brave!
Le fils de Soliman bravé par un esclave!
Cet affront, cette horreur manquoient à mon destin;
Après ce coup affreux, le trépas!.... Mais enfin,

Qui peut les enhardir? quelle est leur espérance?
Qu'on attaque l'enceinte? et sur quelle apparence?....
Est-ce dans ce sérail que j'ai donc tant d'amis!
Parmi ces cœurs rampans, à l'intérêt soumis,
Qu'importent mes périls, mon sort, ma renommée?
C'est le peuple qui plaint l'innocence opprimée.
L'esclave du pouvoir ne tremble point pour moi:
A Roxelane ici tout a vendu sa foi....
Quel jour vient m'éclairer? Si c'étoit la sultane....
Ce crime est en effet digne de Roxelane.
Oui, tout est éclairci. Le trouble renaissant,
Le peuple épouvanté, le soldat frémissant,
C'est elle qui l'excite: elle effrayoit mon père,
Pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire.
Les meurtriers sont prêts, par sa rage apostés;
Les coups sont attendus; les momens sont comptés.
Grand Dieu! si le malheur, si la foible innocence
Ont droit à ton secours non moins qu'à ta vengeance;
Toi dont le bras prévient ou punit les forfaits,
Au lieu de ton courroux signale tes bienfaits;
Je t'en conjure, ô Dieu, par la voix gémissante
Qu'élève à tes autels la douleur suppliante,
Par mon respect constant pour ce père trompé
Qui périra du coup dont tu m'auras frappé,
Par ces vœux qu'en mourant t'offroit pour moi ma mère;
Je t'en conjure.... au nom des vertus de mon frère.
Calmons-nous, espérons: je respire; mes pleurs
De mon cœur moins saisi soulagent les douleurs:
Le ciel.... Qu'ai-je entendu?....

(Au bruit qu'on entend, les gardes tirent leurs coutelas. Nessir tire son poignard. Nessir écoute s'il entend un second bruit.)

Frappe; ta main chancelle;
Frappe.

(Le second bruit se fait entendre. Ceux des gardes qui sont à la droite du prince, passent devant lui pour aller vers la porte de la prison, et en passant forment un rideau, qui doit cacher absolument l'action de Nessir aux yeux du public.)

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR, s'avançant jusque sur le devant du théâtre de l'autre côté.

Viens, signalons notre foi, notre zèle;
Courons vers le sultan; désarmons les soldats:
Qu'il reconnoisse enfin....

(En ce moment les gardes qui environnoient le prince mourant, se rangent et se développent de manière à laisser voir le prince à Zéangir et aux spectateurs.)

O ciel! que vois-je! hélas!....
Mon frère! mon cher frère! ô crime! ô barbarie!

(Aux gardes.)

Monstres, quel noir projet, quelle aveugle furie!....

(Nessir lui montre l'ordre, sur lequel Zéangir jette les yeux.)

Qu'ai-je lu? qu'ai-je fait? malheureux! quoi! ma main....
O mon frère! et c'est moi qui suis ton assassin!
O sort! c'est Zéangir que tu fais parricide!
Quel pouvoir formidable à nos destins préside!
Ciel!

LE PRINCE.

De trop d'ennemis j'étois enveloppé;
Ton frère à leurs fureurs n'auroit point échappé.
Je plains le désespoir où ton âme est en proie.
La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.
Je te revois encor : je ne l'espérois pas;
Ta présence adoucit l'horreur de mon trépas.

ZÉANGIR.

Tu meurs! ah! c'en est fait!

SCÈNE V et dernière.

LE PRINCE, ZÉANGIR, SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Tout me fuit, tout m'évite:
Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite!
Que vois-je? se peut-il?.... mon fils mourant, ô cieux!

ROXELANE.

Il n'est plus.

SOLIMAN.

Quoi! Nessir, quel bras audacieux?....

ZÉANGIR, se relevant de dessus le corps de son frère.

Pleurez sur l'attentat, pleurez sur le coupable.
C'est Zéangir.

SOLIMAN.

O crime! ô jour épouvantable!

ROXELANE, à part.

Jour plus affreux pour moi!

SOLIMAN.

Cruel! qu'espérois-tu?

ZÉANGIR.

Prévenir vos dangers, vous montrer sa vertu;
Des soldats désarmés arrêter la licence.

SOLIMAN.

Hélas! dans leurs respects j'ai vu son innocence.

Détrompé, plein de joie, en les trouvant soumis,
Tout mon cœur s'écrioit : Vous me rendez mon fils ;
Et pour des jours si chers quand je suis sans alarmes,
Quand j'apporte en ces lieux ma tendresse et mes larmes....

ZÉANGIR, hors de lui et s'adressant à Roxelane.

C'est vous dont la fureur l'égorge par mon bras ;
Vous dont l'ambition jouit de son trépas,
Qui, sur tant de vertus fermant les yeux d'un père,
L'avez fait un moment injuste, sanguinaire....

(A Soliman.)

Pardonnez, je vous plains, je vous chéris.... hélas !
Je connois votre cœur, vous n'y survivrez pas.
C'est la dernière fois que le mien vous offense.

(Regardant sa mère.)

Mon supplice finit, et le vôtre commence.

(Il se tue sur le corps de son frère.)

SOLIMAN.

O comble des horreurs !

ROXELANE.

O transports inouis !

SOLIMAN.

O père infortuné !

ROXELANE.

Malheureuse ! mon fils,
Lui pour qui j'ai tout fait ; lui, depuis sa naissance,
De mon ambition l'objet, la récompense !
Lui qui punit sa mère en se donnant la mort,
Par qui mon désespoir me tient lieu de remord !
Pour lui j'ai tout séduit, ton visir, ton armée ;
Je t'effrayois du deuil de Bysance alarmée ;

De ton fils en secret j'excitois les soldats :
Par cet ordre surpris tu signois son trépas ;
Je forçois sa prison, sa perte étoit certaine.
L'amitié de mon fils a devancé ma haine.
Un Dieu vengeur par lui prévenant mon dessein.....
Le Musulman le pense, et je le crois enfin,
Qu'une fatalité terrible, irrévocable,
Nous enchaîne à ses lois, de son joug nous accable ;
Qu'un Dieu, près de l'abîme où nous devons périr,
Même en nous le montrant, nous force d'y courir :
J'y tombe sans effroi ; j'y brave sa colère,
Le pouvoir d'un despote et les fureurs d'un père.
Ma mort....

(Elle fait un pas vers son fils.)

SOLIMAN.

Non, tu vivras pour pleurer tes forfaits.
Monstre ! De ses transports prévenez les effets.
Qu'on l'enchaîne en ces lieux, qu'on veille sur sa vie.
Tu vivras dans les fers et dans l'ignominie,
Aux plus vils des humains vil objet de mépris,
Sous ces lambris affreux teints du sang de ton fils.
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse ;
Que le Ciel, prolongeant ton obscure vieillesse,
T'abandonne au courroux de ces mânes sanglans :
Que mon ombre bientôt redouble tes tourmens,
Et puisse en inventer de qui la barbarie
Égale mes malheurs, ma haine et ta furie.

FIN DE MUSTAPHA ET ZÉANGIR.

LA

JEUNE INDIENNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES.

BETTI.
BELTON.
MOWBRAI.
MYLFORD.
UN NOTAIRE.
JOHN, laquais.

La scène est à Charlestown, colonie anglaise de l'Amérique septentrionale.

LA
JEUNE INDIENNE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

A Charlestown, enfin, vous voilà revenu :
L'ami que je pleurois à mes vœux est rendu.
Je vous vois, vous calmez ma juste impatience.
Mais de ce morne accueil que faut-il que je pense ?
J'arrive au moment même : en entrant dans le port,
J'apprends votre retour, j'accours avec transport.
Je m'attends au bonheur de répandre ma joie
Dans le sein d'un ami que le ciel me renvoie :
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
Daignez me rassurer, ouvrez-moi votre cœur.
Tout semble vous promettre un destin plus tranquille.
De ces lieux à Boston le trajet est facile ;
D'un père, avant trois jours, vous comblerez les vœux...

BELTON.

Ah ! j'ai fait son malheur ! Comment puis-je être heureux ?
La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un père.
Je regrette mes jours passés dans la misère,

Ces jours si prodigués, dont un plus sage emploi
Pouvoit me rendre utile à ma famille, à moi.
Dès long-temps, cher Mylford, une fougueuse ivresse,
L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.
J'abandonnai mon père, et le ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaisseau périt.
Je fus porté mourant vers une île sauvage :
Un vieillard et sa fille accourent au rivage.
J'allais périr, hélas! sans eux, sans leur secours :
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes jours!
Leur chasse me nourrit : leur force, leur adresse,
Pourvut à mes besoins et soutint ma foiblesse.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis!
J'avois passé quatre ans dans ce triste pays,
Quand ce vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon père, mon état, ma longue solitude,
Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour
A celle dont les soins m'avoient sauvé le jour,
Tout me rendit alors ma retraite importune :
J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
Vous savez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin rencontrés sur les mers
Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.
Mais quels chagrins encor il faudra que j'essuie!
Il faudra retourner vers un père indigné
Contre un fils criminel et plus infortuné.
Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste?
Irai-je de sa vie empoisonner le reste?
Prodigue de ses biens, et même de ses jours,
Puis-je encor justement prétendre à ses secours?

MYLFORD.

L'amour et l'amitié vont d'une ardeur commune

D'un amant, d'un ami réparer la fortune.

BELTON.

L'amour ?....

MYLFORD.

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois
Fut promise à vos vœux ? Eh ! vous l'aimiez, je crois.

BELTON.

Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle :
Mais quand Mowbrai formoit cette union si belle,
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le sens, il n'étoit pas le prix.
Votre oncle affermissoit une amitié sincère
Qui joignoit ses destins aux destins de mon père ;
Mais croyez-vous encor qu'il voulût aujourd'hui,
Après cinq ans passés....

MYLFORD.

Quoi ! vous doutez de lui ?
Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse.
Vos malheurs vont hâter l'effet de sa promesse.
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour :
Je lirai dans son cœur, il sera sans détour.
Pour vous, voyez mon oncle ; il est d'un caractère
Excellent, sans façon ; d'une vertu sévère.
La secte dont il est tranche les complimens ;
Les Quakers, comme on sait, ne sont pas fort galans.

BELTON.

Eh ! depuis si long-temps vous croyez qu'Arabelle....

MYLFORD.

Répondez-moi de vous, je réponds presque d'elle.

BELTON.

Revenez au plus tôt : un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.
Votre oncle m'est fort cher : je l'aime ; mais son âge
M'impose du respect, et m'interdit l'usage
De ces épanchemens à l'amitié si doux :
Mon cœur en a besoin, et les garde pour vous.

SCÈNE II.

BELTON, seul.

Je revois ce séjour ! je vis parmi des hommes !
Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes ?
Cet hymen d'Arabelle, autrefois projeté,
Devient, dans ma disgrâce, une nécessité.
Généreuse Betti, tes soins et ton courage
Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage :
Je saisis le bonheur au fond de tes déserts,
Et je trouve une amante au bout de l'univers.
Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage ?
Étois-je malheureux ? Ton cœur fut mon partage.
ciel ! je possédois, dans ma félicité,
Ce cœur tendre et sublime avec simplicité.
Heureux et satisfaits du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre !
Le mépris n'y suit point la triste pauvreté ;
Le mépris, ce tyran de la société,
Cet horrible fléau, ce poids insupportable
Dont l'homme accable l'homme et charge son semblable.
Oui, Betti, je le sens, j'aurois bravé pour toi
Les maux que ton amour a supportés pour moi.
Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable...

Ma foiblesse à Betti paroîtra pardonnable,
Quand elle connoîtra nos usages, nos mœurs,
Mon déplorable état et nos communs malheurs.

SCÈNE III.

MOWBRAI, BELTON.

(Belton lui fait une profonde révérence.)

MOWBRAI.

Laisse-là tes saluts, mon cher, couvre ta tête.
Pour être un peu plus franc, sois un peu moins honnête.
Je te l'ai déjà dit, et le dis de nouveau :
Aime-moi, tu le dois; mais laisse ton chapeau.
Mon ami, tes erreurs et ta folle jeunesse
De ton malheureux père ont hâté la vieillesse.
Ce père fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve enfin, je lui rendrai son fils.

BELTON.

Mais, monsieur....

MOWBRAI.

Heum, monsieur! c'est Mowbrai qu'on me nomme.

BELTON.

Pensez-vous....

MOWBRAI.

Penses-tu.... Je ne suis qu'un seul homme,
Et non deux. Souviens-t-en, et parle au singulier.

BELTON.

Tu le veux : eh bien! soit. Je vais vous.... tutoyer.
Mon père est indulgent; mais ma trop longue absence
A peut-être depuis lassé sa patience?

Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner,
Le penses-tu? peut-il encor me pardonner?

MOWBRAI.

Tu ne sais ce que c'est que l'âme paternelle.
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aile,
On n'examine plus s'il est coupable ou non;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,
Si désormais encor un imprudent délire
T'égaroit, t'éloignoit des routes du devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'osois prévaloir,
Je te mépriserois sans retour; mais je pense
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs et d'imprudence,
Le fils infortuné d'un ami généreux,
Puisqu'il s'adresse à moi, veut être vertueux :
Et, pour me mettre en droit d'adoucir ta misère....

(Ici Belton frémit.)

Ta misère!.... oui. Voyez un peu la belle affaire!
Regardez comme il est confus, humilié,
Pour ce mot de misère!.... O ciel! quelle pitié!
De ton père envers moi l'amitié peu commune
Dernièrement encor a sauvé ma fortune.
Je perdis deux vaisseaux, presqu'au port, sous mes yeux;
On me crut sans ressource : un créancier fougueux,
Afin de rassurer sa timide avarice,
Veut que je fixe un terme, et que j'aille en justice,
Par un serment coupable autant que solennel,
Déshonorer pour lui le nom de l'Éternel.
A l'Être tout-puissant faire une telle injure!
J'allois m'exécuter, la faillite étoit sûre,
Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

BELTON prend le billet et lit.

« Monsieur....

MOWBRAI.

Ah! sans doute.

BELTON continue.

« Je viens d'apprendre le malheur
» Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
» A quelqu'arrangement. Je vous demande en grâce
» D'accepter de ma part cinquante mille écus,
» Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
» Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce service.
» Si la fortune un jour vous redevient propice,
» Je les réclamerai. Conservez ce billet :
» Il est votre quittance, et je suis satisfait ».

MOWBRAI, reprenant le billet.

Ton père de ce trait me parut seul capable.
C'est en effet à lui que j'en suis redevable....
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu!
Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.
Te voilà maintenant en état de comprendre
Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre :
Mais n'attends pas de moi des protestations,
Des élans d'amitié, des exclamations.
Je suis tout uni, moi. Sois donc de la famille :
Dès ce jour mon neveu te présente à ma fille.

BELTON.

Votre.... ta fille!....

MOWBRAI.

Eh! oui. Tu sembles t'étonner?
A ton aise, s'entend, ne vas pas te gêner.

BELTON.

Dès long-temps, en faveur d'une amitié fidèle,
Ta bouche à mon amour promettoit Arabelle.
J'aspirois à ces nœuds ; et cet espoir flatteur,
Précieux à mon père, étoit cher à mon cœur.
Mais je me rends justice, et j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'aient dû peut-être éteindre
Cet espoir dont jadis mon cœur s'étoit flatté.
Je sens que cet hymen, entre nous concerté,
Seroit le seul moyen de me rendre à mon père,
Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

MOWBRAI.

Va, mon cœur est encor ce qu'il fut autrefois;
Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.
Oui, tant de maux soufferts, fruits de ton imprudence,
Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.
Belton, il faut du sort mettre à profit les coups;
Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.
Adieu.... Bon! glisse donc le pied! la révérence!
(A part.)
Il me fait enrager avec son élégance.
Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,
Il ne se forme pas, il est toujours poli.
(Haut.)
La franchise, mon cher, voilà la politesse :
Les bois t'en auroient dû donner de cette espèce.
(Il veut sortir, et revient sur ses pas.)
A propos, j'oubliois.... Quelle est donc cette enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant?
En habit de sauvage, en longue chevelure,
Je viens de l'entrevoir. L'aimable créature!

BELTON.

C'est elle dont les soins et les heureux travaux
Ont protégé mes jours, m'ont conduit sur les eaux;
Elle étoit avec moi, lorsque ton capitaine,
Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine,
Cingla soudain vers nous, et nous prit sur son bord.

MOWBRAI.

Ah! ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.
Elle a des droits sacrés sur ta reconnoissance;
Mais je te laisse. Adieu : la voici qui s'avance.

(Il sort.)

BELTON, seul.

Hélas! puis-je à mon cœur dissimuler jamais
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits?

SCÈNE IV.

BETTI, BELTON.

BETTI.

Ah! je te trouve enfin. L'on m'assiége sans cesse.
D'où vient qu'autour de moi tout le monde s'empresse?
On me fait à la fois cinq ou six questions;
J'écoute de mon mieux, à toutes je réponds :
On rit avec excès. Que faut-il que j'en croie,
Belton? Le rire ici marque toujours la joie?....

BELTON.

Tu leur as fait plaisir....

BETTI.

Oh bien! si c'est ainsi,

Tant mieux. Mais, toi, d'où vient ne ris-tu pas aussi?
On te croiroit fâché.

BELTON.

J'ai bien raison de l'être.

BETTI.

Quelle raison? Dis-moi, ne puis-je la connoître?
Tu parois inquiet?....

BELTON.

Je le suis.... non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc, mon ami?

BELTON.

Le dirai-je? pour toi.
Je crains que dans ces lieux ton sort ne soit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes, il suffit: que puis-je avoir à craindre?

BELTON.

Non, il ne suffit pas. Il faut, pour être heureux,
Quelque chose de plus....

BETTI.

Que faut-il en ces lieux?

BELTON.

La richesse.

BETTI.

A parler tu m'instruisis sans cesse;
Mais tu ne m'as pas dit ce qu'étoit la richesse.

BELTON.

Eh! peut-on se passer?....

BETTI.

Tu parles de l'amour:
On ne s'aime donc pas dans ce triste séjour?

BELTON.

On s'aime; mais souvent l'amour laisse connoître
Des besoins plus pressans....

BETTI.

Et quels peuvent-ils être?

BELTON.

L'amour sans d'autres biens.

BETTI.

L'amour sans la gaîté
Ne peut guère suffire à la félicité;
Mais dans votre pays, ainsi que dans le nôtre,
Ne peut-on à la fois conserver l'un et l'autre?

BELTON.

Il faut, pour bien jouir de l'un et l'autre don,
Être riche.

BETTI.

Eh! dis-moi, suis-je riche, Belton?

BELTON.

Toi? non; tu n'as point d'or.

BETTI.

Quoi! ce métal stérile
Que j'ai vu?....

BELTON.

Justement.

BETTI.

Il te fut inutile,
Tu ne t'en servis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connois bien des gens ;
Ils t'en donneront tous, s'il t'est si nécessaire ;
Ils ne voudront jamais laisser souffrir leur frère.

BELTON.

Écoute-moi, Betti ; tu n'es plus dans tes bois.
Les hommes en ces lieux sont soumis à des lois ;
Le besoin les rapproche et les unit ensemble :
Ces mortels opposés, que l'intérêt rassemble,
Voudroient ne voir admis dans la société
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI.

Mais.... Cela me paroît tout à fait raisonnable.

BELTON, *à part.*

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.
(Haut.)
Betti.... la pauvreté m'inspire un juste effroi.

BETTI.

La pauvreté ! mais c'est manquer de tout, je croi ?

BELTON.

Oui.

BETTI.

J'en sauvai toujours et toi-même et mon père :
Quoi ! nous pourrions ici manquer du nécessaire ?

BELTON.

Non; mais il ne faut pas y borner tous nos soins.
Nous sommes assiégés de différens besoins;
Ils naissent chaque jour, chaque instant les ramène:
Et lorsque par hasard la fortune inhumaine
Ne nous a pas donné....

BETTI.

Je ne te comprends pas....
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté: je n'en connois pas d'autre.

BELTON.

Voilà la tienne: hélas! connois quelle est la nôtre.

BETTI.

Une autre pauvreté! vous en avez donc deux?
On doit dans ce pays être bien malheureux!

BELTON.

C'est peu de contenter les besoins de la vie:
Une prévention, parmi nous établie,
Fait ici, par malheur, une nécessité
Des choses d'agrément et de commodité
Dont tes yeux étonnés ont admiré l'usage;
Et d'éternels besoins un funeste assemblage....

BETTI.

Oh! cette pauvreté.... C'est votre faute aussi.
Pourquoi donc inventer encore celle-ci?
Chez nous, grâce à nos soins, la terre inépuisable
Étoit de tous nos biens la source intarissable.
Belton, comment ont fait, et comment font encor
Tous ceux qui parmi vous possèdent le plus d'or?

BELTON.

L'un le tient du hasard, et tel autre d'un père.
Du crime trop souvent il devient le salaire;
Mais la vertu parfois a produit....

BETTI.

Que dis-tu?
Avec de l'or ici vous payez la vertu?

BELTON.

Contre le besoin d'or l'infaillible remède....

BETTI.

Eh bien!

BELTON.

C'est de servir quiconque le possède;
De lui vendre son cœur, de ramper sous ses lois.

BETTI.

O ciel! j'aime bien mieux retourner dans nos bois.
Quoi! quiconque a de l'or, oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire?

BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchans!
Mais vous n'y pensez point, et cela n'est pas sage:
N'en pourroient-ils pas faire un dangereux usage?
Vous devez trembler tous, si l'or peut tout oser.

De vous et de vos jours ils peuvent disposer.
La flèche qui dans l'air cherchoit ta nourriture,
Étoit, entre mes mains, moins terrible et moins sûre.

BELTON.

Chacun suivant son cœur s'en sert différemment.
Des vertus ou du vice il devient l'instrument.
Avec avidité celui-ci le resserre,
L'enfouit en secret, et le rend à la terre....

BETTI.

Ah! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller,
Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile
A leur société. Si la terre est fertile,
Ils en auront de trop : nous le demanderons ;
Et, comme elle est à tous, soudain nous l'obtiendrons.

BELTON.

Ils ne donneront rien : les champs les plus fertiles
Ne suffisent qu'à peine aux habitans des villes....

BETTI.

Tant pis ; car j'aurois bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux
On épargne à ton sexe un travail odieux.

BETTI.

C'est que vos femmes sont languissantes, débiles :
J'en ai déjà vu deux tout-à-fait immobiles ;
Mais pour moi le travail eut toujours des appas ;
Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes :
L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes?

BELTON.

Sans doute, il le permet.

BETTI, avec joie.

Belton, embrasse-moi.

BELTON.

Quoi donc?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah! c'est trop prolonger un supplice si rude!
Vois la cause et l'excès de mon inquiétude.
Va, Betti, j'ai déjà regretté ton pays :
Ici par ces travaux nous sommes avilis.
Vois à quel sort, hélas! nous devons nous attendre!
Des besoins renaissans l'horreur va nous surprendre ;
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'œil affreux du mépris s'attachera sur nous.
Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.
Il faudra dévorer, mendier les dédains;
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints,
Tout aigrira nos maux, jusqu'à notre tendresse.
Nous haïrons l'amour, nous craindrons la vieillesse ;

En d'autres malheureux reproduits, chaque jour,
Nos mains repousseront les fruits de notre amour.

BETTI.

Ciel!

SCÈNE V.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

MYLFORD à Belton.

Je quitte Arabelle, et je vais vous instruire....

BETTI à Mylford.

Aimes-tu Belton?

MYLFORD.

Oui.

BETTI.

Bon! Il vient de me dire
Qu'il n'a point d'or....

BELTON à Mylford.

O ciel! oseriez-vous penser!....

MYLFORD.

Par un vain désaveu craignez de m'offenser.
Vous connoissez mon cœur, mes sentimens, mon zèle;
Je sais l'heureux devoir de l'amitié fidèle:
Tout mon bien est à vous.

BELTON, bas à Betti.

A quoi me réduis-tu?

BETTI à Belton.

Mais il t'offre son or: que ne le reçois-tu?

(A Mylford.)

Nous ne prendrons pas tout.

BELTON à Mylford.

Souffrez que je l'instruise.

(A Betti.)

Il se fait tort pour moi : son cœur le lui déguise.
Il m'offre tout son bien, je dois le refuser,
Ou de son amitié ce seroit abuser.
Cette offre où quelquefois un ami se résigne,
Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

BETTI.

Quoi ! l'on rejette ici les dons de l'amitié ?

BELTON.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI.

Je ne vous entends point. Si chez vous la parole
Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole.
Des cris dans nos forêts parloient plus clairement,
Que ce langage vain que votre cœur dément.
Quoi! tu veux que les dons puissent être une tache?
Que sur qui les reçoit quelqu'opprobre s'attache?
Que la main d'un ami.... Non, tu t'es abusé,
J'en suis sûre : jamais je ne t'ai méprisé.

MYLFORD.

Belton, vous entendez la voix de la nature.
Elle me venge, ami; vous m'aviez fait injure.

(A Betti.)

Je voudrois lui parler; Betti, retire-toi.

BETTI.

Pourquoi donc ? ne peux-tu lui parler devant moi?

Est-il quelque secret que l'on doive me taire?

(A Belton qu'elle regarde tendrement.)

Quand je t'en confiois, éloignois-je mon père?
Tu le veux?....

(Belton lui fait un signe de tête.)

Allons donc!

(Betti, en sortant, soupire, et regarde plusieurs fois Belton.)

SCÈNE VI.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

Enfin tout est conclu.
Je suis sûr d'Arabelle, et son cœur m'est connu.
Sa réponse pour vous est des plus favorables.
« Ces nœuds, a-t-elle dit, me semblent désirables.
» Mon cœur depuis six ans à Belton fut promis:
» Mes yeux ont vu Belton, et ce cœur s'est soumis.
» Je déplorois sa mort, le ciel nous le renvoie;
» Mon père a commandé, j'obéis avec joie. »
Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penser?
L'amitié doit savoir....

BELTON.

Ah! c'est trop l'offenser.
Connoissez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée....
L'homme est fait pour aimer. J'ai possédé son cœur.
Dans un climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir sa tendresse fidèle:
Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.
Il m'est doux de trouver mon ami généreux;
Mais mon premier désir est de vous voir heureux.
De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage;
Observez que déjà vous touchez à cet âge,
Où pour un état sûr votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la société.
Pour vous, par cet hymen, la fortune est fixée;
Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

BELTON.

Je le sens, vos raisons pénètrent mon esprit.
Sans peine, il les admet; mais mon cœur les détruit.
Qui, moi, trahir Betti! la rendre malheureuse!
Je n'en puis soutenir l'image douloureuse.
Hélas! si vous saviez tout ce que je lui dois!
Mais qui peut le savoir? C'est elle, je la vois.
Le remords à ses yeux m'agite et me dévore.

SCÈNE VII.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

BETTI à Belton.

As-tu quelque secret à me cacher encore?
Hélas! oui.... Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah! je veux t'arracher ce secret odieux.
Mais qui vient nous troubler?

MYLFORD à Belton.

C'est mon oncle lui-même.

BETTI.

Quel pays! on n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD.

Adieu, décidez-vous ; vous n'avez qu'un instant :
Songez à votre état, au prix qui vous attend,
A cinq ans de malheurs, à vous, à votre père,
Et prenez un parti que je crois nécessaire.

BETTI à Belton, lui montrant Mowbrai.

Ne faut-il pas sortir encor pour celui-là ?
Moi, j'aime ce vieillard, je reste.

SCÈNE VIII.

BETTI, BELTON, MOWBRAI.

MOWBRAI.

Te voilà !
Je te cherchois. J'apporte une heureuse nouvelle.
J'ai pour toi la promesse et les vœux d'Arabelle.
Le contrat est tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur....
Autant qu'il est en vous.... peut faire mon bonheur.

BETTI à Mowbrai, avec ingénuité.

Bien obligé....

MOWBRAI.

Betti, tu serviras ma fille ;
Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh ! pour moi, je ne veux servir que mon ami.

MOWBRAI à Belton.

Combien tu dois l'aimer ! je me sens attendri.

En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit assurer aussi le bonheur d'Arabelle ;
Et par l'égalité cet hymen assorti,
A ma fille....

BETTI.

Belton, que parle-t-il ici
De sa fille ? et qu'importe ?....

MOWBRAI à Belton.

Eh ! daigne lui répondre.

BELTON, à part.

Dieu ! quel affreux moment ! que je me sens confondre !

MOWBRAI.

Son amitié mérite un meilleur traitement,
Et tu dois avec elle en user autrement.
Et quand elle sauroit qu'un prochain hyménée
De ma fille à ton sort joindra la destinée ?
Elle prend part assez....

BETTI.

Bon vieillard, que dis-tu ?

MOWBRAI à Belton.

Mais d'où vient donc cet air inquiet, éperdu ?

(A Betti.)

Dès aujourd'hui ma fille....

BELTON, à part.

Il va lui percer l'âme.

MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir sa femme.

BETTI.

Sa femme ! votre fille !....

(A Belton.)

Est-il bien vrai, cruel!

Aurois-tu bien formé ce projet criminel?
Quoi! tu pourrois trahir l'amante la plus tendre?
O malheur! ô forfait que je ne puis comprendre!
Mais je ne te crains plus : tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux lois.
J'ose les implorer; tu m'y forces, perfide.
Respectable vieillard, sois mon juge et mon guide;
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

MOWBRAI.

(A part.) (A Betti.)

Qu'allois-je faire? ô ciel!.... Je serai ton appui.
Mais, mon enfant, ces lois que ton amour réclame,
En vain....

BETTI.

Quoi! par vos lois il peut trahir ma flamme!
Il pourroit oublier.... Dieu! quels affreux climats!
Dans quel pays, ô ciel! as-tu conduit mes pas?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,
Qui d'un amant chéri font un amant parjure :
Exécrable séjour, asile du malheur,
Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur;
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage....
De la fidélité quel est ici le gage?
Quel appui....

MOWBRAI.

Des témoins, sûrs garans de l'honneur.

BETTI, vivement.

Oh! j'en ai....

MOWBRAI.

Quels sont-ils?

BETTI.

Moi, le ciel et son cœur.

MOWBRAI.

Si par une promesse auguste et solennelle....

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

MOWBRAI.

A-t-il par un écrit?....

BETTI.

O ciel! qu'ai-je entendu?
Quoi! tu peux demander un écrit? l'oses-tu?
Un écrit! oui, j'en ai.... Les horreurs du naufrage,
Mes soins dans un climat que tu nommas sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus;
Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,
Dans le fond des forêts, barbare, viens les lire :
Partout à chaque pas l'amour sut les écrire,
Au sommet des rochers, dans nos antres déserts,
Sur le bord du rivage et sur le sein des mers.
Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie,
Qu'un tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie;
Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour....
Entre mon père et lui partageant mon amour....
Mon père!.... Ah! je l'entends à son heure dernière,
Au moment où nos mains lui fermoient la paupière,
Nous dire : Mes enfans, aimez-vous à jamais;
Je t'entends lui répondre : Oui, je te le promets.

(Se tournant vers le quaker.)

Tu t'attendris....

BELTON, à part.

O ciel! quel homme impitoyable
Pourroit....

MOWBRAI.

De la trahir serois-tu bien capable?

BETTI à Belton.

Que ne me laissois-tu dans le fond des forêts?
J'y pourrois sans témoins gémir de tes forfaits.
Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,
Savois-je s'il étoit des malheureux au monde?
Ah! combien je le sens, quand tu ne m'aimes plus!
Eh bien! puisqu'à jamais nos liens sont rompus....
Tire-moi de ces lieux. Qu'au moins, dans ma misère,
Mes pleurs puissent couler sur le tombeau d'un père.
Toi, cruel, vis ici parmi les malheureux,
Ils te ressemblent tous, s'ils te souffrent chez eux.

BELTON, se tournant tendrement.

Betti!....

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteste.
Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste,
Ce nom qui fait, hélas! mon malheur aujourd'hui,
Jadis il me fut cher; il me venoit de lui.
A ce nom qu'il aimoit, autrefois sa tendresse
Daignoit joindre le sien, les prononçoit sans cesse,
Se faisoit un bonheur de les unir tous deux:
Prononcés par ma bouche ils rallumoient ses feux:
Son affreux changement pour jamais les sépare.

MOWBRAI, à part.

Mon cœur est oppressé....

(A Belton.)

Quoi! tu pourrois, barbare....

BELTON.

Je le suis en effet pour avoir résisté
A cet amour si tendre et trop peu mérité.

(A Betti.)

Ah! crois-en les sermens de mon âme attendrie!
L'indigence et les maux où j'exposois ta vie,
Seuls à t'abandonner pouvoient forcer mon cœur :
Même en te trahissant, je voulois ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la misère et l'outrage
M'accabler, m'écraser, je bénis mon partage.
Je brave ces besoins qui pouvoient m'alarmer :
Je n'en connois plus qu'un, c'est celui de t'aimer.
Je te perdois! O ciel! que j'allois être à plaindre!

(Il se jette à ses pieds.)

Voudras-tu pardonner?

BETTI.

Ah! tu n'as rien à craindre,
Cruel, tu le sais trop : ce cœur qui t'est connu
Peut-il?....

BELTON.

Chère Betti! quel cœur j'aurois perdu!

(Ils s'embrassent.)

MOWBRAI.

O spectacle touchant! Tendresse aimable et pure!
L'amour porte en mon sein le cri de la nature!
Livrez-vous sans réserve à des transports si doux;
Je les sens, et mon cœur les partage avec vous.

(A Belton.) (A Betti.)

Tu fus vil un instant.... Et toi, que tu m'es chère!

(Il va vers la coulisse.)

John, John.

SCÈNE IX.

BETTI, MOWBRAI, BELTON, JOHN.

MOWBRAI.

Écoute.

JOHN.

Quoi?

MOWBRAI.

Fais venir le notaire.

(John sort.)

Belton, rends grâce au ciel de t'avoir réservé
Ce cœur si généreux par toi-même éprouvé;
Et que ton âme un jour puisse égaler la sienne.

BETTI.

Égale, cher Belton, ta tendresse à la mienne:
Existant dans ton cœur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce séjour.

(A Mowbrai.)

Cesse de l'accabler par un cruel reproche:
Il m'aime....

MOWBRAI.

Quelqu'un vient: c'est le notaire.

SCÈNE X et dernière.

BETTI, BELTON, MOWBRAI, LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

Approche.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MOWBRAI.

Assieds-toi : c'est pour ces deux époux.

BETTI à Belton.

Quel est cet homme-là?

BELTON.

Cet homme vient pour nous.

LE NOTAIRE à Mowbrai.

Tu te trompes, je crois; je ne viens pas pour elle,
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti!

MOWBRAI.

Vite, dépêche.

LE NOTAIRE.

Allons soit.... J'ai fini.

BELTON.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'est bien dit; mais, avant la signature,
Il faudroit mettre au moins la dot de la future.

MOWBRAI.

Allons, mets : ses vertus.

LE NOTAIRE laisse tomber sa plume.

Bon! tu railles, je croi?

MOWBRAI.

Ses vertus.

LE NOTAIRE.

Allons donc, tu te moques de moi.
Qui jamais auroit vu?....

MOWBRAI, avec impatience.

Mets ses vertus, te dis-je.

LE NOTAIRE.

Tout de bon! par ma foi, ceci tient du prodige.
N'ajoute-t-on plus rien?

MOWBRAI.

Est-il rien au-dessus?....
Ajoute, si tu veux, cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus, si tu veux! L'accessoire
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

BELTON à Betti.

Il nous comble de biens! Ah! courons dans ses bras....

BETTI.

Ah! surtout, bon vieillard, ne nous méprise pas.

MOWBRAI.

Que dit-elle?

BETTI.

Je sais que chez vous on méprise....
Quiconque en recevant des dons....

MOWBRAI.

Autre sottise.
Où prend-t-elle cela? Seroit-ce toi, Belton,
Qui peux la prévenir de cette illusion?
De rougir des bienfaits ton âme a la foiblesse?
Puisqu'avec le malheur tu confonds la bassesse,
Je dois te rassurer. Je ne te donne rien:
La somme est à ton père, et je te rends ton bien.

LE NOTAIRE à Belton.

Signez.
(Belton signe.)
(A Betti.)
A vous....

BETTI.

Qui? moi, je ne sais point écrire.

BELTON.

Donnez-moi votre main, l'amour va la conduire.

BETTI.

Et le cœur et la main, Belton, tout est à toi.

BELTON.

Votre cœur en aimant ne le cède qu'à moi.

BETTI.

Eh bien! c'est donc fini! Que cela veut-il dire?

BELTON.

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souscrire;
Vous m'assurez l'objet qui m'avoit su charmer.

BETTI.

Quoi! sans cet homme noir je n'aurois pu t'aimer?

(Au Notaire.)

Donne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire.

Cet écrit doit toujours rester chez le notaire.

D'ailleurs, que feriez-vous de....

BETTI.

Ce que j'en ferois?

S'il cessoit de m'aimer, je le lui montrerois.

LE NOTAIRE.

Peste! le beau secret qu'a trouvé là madame!

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon âme.

MOWBRAI.

Par les nœuds les plus saints je viens de vous unir.

Ton père l'auroit fait, j'ai dû le prévenir.

Il approuvera tout;

(En montrant Betti.)

et voilà notre excuse.

Instruisons mon ami que sa douleur abuse.

Lui-même en t'embrassant voudra tout oublier:

Consoler ses vieux jours, c'est te justifier.

FIN DE LA JEUNE INDIENNE.

LE MARCHAND
DE SMYRNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, le 26 janvier 1770.

PERSONNAGES.

HASSAN, Turc, habitant de Smyrne.

ZAYDE, femme de Hassan.

DORNAL, Marseillois.

AMÉLIE, promise à Dornal.

KALED, marchand d'esclaves.

NÉBI, Turc.

FATMÉ, esclave de Zayde.

ANDRÉ, domestique de Dornal.

UN ESPAGNOL.

UN ITALIEN.

UN VIEILLARD turc, esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

LE MARCHAND DE SMYRNE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN, seul.

On dit que le mal passé n'est qu'un songe; c'est bien mieux: il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étois esclave chez les chrétiens, à Marseille, et il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six, et pourquoi faire?.... La loi le permet.... heureusement elle ne l'ordonne pas. Les Français ont raison de n'en avoir qu'une; je ne sais pas s'ils l'aiment; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur.... La voici.

SCÈNE II.

HASSAN, ZAYDE.

HASSAN.

Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zayde?

ZAYDE.

Je me suis amusée à voir, du haut de mon pavillon, les

vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos corsaires auroient fait quelque prise ?

HASSAN.

Il y a long-temps qu'ils n'en ont fait ; et, en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chère Zayde, il m'est impossible de les haïr.

ZAYDE.

Et pourquoi les haïr ? parce qu'ils ne connoissent pas notre saint prophète ? Ne sont-ils pas assez à plaindre ? D'ailleurs je les aime, moi ; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très-bien.

HASSAN, souriant.

Oui ; mais en récompense....

ZAYDE.

Quoi ?

HASSAN.

Rien.

(A part.)

Pourquoi lui dire cela ? c'est détruire une idée agréable.

(Tout haut.)

J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirois que le ciel bénit ma reconnoissance.

ZAYDE.

Que j'aime votre libérateur, sans le connoître ! Je ne le verrai jamais.... je ne le souhaite pas au moins.

HASSAN.

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle âme.... Si vous aviez vu.... On rachetoit quelques-uns de nos compa-

gnons ; j'étois couché à terre ; je songeois à vous, et je soupirois : un chrétien s'avance et me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore ; j'étois près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulèrent dans ses yeux. Tu es séparé de ce que tu aimes! dit-il ; tiens, mon ami, voilà deux cents sequins, retourne chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. Je me lève avec transport ; je retombe à ses pieds ; je les embrasse ; je prononce votre nom avec des sanglots ; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami, me dit-il en me prenant par la main, j'ignorois que tu pusses me le rendre ; j'ai cru faire une action honnête : permets qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu, et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAYDE.

Puisse le ciel le bénir à jamais ! Il sera heureux sans doute, avec une âme si sensible !

HASSAN.

Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il devoit aller chercher à Malte.

ZAYDE.

Comme elle doit l'aimer !

SCÈNE III.

HASSAN, ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer ? tu parois hors d'haleine.

FATMÉ.

Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien, dont

vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu! J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAYDE.

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez?

HASSAN, souriant.

Pourquoi? Cela vous inquiète : vous craignez que l'exemple...

ZAYDE.

Non, je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme?

HASSAN.

Sans doute.

ZAYDE.

Pourquoi pas une femme?

HASSAN.

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAYDE.

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui...... Mais, Zayde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au lieu qu'une femme, à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, en Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAYDE.

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse; il ne faut pas qu'un bon Musulman paroisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là.

SCÈNE IV.

ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé; il me prépare une fête; je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit : c'est sûrement Kaled avec ses esclaves : je ne veux pas voir ces malheureux; cela m'attendriroit trop. Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

SCÈNE V.

KALED, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, enchaînés.

KALED.

Jamais on ne s'est si fort empressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a long-temps qu'on n'avoit fait d'esclaves; il fallait qu'on fût en paix: cela étoit bien malheureux.

DORNAL.

O désespoir! la veille d'un mariage! ma chère Amélie!

KALED, regardant autour de lui.

Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connoît point l'esclavage.... Mauvais pays. Aurois-je fait fortune là? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui; je me suis débarrassé de ce vieil esclave qui tiroit de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardoit

attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin français. Rentrons; avancez. Qu'est-ce qui arrive? C'est Nébi; il a l'air furieux. Seroit-il mécontent de son emplète?

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, NÉBI.

NÉBI.

Kaled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le cadi.

KALED.

Pourquoi donc? de quel esclave parlez-vous? est-ce de cet ouvrier, de ce marchand? Je consens à les reprendre.

NÉBI.

Il s'agit bien de cela? Vous faites l'ignorant : je parle de votre médecin français. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadi.

KALED.

Comment? qu'a-t-il donc fait?

NÉBI.

Ce qu'il a fait? J'ai dans mon sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite. Elle est incommodée : savez-vous ce qu'il lui a ordonné?

KALED.

Ma foi, non.

NÉBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi?

KALED.

Eh!.... l'air natal.... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI.

Quel médecin ! apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui ! L'ignorant ! il a bien fait d'éviter ma colère ; il s'est enfui dans mes jardins : mais mes esclaves le poursuivent et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent !

KALED.

Votre argent ! Oh ! le marché est bon : il tiendra.

NÉBI.

Il tiendra ! Non, par Mahomet. J'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous ; mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière, quand vous m'avez vendu ce savant?

KALED.

Quel savant ?

NÉBI.

Oui, oui, ce savant qui ne savoit pas distinguer du maïs d'avec du blé, et qui m'a fait perdre six cents sequins, pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED.

Eh bien ! est-ce ma faute à moi ? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savans ? est-ce qu'ils y entendent rien ? n'avez-vous pas des laboureurs ? Il n'y a qu'à les bien nourrir, et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savans !

NÉBI.

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours : *De qui est-il fils ? de qui est-il fils ? et quel est le père, et le grand-père, et le bisaïeul ?* Il appeloit cela, je crois, être généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre, moi, du grand-visir Ibrahim !

KALED.

Voyez le grand malheur! quel tort cela vous fait-il? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI.

Vraiment, je le sais bien; mais le prix....

KALED.

Eh bien! le prix! Je vous l'ai vendu cher? Apparemment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup. Il y a long-temps de cela. Je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus sont les plus inutiles?

NÉBI.

Belle raison! cela est-il vraisemblable? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe!.... Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED.

Excuse de fripon! des fortunes! vraiment oui, des fortunes! Ne croit-il pas que tout est profit? et les mauvais marchés qui me ruinent? N'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien? Et quand j'ai acheté ce baron allemand dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain! Et ce riche Anglais qui voyageoit pour son spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue, et m'a emporté mon argent : cela ne fait-il pas saigner le cœur? Et ce docteur, comme on l'appeloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur, et trois abbés, que je n'ai pas daigné exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand?

NÉBI.

Maudit infidèle! tu crois m'en imposer par des clameurs! mais le cadi me fera justice.

KALED.

Je ne vous crains pas; le cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très-bien que celui des esclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI.

Ah ça! une fois, deux fois, voulez-vous reprendre vótre médecin?

KALED.

Non, ma foi.

NÉBI.

Eh bien! nous allons voir.

KALED.

A la bonne heure.

SCÈNE VII.

KALED, LES ESCLAVES.

KALED aux esclaves.

Eh bien! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui : rentrons. Qui est-ce que j'entends? est-ce un chaland?

SCÈNE VIII.

UN VIEILLARD TURC, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

KALED.

Bon! ce n'est rien. C'est un esclave d'ici près.

LE VIEILLARD.

Bon jour, voisin : est-ce là votre reste?

KALED.

Ne m'arrête pas, tu ne m'achèteras rien.

LE VIEILLARD.

Je n'achèterai rien ? Oh ! vous allez voir.

KALED.

Que veut-il dire ?

DORNAL, à part.

Je tremble.

LE VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes ? C'est une femme que je veux.

KALED.

Quel gaillard, à son âge !

LE VIEILLARD.

Eh ! il n'y en a qu'une ?

KALED.

Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc cela ?

KALED.

Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

KALED.

Oui ! oui !

DORNAL.

Seroit-il possible ! quoi ! ce misérable....

LE VIEILLARD.

Combien vaut-elle ?

KALED.

Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD.

Quatre cents sequins! c'est bien cher.

KALED.

Oh dame! c'est une Française : cela se vend bien; tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD.

Voyons-la.

KALED.

Oh! elle est bien.

LE VIEILLARD.

Elle baisse les yeux; elle pleure; elle me touche. C'est pourtant une chrétienne : cela est singulier. Trois cent cinquante!

KALED.

Pas un de moins.

LE VIEILLARD.

Les voilà.

KALED.

Emmenez.

DORNAL.

Arrêtez.... O ma chère Amélie!.... Arrêtez!

KALED.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment, je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi. Vous autres Français, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à rôder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL.

Vieillard, vous ne paroissez pas tout-à-fait insensible; lais-

sez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfans?

LE VIEILLARD.

Moi, non.

DORNAL.

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas! C'est ma femme.

LE VIEILLARD.

Sa femme? Cela est fort différent : mais, vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL.

Pour toute grâce, achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD.

Hélas! mon ami, je le voudrois bien; mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD.

Tu me serviras! Je suis esclave.

KALED.

Est-ce que tu les écoutes?

ANDRÉ.

Mes pauvres maîtres!

AMÉLIE.

O! mon ami, quel sort!

DORNAL.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achètera peut être ensemble.

LE VIEILLARD.

C'est bien ce qui pourroit t'arriver de pis : il t'en feroit le gardien.

DORNAL à Kaled.

Ne pouvez-vous différer de quelques jours?

KALED.

Différer! on voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je le puis? Je trouve mon profit; je le prends.

DORNAL.

O ciel! se peut-il?.... Mais que dirai-je pour attendrir un pareil homme? Quel métier! quelles âmes! trafiquer de ses semblables!

KALED.

Que veut-il donc dire? Ne vendez-vous pas des nègres? Eh bien! moi, je vous vends... N'est-ce pas la même chose? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage....

KALED.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi? Je garde ton argent; emmène ta marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE.

Adieu, mon cher Dornal!

DORNAL.

Chère Amélie!

AMÉLIE.

Je n'y survivrai pas!

KALED.

Cela ne me regarde plus.

DORNAL.

J'en mourrai.

KALED.

Tout doucement, toi, je t'en prie : ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglais?
(Repoussant Dornal.)

DORNAL.

Ah Dieu! faut-il que je sois enchaîné!....

ANDRÉ.

O ma chère maîtresse!

SCÈNE IX.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

KALED.

M'EN voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur : j'aurois succombé. Ma foi, sans son argent comptant, il ne l'auroit jamais emmenée, tant je m'en sentois ému. Diable! si je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cents sequins.

(Il compte ses esclaves.)

Un, deux.... Il n'y en a plus que quatre. Oh! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, HASSAN.

HASSAN à Kaled.

EH bien! voisin, comment va le commerce?

KALED.

Fort mal, le temps est dur.

(A part.)

Il faut toujours se plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux! Je ne puis les délivrer tous : j'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela ; c'est un devoir.

(A l'Espagnol.)

De quel pays es-tu, toi? parle. Tu as l'air bien haut.... parle donc....

L'ESPAGNOL.

Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN.

Espagnols! braves gens! un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France.... Ton état?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déjà dit : gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme! je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami ; tu vas bien t'ennuyer.

(A Kaled.)

Vous n'avez pas fait une trop bonne emplète.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé? Gentilhomme, c'est sans doute comme qui diroit baron allemand. C'est ta faute aussi : pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? Je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN à l'Italien.

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire? Ton pays?

L'ITALIEN.

Je suis de Padoue.

HASSAN.

Padoue ? Je ne connois pas ce pays-là.... Ton métier?

L'ITALIEN.

Homme de loi.

HASSAN.

Fort bien. Mais quelle est ta fonction particulière ?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN.

Bon métier ! et dis-moi, rends-tu ce beau service à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison indifféremment ?

L'ITALIEN.

Sans doute ; la justice est pour tout le monde.

HASSAN, riant.

Et on souffre cela à Padoue ?

L'ITALIEN.

Assurément.

HASSAN.

Le drôle de pays que Padoue ! Il se passera bien de toi, je m'imagine.

(A André.)

Et toi, qui es-tu ?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre ? Tu ne fais donc rien ?

ANDRÉ.

Hélas ! je suis fils d'un paysan : je l'ai été moi-même.

KALED.

Bon! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela se peut bien : il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit français que tu as là?

ANDRÉ.

Je le suis aussi.

HASSAN.

Tu es Français! bonnes gens que les Français! ils ne haïssent personne. Tu es Français, mon ami! il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre.

ANDRÉ.

Généreux musulman, si c'est un Français que vous voulez délivrer, choisissez quelqu'autre que moi. Je n'ai ni père, ni mère, ni femme, ni enfans; j'ai l'habitude du malheur: ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre maître.

HASSAN.

Ton maître! Qu'est-ce que j'entends? Quelle générosité! Quoi!.... Ces Français.... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela?.... Et où est-il ton maître?

ANDRÉ, lui montrant Dornal.

Le voilà : il est abîmé dans sa douleur.

HASSAN.

Qu'il parle donc! Il se cache, il détourne la vue, il garde le silence.

(Hassan avance, le considère malgré lui.)

Que vois-je! est-il possible! je ne me trompe pas. C'est lui, c'est lui-même; c'est mon libérateur!

(Il l'embrasse avec transport.)

DORNAL.

O bonheur! ô rencontre imprévue!

KALED.

Comme ils s'embrassent! Il l'aime : bon! il le paiera.

HASSAN.

Je n'en reviens point. Mon ami! mon bienfaiteur!

KALED.

Peste! un ami, un bienfaiteur! cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

HASSAN.

Mais, dites-moi donc, comment se fait-il?.... par quel bonheur?.... Qu'est-ce que je dis? la tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien : je venois pour remplir mon vœu; et c'est vous....

DORNAL.

O mon ami! connoissez tout mon malheur.

HASSAN.

Du malheur! il n'y en a plus pour vous.

(Se tournant du côté de Kaled.)

Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener?

KALED.

Cinq cents sequins.

HASSAN.

Cinq cents sequins..... Kaled, je ne marchande point mon ami; tenez.

DORNAL.

Quelle générosité !

HASSAN à Kaled.

Je vous dois ma fortune ; car vous pouviez me la demander.

KALED.

Que je suis une grande bête ! bonne leçon.

HASSAN.

Laissez-nous seulement, je vous prie : que je jouisse des embrassemens de mon bienfaiteur.

KALED.

O ! cela est juste, cela est juste. Il est bien à vous. Allons, vous autres, suivez-moi.

ANDRÉ, à Dornal.

Adieu, mon cher maître.

DORNAL.

(A André.) Que dis-tu ? peux-tu penser ?.... (A Hassan.) Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidèle, s'il a un cœur sensible !

HASSAN.

Sans doute, sans doute ; il faut le racheter.

KALED.

Quel homme ! comme il prodigue l'or ! Si je profitois de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand.... Mais il ne voudra pas.

HASSAN.

Tenez, Kaled.

KALED, regardant les sequins.

En vérité, voisin, cela ne suffit pas !

HASSAN.

Comment! cent sequins ne suffisent pas! Un domestique....

KALED.

Eh! mais.... un domestique.... Après tout, c'est un homme comme un autre.

HASSAN.

Bon! voilà de la morale à présent.

KALED.

Et puis un valet fidèle, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas gentilhomme.... En conscience....

HASSAN, donnant quelques sequins.

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous? qu'est-ce que vous voulez?

KALED.

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain et à l'eau depuis trois ans; cela fend le cœur: cela s'appelle un baron allemand. Vous qui êtes si bon, vous devriez bien....

HASSAN.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED.

A moitié perte.

HASSAN.

Cela est impossible.

KALED.

Quand je disois que cet homme-là me resteroit! Oh! si jamais on m'y rattrappe..... Allons, homme de loi, gentilhomme, rentrez là-dedans; allez vous coucher, il faut que je soupe.

SCÈNE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié ? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte ?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous ?

DORNAL.

Je l'emmenois à Marseille pour l'épouser : elle a été prise avec moi.

HASSAN.

Eh bien ! est-ce l'Arménien qui l'a achetée ?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vite.

DORNAL.

Il n'est plus temps : le barbare l'a vendue.

HASSAN.

A qui ?

DORNAL.

Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah ! malheureux ! c'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle ?

DORNAL.

Si elle est belle !

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ZAYDE.

ZAYDE.

Mon ami, vous me laissez bien long-temps seule. Et votre esclave chrétien?

HASSAN.

Mon esclave! c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE.

Étranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FATMÉ.

FATMÉ.

Est-il temps? Ferai-je entrer?

ZAYDE.

Oui, tu peux...

SCÈNE XIV.

ZAYDE, HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Quel est ce mystère?

ZAYDE.

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie; je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne; je venois vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

SCENE XV et dernière.

HASSAN, ZAYDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE chrétienne, vêtue en musulmane, avec un voile sur la tête.

ZAYDE.

La voici : voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN s'approche et lève le voile.

Qu'elle est touchante et belle!

DORNAL.

Amélie! Ciel!

(Il vole dans ses bras.)

AMÉLIE, avec joie.

Que vois-je? mon cher Dornal!

DORNAL.

Ma chère Amélie, vous êtes libre! je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon libérateur.

(Il saute au cou de Hassan, et veut ensuite embrasser Zayde, qui recule avec modestie.)

HASSAN à Dornal.

Embrassez! embrassez! il est honnête ce transport-là.

(A Zayde, qui reste confuse.)

Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE à Zayde.

Madame, je vous dois tout! Que ne puis-je vous donner ma vie!

ZAYDE.

C'est à moi de vous rendre grâces. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE.

Quoi! c'est lui!....

HASSAN.

Oh! cela est incroyable! A propos, vous n'êtes point mariés!

Je n'ai plus qu'un moyen propre à vous soulager.
Je hais vos oppresseurs : les riches sont barbares;
Ils paroîtront souvent l'objet de mon courroux;
Mécontens, ennuyés, prodigues, vains, bizarres :
Ce sont de vrais tourmens; mais le plus grand de tous
C'est l'avarice; eh bien! je vais les rendre avares :
C'en est fait, les voilà pauvres tout comme vous.
Ainsi fit Jupiter. Les Dieux ont leur système.
Mais, soit dit sans fronder leur volonté suprême,
Je voudrois que le ciel, moins prompt à nous venger,
Sût un peu moins punir, et sût mieux corriger.

LA JAMBE DE BOIS ET LE BAS PERDU.

Est-ce un conte? est-ce un apologue?
Vous en déciderez : voilà tout mon prologue.

Une dame en faveur, je vous tairai son nom,
Belle encor, quoiqu'un peu passée,
Eut, je ne sais comment, la jambe fracassée :
Il fallut en venir à l'amputation.
Grand fut le désespoir, plus grande la souffrance;
Mais on se tira bien de l'opération.
Bref, on touche au moment de la convalescence :
Il fallut s'habiller; une jambe d'emprunt,
Dans une double éclisse avec art enchâssée,
Supplément du membre défunt,
Au lieu vacant fut promptement placée :
L'autre jambe, la bonne, étoit déjà chaussée.
Madame de son lit descendoit; mais, hélas!
Admirez l'étrange caprice,
La malade soudain veut ravoir l'autre bas.

On cherche, on se tracasse, il ne se trouve pas :
Elle de s'obstiner, soit sottise ou malice ;
La voilà qui gronde ses gens,
Maltraite époux, amis, parens ;
Troupe indulgente, autour du lit groupée
Par pitié, voyez-vous, pour la pauvre éclopée.
Jugez où l'on en fut lorsqu'en sa déraison
Elle parla de quitter la maison !

Même travers chez nous s'est montré tout à l'heure.
Perdre bon marquisat fit pousser moins de cris
Que perdre le beau nom de monsieur le marquis :
Une jambe est coupée, et c'est le bas qu'on pleure.

LE HÉROS ÉCONOME,

CONTE.

POURQUOI faut-il que l'humaine foiblesse,
Chez les mortels que nous nommons héros,
Souvent se montre, et par de tels défauts,
Qu'en les voyant, on se dit : Pauvre espèce!
Livrons le monde et la gazette aux sots.
Pourquoi de l'or l'avidité cupide
A-t-elle, hélas! souillé plus d'un grand nom,
Flétri, perdu Démosthènes, Bacon ;
Et, qui pis est, de sa rouille sordide
Atteint Brutus et le premier Caton?
La vanité me gâte Cicéron ;
Annibal fourbe, Agésilas perfide,
Luxembourg fat, et Villars fanfaron,
C'est grand pitié : Catinat.... je ménage
Et ma pudeur et les mânes d'un sage.

Sur Malboroug je serai moins discret,
Car son péché n'étoit pas un secret.
Dans l'Angleterre, éprise de sa gloire,
Sur sa lésine on faisoit mainte histoire,
En affublant d'épigramme ou chanson
Ce grand rival de Mars et d'Harpagon.
Chez les guerriers ce mélange est très-rare;
Et tout héros est plus voleur qu'avare :
Mais je finis, mon prologue est trop long.
Pour regagner sur la narration
Le temps perdu, courons de compagnie
Vite en Hollande, aux états généraux,
Où l'on reçoit en grand'cérémonie
Des alliés le support, le héros,
Ce Malboroug, qui, repassant les flots,
S'en va revoir sa brillante patrie.
Le général à Windsor est mandé;
De ses emplois il est dépossédé,
Vu que soudain, milédi, son épouse,
Brusque et hautaine, imprudente et jalouse,
Près la reine Anne a perdu sa faveur.
Sur une robe une aiguière versée,
Même la jatte avec dépit cassée,
Au cœur royal ont donné de l'humeur.
Tout va changer : la Hollande, l'Empire
Baissent le ton, et la France respire.
La paix naîtra de ce grave incident,
Qui dans l'Europe est encor un mystère;
Mais Malboroug, qui le sait cependant,
Fait son paquet, et maudit, en partant,
Anne, et sa femme, et la jatte, et l'aiguière;
Ce grand méchef, ces débats féminins
Ferment pour lui le champ de la victoire.

Il se console à l'aspect de sa gloire,
Surtout de l'or qu'elle verse en ses mains.
Le Hollandais, moins par reconnoissance
Que pour mater le vieux roi, dit le Grand,
Va cette fois écorner sa finance.
Faire dépit à cette cour de France,
Est, comme on sait, pour messieurs d'Amsterdam,
Le seul plaisir qui vaille leur argent.
La fête s'ouvre, et le vainqueur s'avance;
Dieu! quel accueil, quelle munificence!
On lui prodigue, on étale à ses yeux
Cent raretés de l'un et l'autre monde;
Mais tout s'efface à l'éclat radieux
D'un diamant le plus beau que Golconde
Depuis long-temps ait vu sortir du sein
De son argile opulente et féconde.
Il est trop cher pour plus d'un souverain :
Il est sans prix : nul Juif ne l'évalue.
Déjà placé, par une adroite main,
Sur un chapeau qu'au sien on substitue,
Sous un panache, il brille au front du lord.
On applaudit sa noble contenance,
Son air, son geste, et l'on pouvoit encor,
Comme on va voir, louer sa prévoyance :
Vers un des siens, qui du riche joyau,
Grands yeux ouverts, contemploit la merveille,
Milord s'approche, et tout bas à l'oreille :
Songe à ravoir, dit-il, mon vieux chapeau.

LE RENDEZ-VOUS INUTILE,

CONTE.

Hier au soir on nous a fait un conte,
Qui me parut assez original;
Il faut, messieurs, que je vous le raconte;
Il est très-court et surtout point moral.

Damis, Églé, couple élégant, volage,
Étoient unis, mais par le sacrement;
L'amour jadis les unit davantage.
Églé sensible, au sortir du couvent,
Avoit aimé son époux sans partage;
Quoiqu'à la cour tout s'excuse à son âge,
Damis lui-même étoit un tendre amant.
Mais tout à coup, sans qu'on sût trop comment,
Par ton, par air, fuyant le tête à tête,
Avec fracas courant de fête en fête,
Croyant surtout avoir bien du plaisir,
De s'adorer on n'eut plus le loisir.
Un mari mort, on souffre le veuvage;
Mais quand il vit, c'est un cruel outrage;
Églé le sent : Églé va se venger.
Je vois d'ici ces messieurs s'arranger,
Et minuter le beau brevet d'usage
Au bon Damis. Pour vous faire enrager,
Mes chers amis, Églé restera sage;
Et du mari l'honneur est sans danger.
Madame, un soir après la comédie,
Rentre chez elle : aimable compagnie :
Cercle brillant : on apporte un billet :

Elle ouvre.... ô ciel! sottise de valet....
Églé rougit, et regarde à l'adresse.
Or, vous saurez que le susdit poulet
Est pour Damis : que certaine comtesse
Vers le minuit rendez-vous lui donnoit,
Et que d'un mot l'orthographe mal mise
Peut d'un vieux suisse excuser la méprise.
La belle Églé prend son parti soudain :
En un clin d'œil elle devient charmante :
Noble enjouement, gaîté vive et piquante
Sont mis en jeu : le souper fut divin;
Nul quolibet; des contes agréables :
Les gens d'esprit, les convives aimables
Étinceloient; les sots, les ennuyeux
Furent bruyans, ne pouvant faire mieux.
Madame avoit cette coquetterie
Qui plaît, enflamme, amuse tour à tour,
Et qui permet à la galanterie
De ressembler quelquefois à l'amour.
Or, devinez si chacun voulut plaire.
Mais savez-vous sur qui le charme opère
Plus puissamment? c'est sur notre mari.
De son bonheur avisé par autrui,
De la tendresse il a pris le langage;
Malgré l'affront de paroître amoureux,
Un air folâtre, un riant badinage,
Cachoient, montroient ses transports et ses feux.
Chacun sourit, on s'en va, bon voyage.
Damis est seul : voilà Damis heureux;
Même on prétend que, dans cette occurrence,
Un doux refus, une adroite défense
Fit d'un époux un amant merveilleux.
A pareil trait on ne pouvoit s'attendre;

Mais un mari s'étonne d'être aimé :
On est surpris, on veut aussi surprendre;
L'honneur s'en mêle, on se trouve animé.
Damis se croit vainqueur de l'aventure;
Baissant les yeux, sa modeste moitié
Prend plaisamment un air humilié :
Écoutez-moi, Damis, je vous conjure;
Je sens, dit-elle avec timidité,
Qu'à vous fixer je ne saurois prétendre;
A la raison je sens qu'il faut se rendre,
Et vous céder à la société.
Fait comme vous.... — O ciel! êtes-vous folle?
Songez-vous bien? — Oui, monsieur... Je m'immole...
Lisez.... Eh bien! reprit-on d'un air doux,
Vous n'allez pas bien vite au rendez-vous?
— Qui? moi?... J'y suis. — Le mot est bien aimable...
Mais songez-vous qu'une femme adorable
En ce moment.... Ah! du moins écrivez....
— Écrire! quoi!... — Je le veux, vous devez
Une réplique à la tendre semonce.
Alors Damis confus, un peu troublé,
Je ne dois rien, dit-il, et mon Églé
A tout surpris, la lettre.... et la réponse.

ENVOI A MADAME LA COMTESSE DE R***.

Si ce Damis, que j'ai peint si volage,
O R....., eût été votre époux,
L'heureux Damis, tendre et digne de vous,
Jamais ailleurs n'eût porté son hommage.
Non moins heureux, si le sort eût permis
Que vous fussiez son aimable comtesse,
Jamais d'Églé la beauté ni l'adresse
A ses genoux n'eût ramené Damis;

Ou, de céder s'il eût eu la foiblesse,
Volant chez vous, honteux de ses succès,
Il eût si bien, dans son ardeur nouvelle,
Rendu justice à vos charmans attraits,
Qu'il n'auroit pu vous paroître infidèle.

LE CHAPELIER,

CONTE.

Un Pénitent venoit purifier
Sa conscience aux pieds d'un barnabite.
Ça, mon ami, votre état? — Chapelier.
— Bon. Et quelle est la coulpe favorite?
— Voir la donzelle est mon cas familier.
— Souvent? — Assez. — Et quel est l'ordinaire?
Hem! tous les mois? — Ah! c'est trop peu, mon père.
— Tous les huit jours? — Je suis plus coutumier.
— De deux jours l'un? — Plus encor; j'ai beau faire
A tous momens le plus ferme propos...
— Quoi! tous les jours? — Je suis un misérable.
— Soir et matin? — Justement. — Comment diable!
Et dans quel temps faites-vous des chapeaux?

LA MARIÉE SANS MARI,

CONTE.

Voir marier dauphin ou fils de France,
C'est, je l'avoue, un vrai plaisir pour moi;
Car, sans compter que l'on a l'espérance
De ne pouvoir jamais manquer de roi,
Fille sans dot, à Paris, au village,

Qui sans hymen eût langui tristement,
Se voit payer pour prendre son amant;
Veuille le ciel conserver cet usage!
Or, vous saurez que tout nouvellement
Certaine Agnès, désirant mariage,
Chez son curé s'en alla bonnement.
Je viens m'inscrire. — Oh! soit. Votre nom? — Lise.
— Et le futur.... Ma foi, Lise est à bout.
— Parlez. — Eh! mais, dit la fille surprise,
Je croyois, moi, qu'on fournissoit de tout.

L'AVARE ÉBORGNÉ,

CONTE.

Un Harpagon, d'un œil hypothéqué,
Gardoit la chambre en mauvaise posture.
Grave est le cas, le globe est attaqué,
Lui disoit-on; craignez quelqu'aventure;
Voyez Granjean. — Non, parbleu, je vous jure,
Il est habile, il doit être bien cher;
Pour me guérir, il suffit d'un frater.
Le frater vient, entreprend cette cure,
Le bistourise, et de son instrument
Lui crève l'œil, mais très-parfaitement.
Harpagon crie, Esculape s'évade
A petit bruit le long de l'escalier,
Très-inquiet de sa sotte algarade.
Vite on accourt aux clameurs du malade.
Un œil! O ciel! ah! quel aventurier!
Dans les deux cas, ignorance ou malice,
Pourvoyez-vous en réparation;
Un bon procès doit vous faire justice,

Et contre lui vous avez action.
Le borgne alors, d'un ton tout débonnaire,
Laissez, dit-il, laissez ce pauvre hère;
Je sais très-bien qu'il peut être plaidé;
Mais il en coûte à poursuivre une affaire :
Et puis d'ailleurs il n'a rien demandé.

FRAGMENT D'UN CONTE,

PROLOGUE.

Vous croyez tous que, brodant quelquefois
Nouvelle en vers, ou conte, ou comédie,
J'aime à surprendre ou sottise, ou folie,
Et suis charmé de tout ce que je vois;
Que quand Églé, qui veut être à la mode,
Suit à la piste un fat suivant la cour,
Donne une scène, ou fait quelque bon tour,
Qui peut m'offrir un plaisant épisode,
J'en fais les feux, et que je ris d'autant.
Non, point du tout, j'en suis très-mécontent.
Bien il est vrai que l'amour m'intéresse :
J'en suis fâché, mais j'ai cette foiblesse.
Damis s'en moque, et me trouve pédant;
Cléon me plaint, il fuit le sentiment,
Se croit un sage; et que s'il a Delphire,
Ne l'aimant point, on n'a rien à lui dire.
Delphire même est fort de cet avis :
C'est sans aimer qu'on trompe les maris.
C'est un grand mal, mais très-grand. Que les femmes
Aiment un peu, qu'on les ait à son tour;
Je ne dis mot; mais, s'il se peut, mesdames,

Dans vos boudoirs daignez placer l'Amour.

. . . .

PROLOGUE D'UN AUTRE CONTE.

Je fus toujours un peu républicain ;
C'est un travers dans une monarchie.
Vous conclurez, certes, que le destin
Sous Louis-Quinze a mal placé ma vie.
Assez long-temps j'en ai gémi tout bas.
On me disoit : La France est ta patrie,
Il faut l'aimer. Cela ne prenoit pas.
Triste habitant d'une terre avilie,
Je consolois ma pensée ennoblie,
En la tournant vers ces climats heureux,
Qui présentoient à mon cœur, à mes vœux,
La liberté, ma maîtresse chérie.
Je m'étois fait Anglais, faute de mieux ;
Ou bien, parfois, rêveur silencieux,
Je saluois les monts de l'Helvétie,
Cherchant des yeux, dans le simple Apenzel,
L'égalité, cette fille du ciel,
Faite pour l'homme et par l'homme haïe,
Péché d'orgueil que son malheur expie.

. . . .

CALCUL PATRIOTIQUE.

Cent mille écus pour la justice !
Deux cents pour la religion !
Prêtres, juges, la nation
Surpaie un peu votre service.

Mais aussi, vous craignez, dit-on,
Qu'habilement on ne saisisse
Cette attrayante occasion
D'opérer, par suppression
De maint office et bénéfice,
Quelque bonification :
Et vraiment, vous avez raison :
Plaise au ciel qu'on y réussisse !
Croire et plaider sont deux impôts
Que tout peuple met sur lui-même,
Aux dépens des heureux travaux
De Bacchus et de Triptolême.
Croire et plaider sont deux besoins
De notre mince et folle espèce,
Que la France, dans sa détresse,
Tâche de satisfaire à moins.
De nos jours la philosophie
A porté quelqu'économie
Dans la dépense du chrétien.
Mettons de côté l'autre vie :
Ce qu'on perd en théologie,
En finance on le gagne bien.
L'américaine prud'homie
Croit très-peu pour ne payer rien.
Que dites-vous de ce moyen ?
Il est bien fort pour ma patrie ;
Mais elle y viendra, je parie.
En attendant un si grand bien,
Je me console, en citoyen,
Des malheurs de la sacristie.
Courage ! allons, mes chers Français,
Méritez un second succès :
Attaquez cette autre manie :

Émondez l'arbre des procès;
Et mettant de même au rabais
De *messieurs* l'avare industrie,
Économisez sur les frais
De la seconde maladie,
Dont nous ne guérirons jamais.

LA VRAIE SAGESSE.

C'est encor parmi nous un grand bien d'être sage;
Il en faut convenir; mais ce bonheur, si doux,
Chez les Grecs autrefois l'étoit bien davantage:
Il laissoit partager tous les plaisirs des fous.
L'ivresse de Bacchus, une plus douce ivresse,
Chez ce peuple charmant, moins ennuyé que nous,
Étoit le prix de la sagesse.
Mais ne seroit-ce point la sagesse en effet?
Et pourquoi non? Consultons les sept sages:
Leur nom, sans leurs plaisirs, eût péri tout-à-fait.
N'avons-nous pas oublié net,
Et leurs écrits et leurs ouvrages?
On parle encor de leur banquet.
Socrate, qui le remarquoit,
Un jour alla chez Aspasie,
Qui ne vouloit jamais être que son amie.
Il entre: elle brodoit dans ce goût élégant,
Que la mode aujourd'hui parmi nous renouvelle,
Car la Grèce est toujours en tout notre modèle.
Hé bien! dit-il en s'approchant,
Serez-vous donc toujours la même?
Rien que de l'amitié! quoi! jamais rien de plus?
Et d'autres vœux jamais ne seront entendus!

Quoi! n'être que l'ami de l'objet que l'on aime!
Encor si votre cœur savoit, ainsi que nous,
Mêler à l'amitié des mouvemens plus doux!
Car toujours dans notre âme un grain de convoitise
Assaisonne, quoi qu'on en dise,
Cette pure amitié que nous avons pour vous?
Vous paroissez rêveuse, et vos regards baissés
Sur le canevas sont fixés:
Parlez, daignez au moins m'apprendre
Pour quel heureux mortel vos mains, dans ce moment...
Pour qui? dit Aspasie, avec étonnement.
Eh! mais.... en vérité.... je ne puis vous comprendre;
C'est pour... — Eh bien? — Pour un de mes amis.
Pour un de vos amis! Achevez de m'instruire,
Dit Socrate avec un souris.
Parlez. — Eh bien! c'est vous, puisqu'il faut vous le dire.
Le philosophe, au comble de ses vœux,
Sentit.... que sais-je, moi? ce que l'amour inspire,
Quand, par bonheur pour lui, le sage est amoureux.

LA JOUISSANCE TARDIVE.

Je te disois : Chloé, prends mes leçons, prends-moi;
Tu ris : de nos beaux jours il n'est qu'un seul emploi;
Use de ton printemps : chasteté, c'est vieillesse,
Pour les femmes surtout. Chloé ne m'a point cru;
Les roses de son teint, hélas! ont disparu :
Elle connoît l'erreur de sa triste sagesse.
Moins belle et plus sensible, au midi de ses ans,
Elle ressent l'injure et les bienfaits du temps.
Elle gagne, elle perd, et compte avec son âge.
Plus de fête : elle fuit les vains amusemens;

Il lui faut des plaisirs et non des passe-temps.
Le passe-temps l'ennuie, un soupir la soulage;
Pensive, son miroir, moins entouré d'amans,
Lui parle du passé, lui dit: c'est bien dommage!
Un désir inquiet le lui dit davantage.
J'ai vu tomber sur moi ses regards languissans.
J'ignore si je plais; je vois que j'intéresse:
Sa longue indifférence est un poids qui l'oppresse.
A mes vœux négligés elle accorde un regret,
Ses sens aident son cœur à trahir son secret;
Son repentir tardif ressemble à la tendresse.
Ma Chloé, jouissons: près de toi ranimé,
Mon cœur, mes souvenirs te rendent ta jeunesse;
Donne-moi ce que j'aime, ou bien ce que j'aimai.

PÂRIS JUSTIFIÉ.

C'EST toi, c'est ta funeste flamme,
Disoit Anténor à Pâris,
Qui va mettre en cendre Pergame,
Et rougir de sang ses débris.
Quand, de trois déesses rivales,
L'une offre à tes vœux la grandeur,
L'autre des palmes triomphales,
Et la sagesse et le bonheur:
C'est Vénus que tu leur préfères!
De ses promesses mensongères
Hélène est le gage imposteur!
La jouissance d'une belle,
Arbitre insensé, valoit-elle
La sagesse ou la royauté?
Oui, répond Pâris irrité,

Croyons-en les trois immortelles,
Qui, dans leurs jalouses querelles,
Ne s'envioient que la beauté.

MADRIGAL.

Elle est à moi, si parfaitement toute,
Qu'elle et nul autre en elle n'ont plus rien,
Et je n'aurois moins tort d'en faire doute,
Qu'elle à penser qu'on puisse être plus sien.
Aucun ennui n'a su troubler mon bien;
Rien qui m'afflige et rien que je redoute;
Hors qu'il me peine à me trop souvenir
D'un qui l'avoit pour maîtresse choisie,
Et rien que mal n'a pu d'elle obtenir;
Mais mal et bien m'en doit appartenir,
Et du passé je suis en jalousie.

A M. DE M***,

QUI M'AVOIT ENVOYÉ UNE TASSE DE PORCELAINE, AVEC UN QUATRAIN OU IL ME RECOMMANDOIT DE NE PAS IMITER DIOGÈNE.

On boit commodément aux sources du Permesse
Dans ce brillant émail, présent de votre main.
De feu Pibrac vous prêchez la sagesse,
Mais vous tournez beaucoup mieux un quatrain.
Votre morale très-humaine
Assure à vos conseils plus de succès qu'aux siens.
De suivre vos leçons vous donnez les moyens;
Jamais sage avant vous n'avoit pris cette peine.

Je ne cours point après la pauvreté.
D'un cynisme orgueilleux c'est l'absurde manie;
Il suffit de la voir avec tranquillité.
La souffrir, c'est vertu; la chercher, c'est folie.
Ce fou de Diogène est trop sage pour moi:
J'aime sa fermeté, son mépris pour la vie;
Mais son manteau percé ne m'iroit point, je croi.
La besace est de trop: je n'ai point ce beau zèle.
On est pauvre, on est sage, on est heureux sans elle,
Sans la besace enfin je prétends au bonheur.
Ah! plaignez-le avec moi d'une plus triste erreur;
Il n'avoit point d'amis, ce n'est point là mon maître:
J'aurois fui ce faux sage. Un ami, c'est mon bien;
Mes vœux l'auroient cherché, trop vainement peut-être,
Et sa lanterne, hélas! ne m'eût servi de rien.

VERS A M. ***.

Je serai quitte dans huitaine
De mon dramatique démon;
Et je prétends, l'autre semaine,
Congédier ma Melpomène,
Et voir ta petite maison.
De ta charmante Magdeleine,
Embrasse pour moi sans façon
Cette aimable et tendre chrétienne:
Fais-lui, de grâce, un beau sermon
Sur son goût pour la pénitence;
Détourne-la de l'abstinence;
De la table cours dans ses bras,
Et mets-lui sur la conscience
Tous les péchés que tu pourras.

De ma morale un peu friponne
Peut-être tu t'étonneras ;
J'en rougis, mais il est des cas
Où ma gravité m'abandonne :
Quelquefois même je soupçonne
Qu'Aristippe vaut bien Zénon,
Et qu'après tout, le vieux Caton
Eut moins de plaisir que Pétrone.

A MADAME ***.

SUR UNE LOTERIE.

J'OSE espérer quelque bonheur.
Votre nom, si cher à mon cœur,
Doit être cher à la fortune.
Pour vaincre sa haine importune,
Mon nom peut-il mieux s'assortir?
De nos désirs elle se joue ;
Mais si l'Amour tournoit la roue,
Je verrois le vôtre en sortir.
Ah! pourquoi de la loterie
L'Amour n'est-il pas directeur ?
Il sauroit, adroit imposteur,
Par une aimable tricherie,
Vous soustraire à l'étourderie
Du hasard, autre escamoteur,
Dont on adore les caprices.
Des destins, par vous plus propices,
Je partagerois la faveur :
Pour être heureux selon mon cœur,
Il faut l'être sous vos auspices.

A CELLE QUI N'EST PLUS.

Dans ce moment épouvantable,
Où des sens fatigués, des organes rompus,
La mort avec fureur déchire les tissus,
Lorsqu'en cet assaut redoutable
L'âme, par un dernier effort,
Lutte contre ses maux et dispute à la mort
Du corps qu'elle animoit le débris périssable;
Dans ces momens affreux où l'homme est sans appui,
Où l'amant fuit l'amante, où l'ami fuit l'ami,
Moi seul, en frémissant, j'ai forcé mon courage
A supporter pour toi cette effrayante image.
De tes derniers combats j'ai ressenti l'horreur;
Le sanglot lamentable a passé dans mon cœur;
Tes yeux fixes, muets, où la mort étoit peinte,
D'un sentiment plus doux sembloient porter l'empreinte;
Ces yeux que j'avois vus par l'amour animés,
Ces yeux que j'adorois, ma main les a fermés!

IMITÉ DE L'ANTHOLOGIE.

Vénus sortoit des bras de son amant:
Une agrafe de sa cuirasse
Au bras de la déesse a laissé quelque trace.
Diane vint, et méchamment,
Aux dieux, par un seul mot, découvrit le mystère.
Voyez, dit-elle avec douceur,
Voyez comment un téméraire,
Un Diomède encor ose blesser ma sœur.

A MADAME ***.

On ne vit qu'à trente ans; tel est votre système :
C'est celui de mon cœur depuis que je vous aime.
Mes plus chers souvenirs, mes momens les plus doux,
Me laissent le regret d'avoir vécu sans vous :
J'ai connu des plaisirs et j'ai perdu ma vie.
Elle commence à vous; elle est à son printemps :
Un sentiment de vous m'a rendu mes beaux ans.
Possédez à jamais mon âme rajeunie.
Vos grâces, votre esprit, vos vertus, vos talens,
Éterniseront mon ivresse.
Elle épure mes sentimens;
Et le délire de mes sens
Est approuvé par la sagesse.

A MADAME ***,

EN LUI ENVOYANT UN CHIEN.

Vous l'aimerez; il passera sa vie
A vos pieds ou sur vos genoux;
Près du chevet peut-être.... Ah! je lui porte envie
Sur les soins d'adoucir les tourmens d'un jaloux.

MOTIFS DE MON SILENCE.

Je touche au midi de mes ans,
Et je me dois tous mes instans
Pour jouir, non pour faire un livre.
Ami, penser, sentir, c'est vivre;
Écrire, c'est perdre du temps.

IMITATION DE MARTIAL.

J'AI fui loin de la ville, Ariste, et pour jamais :
J'ai vu votre surprise, et je vous la pardonne.
Quitter Rome et ses jeux, son cirque, son palais!
Tout Romain de nos jours, en pareil cas, s'étonne.
Écoutez mes raisons, vous jugerez après.
Dans Rome, l'or payoit mon étroit domicile;
Sans frais, j'ai dans les champs agrandi mon asile.
Une cendre économe, en mon humble foyer,
Réprimoit la chaleur d'un ruineux brasier;
Ici la flamme y brille, et le chêne et le hêtre
Petille impunément dans un âtre champêtre.
Chez vous, à chaque pas, ma bourse décroissoit;
Chacun de mes besoins, vivre m'appauvrissoit :
Du luxe de mon champ ma table est décorée;
De mon rustique habit j'admire la durée.
Pour chercher vos plaisirs et quelquefois l'ennui,
On me vit me contraindre et dépendre d'autrui :
Je dépens de moi seul pour être heureux et sage :
Et j'ai fait loin des cours ma fortune au village.
Cultivez donc les grands : demandez-leur en vain,
Ce qu'en changeant de lieu vous obtenez soudain!

AUTRE DU MÊME.

J'AI dit, belle Aglaé, partout et constamment,
Que Cléon, votre ami, n'étoit point votre amant,
Et j'avois presque dans le monde
Établi mon opinion :

Mais votre mari mort, vous épousez Cléon :
Que voulez-vous que je réponde?

AUTRE DU MÊME.

Recherché par les grands, invité par les belles,
Vous négligez peut-être un peu trop l'amitié,
Qui vaut mieux qu'eux, qui vaut mieux qu'elles :
Vous le disiez jadis, vous l'avez oublié.
Adieu : jouissez bien de toute votre gloire;
Brillez dans les salons; réussissez, plaisez :
Gardez-vous cependant de vous en faire accroire;
On ne vous aime point, Damis : vous amusez.

MORALITÉ.

Brillante et vaine ambition,
Et vous, gloire, émulation,
Que l'on vante et que l'on déifie,
Vous êtes l'honorable nom
Et de l'orgueil et de l'envie :
Du cœur vous êtes le poison,
Et le tourment de notre vie.

A UNE FEMME

QUI PRÉTENDOIT QUE SES AMIS NE S'OCCUPOIENT PAS D'ELLE.

Tous vos amis songent à vous, Hortense;
Plus d'un voudroit peut-être y penser moins souvent;

Mais vous devez, je crois, la préférence
A celui-là qui rêve en y songeant.

SUR UN MARI.

L'HEUREUX époux! que son sort est charmant!
Il est trompé si bien, si finement;
Il est si sûr de sa tendre Égérie,
Que, si l'hymen s'engage avec serment
A m'accorder le même aveuglement,
Sur mon honneur, demain je me marie.

VERS

MIS AU BAS DU PORTRAIT DE MIRABEAU.

PEINTRE de Frédéric, il a jugé ses lois,
Et soumis l'héroïsme à la philosophie.
Chez nous, vengeur du peuple, il sert, par son génie,
L'humanité, l'état, peut-être tous les rois.

VERS

A METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE D'AL***.

JE change, à mon gré, de visage.
Je deviens tour à tour d'Angeville, Poisson,
Rimeur [1], historien [2], géomètre, bouffon [3];
Je contrefais même le sage [4].

[1] M. d'Al...... faisoit alors des vers.

[2] Les *Mémoires de la reine Christine.*

[3] On connoît les talens de M. d'Al...... pour contrefaire.

[4]. Il y a sans cesse dans les ouvrages de d'Al. .... : Le sage fait ceci ou cela. (*Notes de l'Auteur.*)

ÉPIGRAMME.

J'AIMAI Damis dès ma jeunesse :
Zèle, bienfaits, soins délicats,
Ont prouvé pour lui ma tendresse ;
Eh bien ! Damis ne m'aime pas.
Il me voit ; il m'écrit, me loue :
Je me plaindrois injustement.
Jamais personne, je l'avoue,
Ne fut ingrat si décemment.

AUTRE.

UN théologien expert,
Célèbre par le syllogisme,
Prétendoit convertir Robert,
Et le guérir de l'athéisme.
Mais voyez à quoi cela sert ?
C'est beaucoup que le bon Robert
Veuille se réduire au déisme,
Encore dit-il qu'il y perd.

LE ROI DE DANEMARCK,

EN PARTANT DE PARIS.

TRISTE Paris, que tu m'assommes
De vers, de soupers, d'opéras !
Je suis venu pour voir des hommes :
Rangez-vous, messieurs de Duras.

ÉPIGRAMME

CONTRE LAH***.

Ce cher Lah...., il ne siégera pas
Comme Gaillard dans le fauteuil à bras.
J'en suis fâché ; sa fortune étoit faite.
Faite ! et comment ? cent jetons partagés
Sur un tapis entre tant d'agrégés,
C'est pour chacun si modique recette !
Et puis on court après ces jetons. — Oui ;
Mais dès l'abord on auroit du confrère
Vu tout l'orgueil, le fiel, le caractère :
Il restoit seul ; la bourse étoit à lui.

AUTRE CONTRE LE MEME.

Mon pauvre ami, te voilà bien confus
De voir qu'enfin chez les quarante élus
Tu ne pourras jamais prendre ton somme.
— Confus ! pourquoi ? Mes talens sont connus ;
Avec éclat sans cesse on me renomme
Dans mon Mercure ; et si je suis exclus,
C'est simplement, relisez les statuts,
C'est simplement qu'il faut être honnête homme.

AUTRE CONTRE LE MÊME.

Depuis un temps Lah.... a des aïeux ;
Surcroît d'orgueil. Le vitrier, son frère,
En est blessé ; moi, je suis furieux,
Bien moins pourtant que la limonadière.

Eh! mon ami, baisse les yeux sur moi :
Ma race est neuve, il est vrai; mais qu'y faire?
Dieu ne m'a point accordé, comme à toi,
Près de trente ans pour bien choisir mon père.

LE PALAIS DE LA FAVEUR,

ALLÉGORIE EN VERS ET EN PROSE.

J'AIME, vous le savez, les promenades solitaires; et vous, mon ami, vous aimez les rencontres qu'elles me procurent, les récits que je vous en fais, les rêveries même qu'elles m'occasionnent. Prose, vers, séparés ou confondus, tout est bien reçu de vous; tout vous convient également. Il ne me faut rien moins que cet excès d'indulgence et l'amitié qui en est la source, pour m'engager à vous écrire ces bagatelles. Écoutez le récit de ma dernière aventure.

Je m'étois assis au pied d'un arbre, dans le carrefour de la forêt de *** le moins fréquenté et que cependant je connoissois. J'aperçus un sentier qui me parut charmant; je me levai pour le suivre, persuadé qu'il me conduiroit à un lieu plus délicieux encore. Je le suivis assez long-temps : le marcher étoit doux, et c'est ce qui me faisoit poursuivre, malgré la variété des détours qui sans doute ont fait abandonner cette route. Le terme où elle conduit est très-désiré, et l'on cherche à y arriver le plus tôt possible. J'arrivai enfin au bout de ce sentier, et je me trouvai dans une avenue superbe qui conduisoit à un palais dont l'éclat m'éblouit. Je vis de loin une foule innombrable qui remplissoit les cours. Je crus qu'il y avoit une fête : ma conjecture étoit d'autant plus fondée, que dans ce tumulte et cette confusion je ne distinguai, ni n'entendis aucune marque de joie. Quelle que fût cette fête, je voulus en avoir ma part, et je cédai à cet instinct de curiosité qui maîtrise presque tous les hommes, et souvent les philosophes plus que les autres.

J'eus beaucoup de peine à pénétrer, à me faire jour à travers la foule. Des gens plus pressés que moi me poussoient, me heurtoient, me frappoient même presqu'à dessein, et se précipitoient pour passer les premiers : il est vrai qu'ils se trouvoient ensuite renversés ou écartés par d'autres plus forts et plus adroits. Cet empressement général redoubloit ma curiosité ; mais je craignois bien de ne pouvoir la satisfaire, lorsque je me sentis enlevé et comme porté sur les marches du palais par un flot impétueux qui me fit courir de grands risques, mais qui m'abrégea la moitié du chemin. Je me dégageai de ce chaos et voulus entrer pour m'asseoir.

Le garde qui étoit dans l'intérieur m'aborda, et me demanda ce que je voulois. Hélas ! rien, lui répondis-je du ton d'un homme fatigué. Dans le lieu où vous êtes, me dit-il, on ne croit plus à cette réponse. Eh bien ! monsieur, lui répliquai-je, ce que je demande, c'est un peu de repos. — Ce n'est pas non plus ce que l'on vient chercher ici, et je doute que vous puissiez le trouver. Cependant asseyez-vous ; mais si vous ne désirez que la tranquillité, n'attendez pas le retour de ma maîtresse. Eh ! puis-je, monsieur, vous demander qui elle est ? lui dis-je très-poliment. — Elle se nomme Faveur. — En quoi votre maîtresse pourroit-elle troubler mon repos ? — Monsieur paroît étranger ? — Je le suis à beaucoup de choses, à presque tout. C'est de bien bonne heure, me répliqua-t-il : et il me regarda fixement. Je ne sais si ma figure lui plut ; mais prenant un air plus ouvert et plus poli : Faites-moi l'honneur de me suivre, me dit-il, je veux vous faire voir les appartemens de ma maîtresse. Je le suivis ; il ouvrit une porte, et je fus ébloui à la vue de toutes les merveilles qui s'offrirent à mes yeux. J'avançai, et, après m'être livré à ma surprise, je regardai mon guide. Tout ceci est magique, lui dis-je. Point du tout, me répondit-il : tous ces chefs-d'œuvre sont réels, mais faux. Sortons vite, si vous voulez que l'effet ne soit pas détruit dans quelques instans. Je m'approchai tour à tour de la tapisserie,

des meubles, des cristaux, des lustres: tout étoit faux. L'or, l'argent n'en avoient que l'apparence; les broderies n'étoient que de vaines découpures; les cristaux, les diamans n'étoient que des verres à facettes; et la perspective du fond de l'appartement, une perspective trompeuse, telle qu'on en voit sur nos théâtres; les coussins, les lits, les sophas sont formés de roses amoncelées à la hâte, et dont on a oublié d'arracher les épines.

Eh! monsieur, dis-je à mon conducteur, que faites-vous ici? Je n'y suis, me répondit-il, que par hasard: j'y remplis la fonction d'un ami absent que rien ne peut détromper, et qui a vieilli auprès de Faveur dans un service assez ingrat. Je vous parlerai d'elle avec une liberté qu'il ne me permet pas, et qui a pensé me brouiller avec lui. Tout ce que vous voyez ici de faux et de frivole est l'emblème de son caractère et de son esprit. Coquette et inconstante, elle vous recherche et vous rebute l'instant d'après. Importune, c'est elle qui pourtant fuit la première. Dans son âme, comme dans son palais, tout est joué, tout est trompeur, sa beauté, sa bonté même; mais elle a des grâces dont l'attrait est presque invincible.

On ne sait quel enchantement
Vers elle en secret vous attire,
Et remplit l'âme en un moment
D'un crédule ravissement,
Qui devient ivresse ou délire.
Sans pouvoir se faire estimer,
Elle a su fonder son empire
Sur tous les moyens de séduire,
Hors toutefois celui d'aimer:
Aimer pour elle est impossible;
Mais elle sait le feindre, hélas!
Et c'est le charme irrésistible
Qui nous enchaîne sur ses pas.
Oui, dans un profil trop rapide,
Soit naïf, soit étudié,

Souvent elle offre à l'œil timide
Une ressemblance perfide,
Faut-il dire? avec l'amitié.
Ce faux air, cette vaine image
Commence la séduction;
La vanité nous encourage,
Et complète l'illusion :
On se croit heureux, presque sage,
En voyant que l'opinion
Complimente votre esclavage.
Mais l'erreur dure-t-elle? Oh! non.
Bientôt sur le pâle horizon
Vont se ternir, et c'est dommage,
La pourpre et l'or de ce nuage
Où votre imagination
Voyoit briller d'un doux rayon
Votre bonheur et son ouvrage :
Tout disparoît, et la raison
Ne voit plus qu'un froid paysage,
Ornement de votre prison.

De votre prison! m'écriai-je. Oh! monsieur, je ne veux point être emprisonné. Mon guide ne put s'empêcher de rire de ma terreur. Fuyez donc, me dit-il, et craignez que ma maîtresse ne vous voie. — Quelle étrange idée! Craignez-vous qu'elle ne me prenne pour un des objets de son caprice? —Pourquoi non? —Mais, Monsieur, d'où vient n'avez-vous pas cette crainte pour vous-même? — Elle m'a vu, croit me connoître, et c'est assez pour elle. Mais vous êtes pour ses yeux un objet nouveau : il n'en faut pas davantage. — Soyez tranquille: je veux la voir, et la verrai sans être aperçu. —Mais savez-vous qu'on se fait souvent une peine de ne pas l'être? —Pour moi, je ne m'intéresse pas aux chagrins de cette espèce? —Vous êtes un philosophe, je le vois; et ce que j'aime encore mieux, un philosophe gai; mais, après tout, seriez-

vous le premier sage qui eût été pris à ce piége? — Non; mais je ne serois pas plus le premier qui s'en fût garanti. — J'entends : vous voulez risquer l'aventure, pour avoir l'honneur attaché au triomphe d'un refus. — Peut-être ne suis-je pas insensible à cette gloire : je suis jeune encore; il faut me pardonner ce petit amour-propre. Jeune sage, prenez garde, me répliqua mon guide :

Affronter la tentation
C'est manquer de philosophie :
La sagesse veut que l'on fuie;
Mais de la cour, hélas! fuit-on,
Sinon quand le roi vous en prie?

J'allois répondre, lorsque j'entendis un grand mouvement dans la salle des gardes; et je crus, je dis même à mon conducteur que sans doute c'étoit la princesse. Il ne fit que détourner la tête, et à la sorte de tumulte qu'il entrevit : Non, me dit-il, ce n'est que Lætitia, sa favorite. — Peut-on vous demander son genre d'esprit, sa tournure?.... Ne le devinez-vous pas? me dit-il. Au reste, peut-être que non. C'est un caractère assez singulier :

Son air est vif et sémillant;
Son esprit ne plaît qu'en surface;
Son âme est un cristal mouvant
Où tout brille, change et s'efface;
Son crédit, comme elle inconstant,
Naît, meurt et revit par instant.
Jamais elle n'est en disgrâce,
Jamais en faveur pleinement.
Mais qu'elle amuse un seul moment,
Il n'est honneur, titre, ni place,
Qu'elle n'enlève lestement.
Rien ne l'émeut, ne l'embarrasse :

On la traite légèrement,
Au ton du jour elle se plie;
Dame ou soubrette, elle est ravie:
Nouvel emploi, nouveau talent.
Soit calcul, routine ou folie,
Son rôle, qui monte ou descend,
Comme lui la diversifie.
Son désir le plus permanent
N'a l'air que d'une fantaisie
Dont elle-même rit souvent,
Dont l'insuccès seroit plaisant,
Et le succès la justifie.
Égoïste avec enjouement,
Despotique avec bonhomie,
On la voit, ou brusque ou polie,
Vous gouverner obligeamment,
Vous obliger étourdiment:
Elle est tout ou rien par saillie,
Vous nuit, vous fête, vous oublie,
Mais toujours agréablement:
Oh! c'est une femme accomplie,
Qui nous restera sûrement.

Enfin, la princesse parut, suivie de son brillant cortége; je reconnus aisément Lætitia, à l'air folâtre et familier dont elle aborda sa souveraine. Faveur, tout en regardant de côté et d'autre avec des yeux caressans, qui sembloient prodiguer les promesses et ne donnoient que des espérances, lui fit un petit signe d'amitié, à peu près pareil à celui dont on accueille un joli épagneul. Lætitia en fut ravie; le ministre en fut jaloux, et, s'approchant de la princesse, il lui parla à l'oreille. Oui, oui, lui dit-elle sans avoir entendu; tout ce qu'il vous plaira. Retirez-vous, votre temps est trop précieux. Ce dernier mot le charma; et il regarda tout autour de lui les nombreux témoins de sa gloire. Faveur traversa ensuite deux

lignés composées de femmes du plus haut rang, autant que je pus en juger, et qu'elle ne regarda point, attendu qu'elles étoient pour la plupart assez vieilles. Ces dames n'en parurent pas surprises autant que je l'aurois cru, ce que j'attribuai moins à leur philosophie qu'à l'habitude de se voir négligées. Tout en avançant, Faveur approchoit du groupe dont je faisois partie. Ma figure n'a rien qui provoque l'attention; mais elle lui étoit inconnue : c'est sans doute ce qui m'attira ses regards. Elle fit quelques pas pour venir vers moi. Alors la foule de ses esclaves se sépara pour me faire place. Je m'avançai, mais sans cet empressement étourdi qui seul flatte la vanité de Faveur. Sa coquetterie en fut redoublée. Elle me dit que dans un moment elle m'inviteroit à passer dans son cabinet, et elle se remit à parcourir la salle d'assemblée.

Aussitôt la foule, qui, deux heures auparavant, avoit pensé m'étouffer, fut à mes pieds; on me demanda mes ordres, et chacun de ces inconnus s'efforçoit d'être remarqué de moi. Un moment après, Faveur me fit appeler, me fit asseoir auprès d'elle. C'est alors que je sentis tout l'empire de sa séduction. Elle prétendit me connoître par la renommée, me dit qu'elle vouloit me fixer à sa cour. Ce qu'il y a d'inconcevable, c'est que ses discours me flattoient; mais, comme j'hésitois dans mes réponses, elle me dit : Ne jugez pas de moi sur les bruits qu'on s'efforce de répandre; je vaux mieux que ma réputation. Obligée par état d'être la dispensatrice des grâces, je suis quelquefois condamnée à paroître oublier mes amis, à paroître inconstante et frivole : ce qui me fait une peine affreuse; car, dans le fond, je suis très-solide. Et puis les peines attachées à ma place, l'ennui qui me tourmente.... L'ennui, m'écriai-je avec un air étonné! — Eh! sans doute. Voyez cette foule importune! et les affaires! et Tædiosus, mon ministre, qui m'assomme, à qui j'accorde tout pour m'en défaire! Il est si ennuyeux, que je suis quelquefois tentée de lui céder

l'empire; mais on m'assure que cela auroit des inconvéniens. Ne seroit-il pas plus simple, lui dis-je, de le renvoyer? Le renvoyer! s'écria-t-elle, cela est impossible. Comment! dis-je, il ne s'en iroit pas? Un grand éclat de rire fut la réponse de Faveur. Mon Dieu, dit-elle, que cela est plaisant! Vous êtes très-aimable; je prévois que vous me deviendrez nécessaire. Quand vous reverrai-je? Demain, je m'imagine, n'est-ce pas? Madame, on ne vous a jamais fait sa cour pour une fois seulement. Adieu, dit-elle: ne me manquez point de parole, je compte sur vous au moins. Je la saluai respectueusement, et je me retirai par un escalier qui se trouva sur mon chemin, et qui rendoit dans les cours. Je recueillis mes esprits au grand air. Je regrettai de n'avoir pas revu mon garde, pour jouir à ses yeux de ma victoire; tant il est vrai qu'après la vanité vaincue, il reste à vaincre l'amour-propre, triomphe plus rare et bien plus difficile, s'il n'est même tout-à-fait impossible.

Ce fut avec un plaisir bien vif que je me vis hors de ce pays, où, pour obtenir des grâces, il faut ennuyer ou amuser, être le digne rival de Tædiosus ou de Lætitia, sans caractère, sans dignité, ne sentir, ni n'inspirer soi-même nul véritable intérêt. Avec quel empressement je regagnai ma maison! J'y étois attendu, ce qui n'arrive à personne dans le lieu d'où je sortois. Mon asile me parut plus riant, mon jardin plus délicieux, le sourire d'une femme aimable animé d'une grâce plus touchante. D'où naissoit dans mon âme ce surcroît d'attendrissement et de bonheur? Après en avoir goûté le charme, j'en cherchai malgré moi la cause, et je crus l'avoir trouvée:

Peut-être la triste imposture
Des biens qu'offre la vanité,
Montre mieux la réalité
De ceux que la raison procure.
Peut-être, ouverte au sentiment,

L'âme alors, plus simple et plus pure,
S'abandonne plus aisément
Au doux besoin d'épanchement
Qui nous ramène à la nature.

Adieu, mon ami; le même intérêt qui nous ramène à la nature, nous rappelle aussi vers l'amitié.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

